



VOLTAIRE

CONTES

I

ZADIG

MICROMÉGAS

Classiques Larousse

CLASSIQUES LAROUSSE

plus de 240 volumes parus

*Une collection dont le succès ne cesse de grandir.
Demander la liste détaillée et le catalogue spécial.*

Moyen Age et XVI^e s.

La Chanson de Roland.
Chansons de geste.
CHRÉTIEN DE TROYES : Choix.
Chroniqueurs : Extraits, 2 vol.
Conteurs français du XVI^e siècle.
La Poésie lyrique.
La Littérature morale.
Le Roman de Renart.
Les Romans courtois.
Théâtre au moyen âge, 2 vol.
VILLON : Poésies.
DU BELLAY : Œuvres choisies.
Historiens du XVI^e siècle.
Humanistes du XVI^e siècle.
Tragédie au XVI^e siècle.
Comédie au XVI^e siècle.
MONTAIGNE : Extraits, 2 vol.
RABELAIS : Extraits, 2 vol.
RONSARD : Poésies, 2 vol.
La Satire Ménippée.
A. D'AUBIGNÉ : Les Tragiques.

XVII^e siècle

BALZAC, VOITURE : Œuvres.
BOILEAU : Satires et Epîtres. Le
Lutrin et l'Art poétique. 2 vol.
BOSSUET : Oraisons funèbres et
Sermons. Discours sur l'Histoire
universelle. 3 vol.
CORNEILLE : Le Cid. Horace.
Cinna. Polyeucte. Le Menteur.
Nicomède. Rodogune. La Mort
de Pompée. Sertorius. L'Illusion
comique. 10 vol.
DESCARTES : La Méthode. Médita-
tions métaphysiques. Œuvres
scientifiques. 3 vol.
Epistoliers du XVII^e siècle.
FÉNÉLON : Lettre à l'Académie.
Télémaque (Extraits), 2 vol.
FURETIÈRE : Le Roman bourgeois.
LA BRUYÈRE : Caractères, 2 vol.
M^{me} DE LA FAYETTE : La Princesse
de Clèves.
LA FONTAINE : Fables choisies, 2 v.
LA ROCHEFOUCAULD : Maximes.
MALEBRANCHE : Pages choisies.
MALHERBE : Œuvres choisies.
MOLIÈRE : Amphitryon. L'Avare. Le
Bourgeois gentilhomme. Les Fem-
mes savantes. George Dandin.
Le Malade imaginaire. Le Méde-
cin malgré lui. Le Misanthrope.
Monsieur de Pourceaugnac;

La Comtesse d'Escarbagnas. Les
Précieuses ridicules. Le Tartuffe.
Dom Juan. L'Ecole des Femmes.
La Critique de l'Ecole des
Femmes. Fourberies de Scapin.
Scènes choisies. 16 vol.
PASCAL : Pensées, etc., 2 vol.
PERRAULT : Contes.
RACINE : Andromaque. Athalie.
Bajazet. Bérénice. Britannicus.
Esther. Iphigénie. Les Plai-
deurs. Mithridate. Phèdre. 10 v.
REGNARD : Le Légataire universel.
Le Joueur. 2 vol.
RÉGNIER, TH. DE VIAU, SAINT-
AMANT : Poésies choisies.
SAINT-SIMON : Mémoires (Ext.).
SCARRON : Le Roman comique.
M^{me} DE SÉVIGNÉ : Lettres.
SPINOZA : l'Ethique.
URFÉ (Honoré d') : L'Astrée.

XVIII^e siècle

BEAUMARCHAIS : Le Barbier de
Séville. Mariage de Figaro. 3 vol.
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE :
Paul et Virginie.
BUFFON : Pages choisies.
CHÉNIER (André) : Poésies.
CONDILLAC : Traité des sensations.
DIDEROT : Œuvres choisies, 2 vol.
L'Encyclopédie (Extraits).
Epistoliers du XVIII^e siècle.
FLORIAN : Fables choisies.
FONTENELLE : Œuvres choisies.
LESAGE : Turcaret. Gil Blas. 3 vol.
MARIVAUX : Arlequin poli par
l'Amour; L'Epreuve. Le Jeu de
l'Amour et du Hasard. Les
Fausses Confidences. La Double
Inconstance. 4 vol.
MONTESQUIEU : Lettres persanes;
Considérations. L'Esprit des Loix.
2 vol.
ORATEURS DE LA RÉVOLUTION.
Abbé PRÉVOST : Manon Lescaut.
RIVAROL : Discours.
ROUSSEAU (J.-J.) : Du contrat
social. Emile. La Nouvelle Héloïse.
Dialogues, Réveries, Correspon-
dances. Les Confessions. Discours.
Lettre sur les spectacles. 8 vol.
SEDAINE : Le Philosophe.
VAUENARGUES : Choix.
VOLTAIRE : Œuvres philosophiques.
Œuvres critiques et poétiques.
Siècle de Louis XIV. Charles XII.
Lettres. Zaïre. Contes. 8 vol.

Suite : page 3 de couverture.

CONTES

— I

— 10^e tirage



Il est interdit d'exporter le présent ouvrage au Canada, sous peine des sanctions prévues par la loi et par nos contrats.



Phot. Larousse.

VOLTAIRE À QUARANTE ANS

Portrait par Quentin de La Tour (1704-1788).

CLASSIQUES LAROUSSE

Fondés par
FÉLIX GUIRAND
Agrégré des Lettres

Dirigés par
LÉON LEJEALLE
Agrégré des Lettres

VOLTAIRE

CONTES

I

(ZADIG — MICROMÉGAS)

extraits

avec une Notice biographique, une Notice historique
et littéraire, des Notes explicatives, des Jugements,
un Questionnaire et des Sujets de devoirs,

par

ROGER PETIT

Agrégré des Lettres

Professeur de Première au Lycée Charlemagne

LIBRAIRIE LAROUSSE • PARIS VI

13 à 21, rue Montparnasse, et boulevard Raspail, 114

Succursale : 58, rue des Écoles (Sorbonne)

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE DE LA VIE DE VOLTAIRE

- 21 novembre 1694. — Naissance à Paris, de François-Marie Arouet, fils de François Arouet, notaire au Châtelet, et de Marguerite d'Aumard.
1704. — François-Marie Arouet entre au collège de jésuites Louis-le-Grand.
1706. — Est introduit par l'abbé de Châteauneuf dans la société du Temple.
1711. — Sort du collège; se lance dans le monde et la littérature.
1713. — Va en Hollande, à la suite du marquis de Châteauneuf.
1716. — Est exilé à Sully-sur-Loire pour deux pièces contre le Régent.
1717. — Est enfermé à la Bastille (onze mois) pour motif analogue.
1718. — Fait jouer avec grand succès la tragédie d'*Œdipe*. Prend le nom de « Voltaire ».
1722. — Fait un second voyage en Hollande. Se brouille avec Jean-Baptiste Rousseau.
- 1725-1726. — Insulté par le chevalier de Rohan, est mis à la Bastille, puis passe en Angleterre.
1728. — *La Henriade*, épopée. *Essai sur la poésie épique*.
1729. — Retour à Paris. *Épître à M^{lle} Lecouvreur*. *Aux mânes de Genonville*.
1730. — *Brutus*, tragédie. Préface d'*Œdipe*.
1731. — *Histoire de Charles XII*.
1732. — *Zaïre*, tragédie. Maupertuis initie Voltaire à la mathématique de Newton.
1733. — *Le Temple du goût*. *Épître sur la calomnie*.
1734. — *Les Lettres philosophiques*, et leur condamnation. *Traité de métaphysique*. Voltaire à Cirey, chez M^{me} du Châtelet.
1735. — *La Mort de César*, tragédie.
1736. — *L'Enfant prodigue*, comédie. *Le Mondain*. *Épître à M^{me} du Châtelet*.
1738. — *Éléments de la philosophie de Newton*. *Discours en vers sur l'homme*.
1742. — *Mahomet*, tragédie.
1743. — *Mérope*, tragédie.
1745. — Voltaire poète de la cour. *Le Poème de Fontenoy*.
1746. — Voltaire académicien, historiographe de France et gentilhomme de la Chambre du roi.
1747. — *Zadig ou la Destinée*, conte.
1748. — Voltaire à la cour de Lunéville. *Sémiramis*, tragédie.
1749. — *Nanine*, comédie. *Dissertation sur les changements arrivés à notre globe*. Mort de M^{me} du Châtelet.
1750. — *Oreste*, tragédie, *Memnon*, conte. Départ pour la Prusse.
1751. — *Le Siècle de Louis XIV*.
1752. — *Rome sauvée*, tragédie. *Poème sur la loi naturelle*. *Micromégas*, conte.
1753. — Voltaire quitte Berlin. *Pensées sur l'administration publique*.
1755. — Voltaire aux Délices. *L'Orphelin de la Chine*, tragédie. *La Pucelle*.
1756. — *Poème sur le désastre de Lisbonne*. *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*.
1758. — Voltaire achète Ferney. *Le Pauvre diable*, satire contre Fréron.
1759. — *Candide*, roman. *Relation sur la maladie du jésuite Berthier*, libelle.
1760. — *La Vanité*, satire. *L'Écossaise*, comédie. *Tancrède*, tragédie. Voltaire adopte M^{lle} Corneille. Début de la grande guerre philosophique.
1762. — *Extraits des sentiments de Jean Meslier*, libelle. Pièces pour les Calas.
1763. — *Traité sur la tolérance*. *Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand*.
1764. — *Dictionnaire philosophique*. *Commentaire sur Corneille*.
1765. — *De l'horrible danger de la lecture*, libelle. *Questions sur les miracles*, libelle.
1766. — *Relation de la mort du chevalier de La Barre*. *Commentaire sur les délits et les peines*, de Beccaria.
1767. — *Les Scythes*, tragédie. *L'Ingénu*, conte. *Défense de mon oncle*, libelle.
1768. — *Précis du siècle de Louis XV*. *L'Homme aux quarante écus*, conte. *Les Singularités de la nature*.
1769. — *Les Guèbres*, tragédie. *Épître à Boileau*. *Histoire du Parlement de Paris*.
1772. — *Les Lois de Minos*, tragédie. *Épître à Horace*.
1775. — *Don Pèdre*, tragédie. *Histoire de Jenni*, conte.
1776. — *La Bible enfin expliquée*.
1777. — *Commentaire sur l'« Esprit des lois »*.
1778. — Retour de Voltaire à Paris. Représentation d'*Irène*. Il meurt le 30 mai.

Voltaire avait cinq ans de moins que Montesquieu; treize ans de plus que Buffon; dix-huit ans de plus que J.-J. Rousseau; dix-neuf ans de plus que Diderot.

INTRODUCTION

Voltaire et le conte philosophique. — A la fin du xvii^e siècle, la mode est aux contes pour enfants : Perrault, M^{me} d'Aulnoy, M^{me} de Murat réjouissent les jeunes imaginations, et il ne manque pas de grandes personnes qui prennent à *Peau d'Ane* un plaisir extrême. Au début du siècle suivant, ce goût du merveilleux, loin de s'affaiblir, trouve un aliment nouveau dans les prestiges de l'Orient que Jean Galland, par sa traduction célèbre des *Mille et une nuits* (1704) découvre aux yeux profanes, cet Orient auquel les spécialistes s'intéressaient déjà grâce aux relations de voyages de Thévenot, Bernier, Tavernier, Dellon, Chardin, et aux histoires érudites sur la Perse, les Turcs et la Chine. C'est alors une débauche d'exotisme : *Mille et un jours*, *Mille et une heures*, *Mille et un quarts d'heure*, *Contes indiens, chinois, mongols, péruviens*, *Amusements sérieux et comiques* de Dufresny, *Lettres persanes* de Montesquieu, *Acajou et Diphile* de Duclos, *Histoire du sultan Misapouf* de Voisenon, *Sopha* de Crébillon fils, *Bijoux indiscrets* de Diderot, etc. Mais ce ne sont plus lectures destinées à la jeunesse, ou si elle s'y complait, c'est qu'elle témoigne d'une inquiétante précocité. L'affabulation orientale se prête à un romanesque licencieux dont le public, même réputé grave, était si friand à cette époque; elle se prête aussi à cette satire mondaine si éloquemment stigmatisée par Jean-Jacques, qui consiste à critiquer avec esprit des mœurs dissolues dont on admire l'élégance, et des institutions qu'on regretterait de voir abolir. Tous ces ouvrages valent par l'élégance, la distinction, la finesse; ce sont des bibelots exquis, de jolis biscuits de Sèvres conformes à l'art pimpant des Lancret, des Boucher, des Fragonard. Mais toute pensée solide en est absente, et, si l'on met à part les *Lettres persanes*, où la gravité se mêle à la frivolité libertine, l'esprit s'y dépense en de futiles inventions. Le tour de force de Voltaire, en créant le conte philosophique, sera de mettre dans ces fragiles figurines, sans faire aucun tort à leur légèreté suprême, plus de substance et plus de poids¹.

1. Voici les titres des *Contes* en prose de Voltaire : 1739 : *Voyage de Gangan* (perdu). 1746 : *Le Monde comme il va*, *Vision de Babouc*; le *Crocheteur borgne*; *Cosi-Sancta*. 1747 : *Zadig*. 1750 : *Memnon*; *Bababec et les Fakirs*. 1752 : *Micromégas*. 1756 : les *Deux consolés*; *Histoire de Scarmentado*; le *Songe de Platon*. 1759 : *Candide*; *Histoire d'un bon bramin*. 1764 : le *Blanc et le Noir*; *Jeannot et Colin*. 1767 : l'*Ingénu*. 1768 : *L'Homme aux quarante écus*; la *Princesse de Babylone*. 1769 : *Lettres d'Amabeb*. 1773 : l'*Aventure de la mémoire*. 1774 : le *Taureau blanc*; *Éloge historique de la raison*. 1775 : *Histoire de Jenni*; les *Oreilles du comte de Shesterfield*. Sans date : *Aventure indienne*; les *Aveugles juges des couleurs*.

6 — INTRODUCTION

Voltaire n'a pas recherché ce genre; la tragédie, l'épopée, l'histoire, le pamphlet philosophique, le discours en vers, la vulgarisation scientifique, la poésie satirique et lyrique avaient suffi jusqu'en 1746 à occuper son génie. Il l'a pour ainsi dire trouvé par hasard, lors d'une disgrâce qui l'obligea à quitter précipitamment la cour pour gagner Lunéville et Sceaux. Mais l'ayant trouvé, il a vu tout de suite l'usage qu'il en devait faire, et le profit qu'il en pouvait tirer. Liberté capricieuse, fantaisie débridée, oubli nécessaire des lois austères qui régissent les grands genres : c'étaient là, sans doute, des avantages que cet écrivain primesautier, si attaché qu'il fût aux règles classiques, n'a pas manqué d'apercevoir. Mais il ne lui est pas venu à l'esprit de borner l'intérêt de ces petits ouvrages aux agréments extérieurs que les lecteurs y cherchaient ordinairement. Il a compris de quelle ressource lui serait le conte fantastique, oriental ou non, en faveur de la propagande philosophique qu'il avait depuis longtemps commencée, et à laquelle, dès cette époque, il était décidé à dépenser toute son activité. Et comme il avait écrit, avec le succès que l'on sait, les *Lettres philosophiques*, dont les premières sont si semblables à certaines pages de *Zadig* et de *Candide*, il était sûr, dans ce nouveau domaine, de ne pas être dépaycé.

Les idées. — Ce qui se présente donc d'abord à son esprit, c'est un problème philosophique, au sens large du mot : intolérance et fanatisme, arbitraire du pouvoir royal, sottise scolastique, outrecuidance des faiseurs de systèmes sur la génération, les fossiles, le commerce et l'agriculture, iniquité fiscale, abus de la noblesse et du clergé, stupidité de la guerre, existence d'une Providence bienfaisante, etc., toutes questions qui, aux yeux du lecteur moderne, paraissent manquer de nouveauté, mais qui étaient alors d'une actualité brûlante; cette actualité, il faut, en se reportant à l'histoire du temps, en prendre soigneusement conscience, sous peine de s'ennuyer à la lecture des *Contes*, ou de les admirer sur commande, comme on le fait trop souvent. Parmi ces idées, il en est une qui ne fait pas toute la matière des romans de Voltaire, mais qui, outre qu'elle anime *Zadig* et *Candide*, n'est jamais oubliée dans les autres : c'est celle de la destinée humaine, de l'optimisme et du pessimisme, c'est-à-dire de la Providence. En 1746, Voltaire a écrit *le Monde comme il va*. Ce titre pourrait convenir à l'ensemble de son œuvre romanesque. C'est en effet le monde comme il va qu'il déroule sous nos yeux, et ce monde va mal, de plus en plus mal, sauf quelques éclaircies, à mesure que le philosophe vieillit. L'humanité n'a pas encore, hélas! atteint l'âge philosophique. La sottise, l'ignorance, la cruauté, l'orgueil, le fanatisme sont loin d'être abolis chez les particuliers et, chose plus grave, chez ceux qui les gouvernent. La préparation de *l'Essai sur les mœurs* fournit à Voltaire, comme plus tard à V. Hugo celle de *la Légende des siècles*,

une profusion d'exemples attristants qui font oublier à l'auteur les perspectives consolantes. Mais, comme nous le verrons à propos de *Candide*¹, les sarcasmes de l'écrivain et son « hideux sourire » ne sont pas, tant s'en faut, le signe d'un pessimisme intégral et négatif. Pas plus que ne le fera V. Hugo, Voltaire n'abandonne sa foi dans le progrès des lumières. Il enrage seulement de voir que l'humanité, au fond perfectible, soit encore si sotté, et que, par moments, elle paraisse en voie de régression.

L'action et les personnages. — Ces idées ne sont pas, ici, matière à raisonnements et à démonstrations. Voltaire les met en action. Il n'en fait pas non plus, comme dans *la Henriade*, des allégories, Discorde, Envie, Fanatisme, Ignorance, mais des personnages agissants et parlants, qu'il mêle à de multiples aventures, et dont les gestes et les paroles nous font comprendre, sans intervention apparente de l'auteur, le ridicule, l'absurdité, l'horreur de telle institution, de tel préjugé, de telle croyance. Ils sont d'une amusante variété, originaires de tous les pays, Auvergnats, Péruviens, Hurons, Westphaliens, Turcs, Portugais, Persans, sans compter les habitants de Sirius et de Saturne, et la scène se transporte, par des moyens vraisemblables ou imaginaires, chaise de poste, bateau, comète, licorne, moutons enchantés, dans les lieux les plus divers, fabuleux ou réels, où se produisent toujours des choses étonnantes. Ces personnages ne vivent pas d'une vie pleine et entière, objective, indépendante de l'écrivain qui les promène, et nous ne prenons pas sérieusement part à leurs infortunes. Nous sommes dans le domaine non du roman proprement dit, où auteur et lecteur partagent pour ainsi dire le destin des héros, mais du conte, du conte philosophique destiné aux grands enfants que sont les hommes, et qui se propose, en mettant en scène d'amusants fantoches, de les faire utilement réfléchir.

Mais parmi ces fantoches, il sied de distinguer : les uns ont tout de même assez de vérité pour être des caricatures singulièrement ressemblantes; ce ne sont que des esquisses, des pochades, mais dessinées en quelques traits magistraux, situées et caractérisées en quelques mots définitifs. Ils représentent une tendance de la nature humaine, un préjugé, une sottise, un tic, tels le baron de Thunder-ten-Tronck, Pangloss, M. de Kerkabon, l'interrogant bailli, et les rois détrônés rassemblés à Venise. Si Musset a mis en scène de si savoureux croquis, si vrais et si bouffons à la fois, ce n'est pas sans doute qu'il imitait Voltaire, mais que l'esprit de Voltaire habitait en lui. Les autres personnages n'ont pas cette vie, même schématique; ils sont au service de l'auteur et de sa thèse. Leurs gestes et leurs propos remplacent des déductions et des raisonnements. Ils symbolisent des idées. Ils sont les instruments

1. Voir tome II, p. 5.

non pas de Voltaire psychologue et créateur de types, mais d'un Voltaire à la vérité moins rare, de Voltaire critique des mœurs et des institutions, de Voltaire moraliste et philosophe. Parmi eux, il en est un qui mérite une place à part : c'est le héros principal, celui qui le plus souvent donne son nom à l'ouvrage; c'est Zadig, Memnon, Babouc, Micromégas, Candide, l'Ingénu. Ce n'est pas, sauf exception, un croquis pris sur le vif, mais un personnage dans lequel Voltaire s'est mis lui-même, sous les traits duquel il parcourt le monde, sur lequel il dirige tous les coups du sort, et auquel il prête ses appréciations sur les choses humaines. C'est un jeune homme plein de bonne volonté, qui recherche un bonheur compatible avec la vertu, qui, jetant sur le monde un regard naïf, « ingénu », « candide », trouve à chaque pas des sujets d'étonnement ou d'indignation, et que ses intentions excellentes conduisent aux pires mésaventures. Ce personnage, c'est l'ironie voltairienne mise en action. C'est le déguisement sous lequel l'auteur se promène en nous entraînant à sa suite, sans imposer sa personne, mais en la laissant toujours deviner.

La personne de Voltaire. — Car si le conte de Voltaire est quelque chose de délicieux, c'est que Voltaire s'y retrouve à chaque ligne, et qu'à chaque instant, une malice, un sourire, une réticence, un euphémisme nous avertissent de sa présence. Il évite de se découvrir à notre vue, mais, embusqué derrière une vérité de banale apparence, un aphorisme de la sagesse des nations, il guette notre visage, surveille nos réactions, et juge de notre esprit à la promptitude qu'il met à suivre le sien. Or, il sollicite notre esprit de deux manières opposées : il nous entraîne vers une conclusion qu'il a préparée avec une rigueur absolue; il a choisi, arrangé, combiné les faits de telle sorte que parvenus à la fin d'un chapitre ou à la dernière ligne de l'ouvrage, nous avons l'impression d'avoir assisté à une démonstration irréfutable et pour ainsi dire mathématique.

Mais sa présence se marque aussi par la diversité, la variété, la fantaisie, le caprice. L'auteur s'accorde toutes les libertés, n'obéit à aucune règle connue, puise à toutes les sources sans s'attacher à aucune¹, mêle avec une aisance suprême l'actualité à la fable, l'histoire authentique au romanesque le plus fou, donne aux chemins les plus directs l'apparence de flâneries et de digressions plaisantes, nous amuse, nous fait rire, nous surprend, nous étourdit; de sorte que nous avons un mélange tout à fait rare, tout à fait original, infiniment mieux réussi que dans les *Lettres persanes*, de fantaisie et de bon sens, de libre invention et de rigueur logique : une démonstration impitoyable de la sottise humaine joliment enveloppée dans une œuvre d'art aux proportions libres et harmonieuses.

1. Pour les sources des contes, nous renvoyons aux Notices et aux notes particulières.

Le style. — Le style des *Contes* n'est pas différent de celui des autres ouvrages en prose de Voltaire : *Charles XII*, *Lettres philosophiques*, *Siècle de Louis XIV*, *Dictionnaire philosophique*; aussi bien s'agit-il d'exposer des faits, de débrouiller une intrigue compliquée, de dire l'essentiel sans ennuyer, de tout faire comprendre sans vaine insistance. Nul mieux que lui ne sait se faufiler à travers un enchevêtrement d'aventures d'apparence inextricable pour aboutir, sans fatigue et sans défaut, au dénouement logique et naturel. Nul ne sait mieux que lui, sans autre moyen que le choix judicieux et la précision des termes, mettre les faits en valeur et en faire jaillir, comme par enchantement, l'idée. Il faudrait ici, comme ailleurs, faire ressortir des qualités de netteté, de limpidité, de rapidité, de sobriété qu'on n'a jamais égalées. C'est un style nu, léger d'épithètes, sans ornements, qui ne recherche aucune condensation de pensée, et qui parvient à la plénitude par la justesse et la propriétés du langage; un style d'apparence facile, fait de phrases courtes et rapides qui semblent n'appeler aucune remarque, aucune réflexion spéciale, mais qui jouerait de vilains tours à qui se laisserait prendre à sa malicieuse candeur; le style d'un esprit riche et merveilleusement agile, qui, tout en se jouant, se hâte vers un but précis, et qui n'aime point à s'encombrer de commentaires, parce qu'il a coutume d'être compris à demi-mot.

Que la chaleur ne soit pas la principale qualité du style de Voltaire, les *Contes* en fournissent une preuve significative. D'abord, l'écrivain ne s'attendrit pas aux aventures désolantes qu'il raconte; et puis, comme il s'agit de ridiculiser et de détruire, c'est l'ironie et le sarcasme qui emplissent ses récits. Quels sermons Rousseau n'eût-il pas mis dans la bouche de l'Ingénu fraîchement débarqué sur notre continent! Quelles dissertations l'auteur de *la Nouvelle Héloïse* n'eût-il pas prêtées à Candide et au Huron en présence des corruptions de la société parisienne! Voltaire ne s'émeut pas et ne s'indigne pas; ou du moins, s'il s'émeut, il se garde de nous communiquer son émotion; car il est bien entendu que les torrents de larmes que versent Zadig, Astarté, Candide et Cunégonde ne sont que l'amusante parodie d'une littérature romanesque que Voltaire n'a jamais prise au sérieux. La couleur, par contre, est plus intense ici que partout ailleurs. Dans les récits orientaux en particulier, la précision pittoresque n'est pas rare. Quand il décrit le pays enchanté d'Eldorado ou l'autodafé dont Pangloss et Candide sont les victimes désignées, Voltaire prend visiblement plaisir à une exactitude qui s'accompagne de teintes vives et chatoyantes, et qui donne à son style un relief et un éclat inaccoutumés. Non pas qu'il cherche à attirer les regards ou à séduire les imaginations; mais il est des moments où il faut parler aux yeux et à l'imagination pour satisfaire pleinement l'intelligence. D'autre part, les nécessités du genre l'amènent à pratiquer le style oriental et à égarer ses constatations amères sur la destinée

par une poésie fraîche et gracieuse. Parodie encore, mais parodie où sa plume se complaît de toute évidence, et dans laquelle il réussit sans effort. Gardons-nous d'exagérer et d'accorder à l'exception trop d'importance. Bornons-nous à constater, comme nous l'avons fait ailleurs¹, que Voltaire, dans les genres libres (et le conte était pour lui le plus libre de tous) n'était point fâché de faire parfois, fût-ce par manière de plaisanterie, quelques entorses au goût classique dont il sentait l'étroitesse, bien qu'il le représentât officiellement.

1. Voir notre *Voltaire, Œuvres critiques et poétiques*.

ZADIG

1747

NOTICE

Ce qui se passait vers 1747. — EN POLITIQUE : *L'influence de M^{me} de Pompadour commence à se faire sentir. Maurice de Saxe remporte la victoire de Lawfeld (1747) après celles de Fontenoy (1745) et de Raucoux (1746). La guerre de succession d'Autriche va se terminer par le traité d'Aix-la-Chapelle (1748).*

EN LITTÉRATURE : 1746. *La Morlière* : Angola, histoire indienne. *Voisenon* : le Sultan Misapouf. *Condillac* : Essai sur l'origine des connaissances humaines. *Vauvenargues* : Introduction à la connaissance de l'esprit humain. *Diderot* : Pensées philosophiques. *Diderot* entreprend l'Encyclopédie. 1747. *Diderot* : Promenade du Sceptique. De la suffisance de la religion naturelle. *La Mettrie* : l'Homme machine. *Crébillon* : le Triumvirat. *Gresset* : le Méchant. *Mort de Vauvenargues et de Lesage*. *Montesquieu* va publier l'Esprit des lois en 1748.

DANS LES ARTS : *Mort de Coustou (1746)*. *Bouchardon*, sculpteur ordinaire du roi, va entreprendre sa statue. *J.-B. Lemoyne* exécutera bientôt le buste de *Voltaire*. *Mort de Largillière (1746)*. *Boucher*, *Van Loo*, *Chardin*, *Nattier*.

Publication et composition. — Ce conte, l'un des premiers en date et des plus importants, parut au plus tard en septembre 1747 à Amsterdam sous le titre de *Memnon*¹, puis, avec des additions, sous celui de *Zadig ou la Destinée, histoire orientale*, à Paris, en août 1748, au moment où Voltaire faisait jouer *Sémiramis*. Réédité en 1748 et en 1749, imprimé de nouveau dans les *Œuvres complètes* à Dresde en 1752, il prit sa forme définitive dans l'édition des *Œuvres* publiée à Genève en 1756. Les chapitres *la Danse* et *les Yeux bleus*, donnés par l'édition de Kehl, sont certainement de Voltaire, mais n'ont jamais, de son vivant, fait partie de l'ouvrage.

La tradition veut que Voltaire, s'étant réfugié à la cour de Sceaux en 1747 après un incident qui lui avait aliéné la faveur royale, prenait part aux fameuses « nuits blanches » de la duchesse du Maine ; qu'on y faisait une loterie des vingt-quatre lettres de l'alphabet ; qu'on s'engageait, tirant un O, à écrire un opéra, un C une comédie,

1. Voltaire publiera sous le titre de *Memnon* un autre conte, en 1750

un B un ballet, un N une nouvelle; et que la nouvelle intitulée *Zadig* naquit de cette heureuse conjoncture. Mais *Zadig* étant déjà publié sous sa première forme à l'époque de ces divertissements, Voltaire ne pouvait le donner pour une nouveauté. On se reportera au livre de G. Ascoli¹ pour la discussion de ce problème. Il nous suffira de savoir que la date de composition ne saurait remonter au-delà de l'année 1746.

Analyse et personnages. — Un jeune Babylonien, nommé Zadig, paré de toutes les qualités, animé de toutes les intentions que pouvait lui souhaiter Voltaire, s'est mis en tête d'être heureux. Mais Sémire, sa fiancée, l'abandonne, et Azora, qu'il épouse, lui est infidèle. Alors il étudie la nature, et acquiert ainsi une sagacité qui lui vaut de sévères condamnations. Toutefois, ayant évité les coups de l'envieux Arimaze, il devient le favori du roi et de la reine, remporte le prix de la générosité, est nommé premier ministre et donne la mesure de sa sagesse. Mais il tombe amoureux de la reine Astarté, et la jalousie du roi l'oblige à s'enfuir. Arrivé en Égypte, il délivre des mains d'un brutal une femme qui, se plaisant à être battue, l'accable de malédictions, devient l'esclave d'un marchand arabe auquel il rend d'éminents services, mais ayant contribué à détruire en Arabie la coutume barbare du bûcher, il est l'objet de la haine des prêtres. Dans l'île de Séréndib, sa sagesse l'ayant encore désigné aux coups du clergé, il s'enfuit, tombe au pouvoir d'Arbogad le brigand, finit par retrouver Astarté, et, après bien des épreuves, combats et énigmes, après avoir reçu de l'ange Jesrad, déguisé en ermite, une leçon étrange de résignation, il devient l'heureux roi de Babylone.

Nous sommes ici en dehors des lois de la vraisemblance. Les aventures se succèdent, sans être enchaînées logiquement. Voltaire ne prétend pas nous intéresser par l'agencement habile d'une intrigue, mais par la diversité et la bizarrerie des anecdotes; il ne fait aucun effort non plus pour donner à ses personnages le relief et la vraisemblance. Sémire, Arimaze, Sétoc, Almona, Arbogad, l'ermite, Astarté elle-même n'ont aucune vie objective et autonome : ils sont au service de la philosophie et mettent des idées en action. Azora est une esquisse magistrale, mais ce n'est qu'une esquisse. Zadig est le héros qui nous occupe sans cesse; non pas qu'il ait un caractère à proprement parler, mais comme Micro-mégas, comme Candide, comme l'Ingénu, il représente les divers aspects de l'esprit de Voltaire : absence de préjugés, culte de l'expérience et de la raison, horreur de la métaphysique, déisme rationaliste. Il n'a pas l'air de participer de tout son être et de tout son cœur à l'action : il est le témoin ironique et amusé de ses propres

1. Nous avons beaucoup emprunté à l'excellente édition de G. Ascoli : *Zadig ou la Destinée* (Hachette, 1929).

mésaventures. Il est le compère de cette étonnante revue, moins riche en vérité humaine qu'en enseignements philosophiques.

Signification. — La *Théodicée* de Leibniz avait mis à la mode la fameuse maxime : Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. Après Shaftesbury et Bolingbroke, Pope, dans son *Essai sur l'homme* (1731) avait développé, en l'affadissant, cette solution du problème du mal. Grand admirateur de Pope et d'autre part grand ennemi du jansénisme, pour qui l'homme est un être incurablement malheureux, Voltaire, sans adopter la philosophie de Leibniz, s'en tient provisoirement à l'optimisme superficiel du philosophe anglais, réfute Pascal, chante, dans *le Mondain*, les délices du paradis moderne, et affirme dans *les Discours sur l'homme* qu'avec de la modération, l'homme sans préjugés doit savoir se contenter de son sort et faire lui-même son bonheur. Ce bonheur, la Providence l'accorde en ce monde à qui sait n'être pas trop exigeant. A Cirey, notre philosophe s'initie au leibnizianisme dans les ouvrages de Wolff, pour lequel M^{me} du Châtelet professait une admiration enthousiaste. Mais l'appareil pédantesque, le style abstrait, prétentieux et lourd de la philosophie wolffienne le rebutent et l'agacent, quel que soit son désir de laisser à son amie la liberté de ses opinions. Bientôt les choses se compliquent : des wolffiens convaincus, Martin Kahl et Jean Deschamps, non contents de répandre le système du maître, s'attaquent sans ménagements aux *Éléments de la philosophie de Newton* de M. de Voltaire, et à M. de Voltaire lui-même. Désormais, passe pour M^{me} du Châtelet, qui n'est en somme qu'une néophyte imprudente, mais Wolff et Leibniz, dans l'esprit de Voltaire, sont condamnés. — Et puis, il commence, après 1740, l'ouvrage qui sera l'*Essai sur les mœurs* ; et déjà il trouve, dans les livres qu'il dépouille, des sottises, des absurdités, des injustices, des horreurs qui font avec le *Tout est bien* un contraste amer et burlesque. Lui-même, au moment précis où il brille à la cour, où, gentilhomme ordinaire de la Chambre et historiographe du roi, il vient de chanter Fontenoy, la plus grande victoire du règne, n'est-il pas déjà en butte à bien des tracasseries ? Et M^{me} de Pompadour n'a-t-elle pas ressuscité contre lui un vieil auteur tragique, dont les lauriers l'empêchent de dormir ? L'époque heureuse du *Mondain* est passée ; le monde ne va plus aussi commodément. Faudra-t-il donc faire à Pascal amende honorable ? Assurément non. L'homme est fait pour avoir sur cette terre le bonheur compatible avec sa nature. Mais ce bonheur paraît à Voltaire, vers 1746, moins facile à atteindre que dix ans plus tôt. Aussi est-ce à la Providence qu'il va s'attaquer désormais, cette Providence qu'il invoquait autrefois contre Pascal parce qu'il la croyait plus généreuse, plus proche de l'homme, presque complice de ses désirs, et dont il constate maintenant qu'elle distribue ses bienfaits d'après des lois obscures et propres

à dérouter le bon sens des mortels. Le chapitre célèbre de l'ermite n'a peut-être été, dit G. Ascoli, conservé par Voltaire que pour ne pas déplaire à M^{me} du Châtelet. En tout cas, il représente bien la limite des concessions que pouvaient alors faire l'auteur. Si la Providence existe, il faut admettre que ses décisions sont bien étonnantes. Il y a du bien sur la terre, il y a aussi beaucoup de mal. Dans *le Monde comme il va*, après avoir fait cette constatation et s'être violemment indigné, Voltaire se ressaisit et accorde à la Providence les circonstances atténuantes. Dans *Zadig*, il est plus sévère, mais hésite encore à condamner. Après *Zadig*, il ménagera moins l'accusée. Nous verrons, à propos de *Candide* (tome II, p. 7), la suite du procès et le verdict.

Sources. — Il est naturel que Voltaire ait songé à écrire un conte oriental. Il était déjà l'auteur de *Zaïre*, de *Zulime* et de *Mahomet*, et il mettait la dernière main à *Sémiramis* lorsqu'il écrivit *Zadig*. Sa documentation en vue de l'*Essai sur les mœurs* enrichit singulièrement ses connaissances sur les peuples orientaux. Il a lu le *Spectator* d'Addison, qui contient quantité d'anecdotes curieuses. *L'Histoire de la Sultane de Perse et des Vizirs*, de Chec-Zadé (trad. en 1707) lui fournit le nom de son héros. Dans les *Relations* de Chardin, Bernier, Tavernier, dans la *Description de la Chine* du P. du Halde, dans l'*Histoire de la religion des vieux Persans* de Thomas Hyde (1700), etc., il trouve les détails de mœurs et la couleur qui lui étaient nécessaires¹.

1. Nous renvoyons à nos notes pour les sources particulières et au livre de G. Ascoli pour tous les problèmes que l'ouvrage peut poser.

ZADIG OU LA DESTINÉE

Histoire orientale

APPROBATION¹. — Je soussigné, qui me suis fait passer pour savant, et même pour homme d'esprit, ai lu ce manuscrit que j'ai trouvé, malgré moi, curieux, amusant, moral, philosophique, digne de plaire à ceux même qui haïssent les romans. Ainsi je l'ai décrié, et j'ai assuré M. le cadilesquier² que c'est un ouvrage détestable.

ÉPÎTRE DÉDICATOIRE DE ZADIG À LA SULTANE SHERAA³, PAR SADI⁴

Le 10 du mois de schewall⁵, l'an 837 de l'hégire.

Charme des prunelles, tourment des cœurs, lumière de l'esprit, je ne baise point la poussière de vos pieds, parce que vous ne marchez guère, ou que vous marchez sur des roses⁶. Je vous offre la traduction d'un livre d'un ancien sage qui, ayant le bonheur de n'avoir rien à faire, eut celui de s'amuser à écrire l'histoire de Zadig, ouvrage qui dit plus qu'il ne semble dire. Je vous prie de le lire et d'en juger; car, quoique vous soyez dans le printemps de votre vie, quoique tous les plaisirs vous cherchent, quoique vous

1. Parodie des approbations exigées à cette époque, et dont les auteurs aimaient à grossir leurs livres. C'est en même temps une occasion pour Voltaire de décocher une flèche contre le vieux Crébillon, censeur royal, qui avait refusé d'approuver *Mahomet*, et avec lequel il vient d'entrer en rivalité à propos de *Sémiramis*; 2. Grand dignitaire turc, maître de la justice et de la religion. Voltaire songe au garde des sceaux; 3. Nom qui rappelle l'héroïne des *Mille et une nuits*, la sultane Sheherazade. Amis et ennemis de l'auteur ont cru reconnaître dans ce personnage M^{me} de Pompadour. Mais G. Ascoli a montré que cette identification n'est pas du tout certaine, et propose de voir en Sheraa une dame imaginaire dont les vertus ressemblent fort à celles que Voltaire admirait dans la marquise du Châtelet; 4. Saadi ou Sadi : grand poète persan, auteur du *Gulistan* ou *Jardin des roses* (1184-1291). Le *Gulistan* est un recueil de préceptes et de fables d'inspiration sérieuse et grave que Voltaire ne semble pas, à cette époque, connaître suffisamment; 5. Le mois de *schewal* est le dixième mois de l'année musulmane. Montesquieu, dans les *Lettres persanes*, écrit *chalval*. L'an 837 de l'hégire donne 1459, ce qui prouve que Voltaire, d'habitude plus précis, sait peu de choses sur son auteur; 6. Parodie du style oriental. Voltaire avait pu lire dans Chardin (*Voyage en Perse et aux Indes orientales*) des fragments du *Gulistan*.

soyez belle, et que vos talents ajoutent à votre beauté; quoiqu'on vous loue du soir au matin, et que, par toutes ces raisons, vous soyez en droit de n'avoir pas le sens commun, cependant vous avez l'esprit très sage et le goût très fin, et je vous ai entendue raisonner mieux que de vieux derviches¹ à longue barbe et à bonnet pointu. Vous êtes discrète et vous n'êtes point défiante; vous êtes douce sans être faible; vous êtes bienveillante avec discernement; vous aimez vos amis, et vous ne vous faites point d'ennemis. Votre esprit n'emprunte jamais ses agréments des traits de la médisance²; vous ne dites de mal ni n'en faites, malgré la prodigieuse facilité que vous y auriez. Enfin votre âme m'a toujours paru pure comme votre beauté. Vous avez même un petit fonds de philosophie qui m'a fait croire que vous prendriez plus de goût qu'une autre à cet ouvrage d'un sage.

Il fut écrit d'abord en ancien chaldéen, que ni vous ni moi n'entendons. On le traduisit en arabe, pour amuser le célèbre sultan Ouloug beg³. C'était du temps où les Arabes et les Persans commençaient à écrire des *Mille et une nuits*, des *Mille et un jours*⁴, etc. Ouloug aimait mieux la lecture de *Zadig*, mais les sultanes aimaient mieux les *Mille et un*. « Comment pouvez-vous préférer, leur disait le sage Ouloug, des contes qui sont sans raison, et qui ne signifient rien? C'est précisément pour cela que nous les aimons, répondaient les sultanes. »

Je me flatte que vous ne leur ressemblerez pas, et que vous serez un vrai Ouloug. J'espère même que, quand vous serez lasse des conversations générales, qui ressemblent assez aux *Mille et un*, à cela près qu'elles sont moins amusantes, je pourrai trouver une minute pour avoir l'honneur de vous parler raison. Si vous aviez été Thalestris du temps de Scander⁵, fils de Philippe; si vous aviez été la reine de

1. *Derviche* ou *dervis* : religieux musulman; 2. G. Ascoli note que « c'était le travers à la mode ». Gresset, en 1747, avait obtenu un succès retentissant avec le *Méchant*, à propos duquel on avait rappelé, pour l'en rapprocher, le *Médisant* de Destouches (1715) »; 3. Autre nom de Mirza Mohammed, fils de Schah Rockh, et petit-fils de Tamerlan. Il régna entre 1416 et 1449 et était considéré, au XVIII^e siècle, comme le type du prince éclairé. Notez qu'il est postérieur de deux siècles à Sadi; 4. La traduction des *Mille et une nuits* par Jean Galland, dont la publication avait commencé en 1704, avait donné lieu à toutes sortes d'imitations plaisantes : les *Mille et un jours, contes persans*, par Petis de la Croix et Lesage (1710-1712), les *Mille et un quarts d'heure, contes tartares*, par Gueulette (1715), etc.; 5. *Scander*, nom arabe d'Alexandre. La reine des Amazones, Thalestris, était venue s'offrir à lui comme épouse (*Quinte-Curce*, V, v. 25-32).

Sabée du temps de Soleiman¹, c'eussent été ces rois qui auraient fait le voyage.

Je prie les vertus célestes que vos plaisirs soient sans mélange, votre beauté durable, et votre bonheur sans fin.

SADI.

1. *Soleiman*, nom arabe de Salomon. La reine de Sabée ou de Saba était venue à Jérusalem pour admirer sa sagesse et sa puissance (*Rois*, X, 1-13).

CHAPITRE PREMIER

Le borgne.

Du temps du roi Moabdar¹, il y avait à Babylone un jeune homme nommé Zadig, né avec un beau naturel fortifié par l'éducation. Quoique riche et jeune, il savait modérer ses passions; il n'affectait rien; il ne voulait point toujours avoir raison, et savait respecter la faiblesse des hommes. On était étonné de voir qu'avec beaucoup d'esprit il n'insultât jamais par des railleries à ces propos si vagues, si rompus, si tumultueux, à ces médisances téméraires, à ces décisions ignorantes, à ces turlupinades grossières, à ce vain bruit de paroles qu'on appelait *conversation* dans Babylone. Il avait appris, dans le premier livre de Zoroastre², que l'amour-propre est un ballon gonflé de vent, dont il sort des tempêtes quand on lui a fait une piqûre. Zadig surtout ne se vantait pas de mépriser les femmes et de les subjuguier. Il était généreux; il ne craignait point d'obliger des ingrats, suivant ce grand précepte de Zoroastre : *Quand tu manges, donne à manger aux chiens, fussent-ils te mordre*³. Il était aussi sage qu'on peut l'être, car il cherchait à vivre avec des sages. Instruit dans les sciences des anciens Chaldéens, il n'ignorait pas les principes physiques de la nature, tel qu'on les connaissait alors, et savait de la métaphysique ce qu'on en a su dans tous les âges, c'est-à-dire fort peu de chose. Il était fermement persuadé que l'année était de trois cent soixante et cinq jours et un quart, malgré la nouvelle philosophie de son temps, et que le soleil était au centre du monde; et quand les principaux mages lui disaient, avec une hauteur insultante, qu'il avait de mauvais sentiments, et que c'était être un ennemi de l'État que de croire que le soleil tournait sur lui-même⁴, et que l'année

1. Nom forgé par Voltaire; 2. Zoroastre ou Zarathoustra, fondateur probablement mythique de la religion appelée *parsisme* ou *mazdéisme*; 3. « Quand tu manges du pain, mets de côté trois bouchées pour les chiens » (Hyde : *Histoire de la religion des anciens Perses*). Voltaire modifie l'esprit de la formule. Du reste, ce qui suit n'a aucun rapport direct avec Zoroastre; 4. Fabricius, Scheiner et Galilée ont démontré que le soleil tourne sur lui-même de l'ouest à l'est, et accomplit un tour en vingt-cinq jours environ.

avait douze mois, il se taisait sans colère et sans dédain.

Zadig, avec de grandes richesses, et par conséquent avec des amis, ayant de la santé, une figure aimable, un esprit juste et modéré, un cœur sincère et noble, crut qu'il pouvait être heureux. Il devait se marier à Sémire¹, que sa beauté, sa naissance et sa fortune rendaient le premier parti de Babylone. Il avait pour elle un attachement solide et vertueux, et Sémire l'aimait avec passion. Ils touchaient au moment fortuné qui allait les unir, lorsque, se promenant ensemble vers une porte de Babylone, sous les palmiers qui ornaient le rivage de l'Euphrate, ils virent venir à eux des hommes armés de sabres et de flèches. C'étaient les satellites du jeune Orcan², neveu d'un ministre, à qui les courtisans de son oncle avaient fait accroire que tout lui était permis. Il n'avait aucune des grâces ni des vertus de Zadig; mais, croyant avoir beaucoup mieux, il était désespéré de n'être pas préféré. Cette jalousie, qui ne venait que de sa vanité, lui fit penser qu'il aimait éperdument Sémire. Il voulait l'enlever. Les ravisseurs la saisirent, et dans les emportements de leur violence ils la blessèrent, et firent couler le sang d'une personne dont la vue aurait attendri les tigres du mont Imaüs³. Elle perçait le ciel de ses plaintes. Elle s'écriait : « Mon cher époux ! on m'arrache à ce que j'adore. » Elle n'était point occupée de son danger ; elle ne pensait qu'à son cher Zadig. Celui-ci, dans le même temps, la défendait avec toute la force que donnent la valeur et l'amour. Aidé seulement de deux esclaves, il mit les ravisseurs en fuite, et ramena chez elle Sémire évanouie et sanglante, qui en ouvrant les yeux vit son libérateur. Elle lui dit : « O Zadig ! je vous aimais comme mon époux, je vous aime comme celui à qui je dois l'honneur et la vie. » Jamais il n'y eut un cœur plus pénétré que celui de Sémire ; jamais bouche plus ravissante n'exprima des sentiments plus touchants par ces paroles de feu qu'inspirèrent le sentiment du plus grand des bienfaits et le transport le plus tendre de l'amour le plus légitime. Sa blessure était légère ; elle guérit bientôt. Zadig était blessé plus dangereusement ;

1. Le nom de *Sémire* rappelle *Sémiramis*. Zadig a été écrit en même temps que la tragédie de *Sémiramis* ; 2. Dans *Bajazet* (III, VIII) Orcan est l'eunuque noir qui porte à Roxane l'ordre de mort de Bajazet. G. Ascoli suppose que ce nom, dont l'anagramme rappelle *Rohan*, a été choisi par Voltaire par rancune contre le fameux chevalier dont il avait été la victime en 1726 ; 3. L'Himalaya.

un coup de flèche reçu près de l'œil lui avait fait une plaie profonde. Sémire ne demandait aux dieux que la guérison de son amant. Ses yeux étaient nuit et jour baignés de larmes : elle attendait le moment où ceux de Zadig pourraient jouir de ses regards ; mais un abcès survenu à l'œil blessé fit tout craindre. On envoya jusqu'à Memphis¹ chercher le grand médecin Hermès², qui vint avec un nombreux cortège. Il visita le malade et déclara qu'il perdrait l'œil ; il prédit même le jour et l'heure où ce funeste accident devait arriver. « Si c'eût été l'œil droit, dit-il, je l'aurais guéri ; mais les plaies de l'œil gauche sont incurables. » Tout Babylone, en plaignant la destinée de Zadig, admira la profondeur de la science d'Hermès. Deux jours après, l'abcès perça de lui-même ; Zadig fut guéri parfaitement. Hermès écrivit un livre où il lui prouva qu'il n'avait pas dû³ guérir. Zadig ne le lut point ; mais dès qu'il put sortir, il se prépara à rendre visite à celle qui faisait l'espérance du bonheur de sa vie, et pour qui seule il voulait avoir des yeux. Sémire était à la campagne pour trois jours. Il apprit en chemin que cette belle dame, ayant déclaré hautement qu'elle avait une aversion insurmontable pour les borgnes, venait de se marier à Orcan la nuit même⁴. A cette nouvelle, il tomba sans connaissance ; sa douleur le mit au bord du tombeau ; il fut longtemps malade, mais enfin la raison l'emporta sur son affliction ; et l'atrocité de ce qu'il éprouvait servit même à le consoler.

« Puisque j'ai essuyé, dit-il, un si cruel caprice d'une fille élevée à la cour, il faut que j'épouse une citoyenne⁵. » Il choisit Azora, la plus sage et la mieux née de la ville ; il l'épousa et vécut un mois avec elle dans les douceurs de l'union la plus tendre. Seulement il remarquait en elle un peu de légèreté, et beaucoup de penchant à trouver toujours que les jeunes gens les mieux faits étaient ceux qui avaient le plus d'esprit et de vertu.

1. Capitale de l'Égypte ; 2. * Nom qui rappelle le fameux Hermès Trismégiste, encore considéré comme l'un des grands maîtres de la médecine dans la Perse moderne, si l'on en croit Chardin. * On disait qu'il avait été roi de Thèbes. C'est le nom que les Grecs donnaient au dieu égyptien Toth ; 3. = qu'il n'aurait pas dû ; 4. La même plaisanterie se trouve dans *Memnon* et dans le *Crocheteur borgne* ; 5. = une citadine.

CHAPITRE II

Le nez¹.

Un jour Azora revint d'une promenade tout en colère, et faisant de grandes exclamations. « Qu'avez-vous, lui dit-il, ma chère épouse? qui vous peut mettre ainsi hors de vous-même? — Hélas! dit-elle, vous seriez indigné comme moi, si vous aviez vu le spectacle dont je viens d'être témoin. J'ai été consoler la jeune veuve Cosrou², qui vient d'élever, depuis deux jours, un tombeau à son jeune époux auprès du ruisseau qui borde cette prairie. Elle a promis aux dieux, dans sa douleur, de demeurer auprès de ce tombeau tant que l'eau de ce ruisseau coulerait auprès³. — Eh bien! dit Zadig, voilà une femme estimable qui aimait véritablement son mari! — Ah! reprit Azora, si vous saviez à quoi elle s'occupait quand je lui ai rendu visite! — A quoi donc, belle Azora? — Elle faisait détourner le ruisseau. » Azora se répandit en des invectives si longues, éclata en reproches si violents contre la jeune veuve que ce faste de vertu ne plut pas à Zadig.

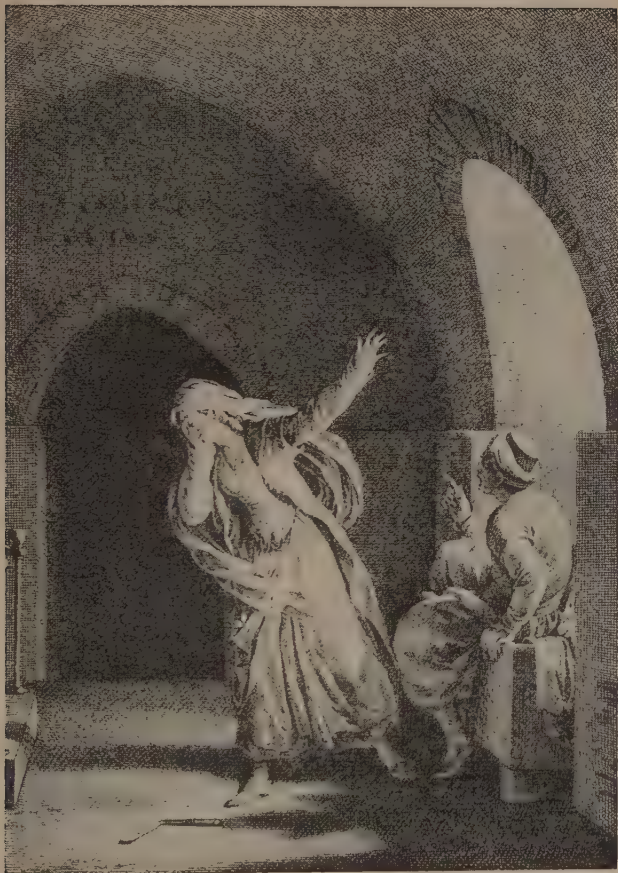
Il avait un ami, nommé Cador, qui était un de ces jeunes gens à qui sa femme trouvait plus de probité et de mérite qu'aux autres : il le mit dans sa confiance, et s'assura, autant qu'il le pouvait, de sa fidélité par un présent considérable. Azora, ayant passé deux jours chez une de ses amies à la campagne, revint le troisième jour à la maison. Des domestiques en pleurs lui annoncèrent que son mari était mort subitement, la nuit même, qu'on n'avait pas osé lui porter cette funeste nouvelle, et qu'on venait d'ensevelir Zadig dans le tombeau de ses pères, au bout du jardin. Elle pleura, s'arracha les cheveux, et jura de mourir. Le soir,

1. Ce chapitre s'inspire de la *Matrone d'Éphèse*, le joli conte de Pétrone (*Satiricon*, chap. CXI), aux proportions classiques et élégantes, et d'un récit chinois (*Recueil de Du Halde*, tome III) plus coloré, mais beaucoup plus long, plus complexe, et plus lourd, sur un sujet analogue. Voltaire a fait subir à ce dernier des retouches profondes, et l'a ramené, tout en restant original, aux heureuses mesures du premier; 2. On trouve ce nom dans les *Lettres persanes* (Lettre LIII, 1, 101-102), mais c'est un nom d'homme; 3. La *Matrone d'Éphèse*, elle aussi, ne voulait pas quitter le tombeau de son mari. Quant à la constance amoureuse, symbolisée par l'eau du ruisseau qui coule inlassablement, elle se trouve dans beaucoup de romances du XVIII^e siècle, dont la plus populaire sera celle de Martini, composée sur des paroles de Florian, et intitulée *Plaisir d'amour*.

Cador lui demanda la permission de lui parler, et ils pleurèrent tous deux. Le lendemain ils pleurèrent moins, et dînèrent ensemble. Cador lui confia que son ami lui avait laissé la plus grande partie de son bien, et lui fit entendre qu'il mettrait son bonheur à partager sa fortune avec elle. La dame pleura, se fâcha, s'adoucit; le souper fut plus long que le dîner; on se parla avec plus de confiance. Azora fit l'éloge du défunt; mais elle avoua qu'il avait des défauts dont Cador était exempt.

Au milieu du souper, Cador se plaignit d'un mal de rate violent; la dame, inquiète et empressée, fit apporter toutes les essences dont elle se parfumait, pour essayer s'il n'y en avait pas quelqu'une qui fût bonne pour le mal de rate; elle regretta beaucoup que le grand Hermès ne fût pas encore à Babylone; elle daigna même toucher le côté où Cador sentait de si vives douleurs. « Êtes-vous sujet à cette cruelle maladie? lui dit-elle avec compassion. — Elle me met quelquefois au bord du tombeau, lui répondit Cador, et il n'y a qu'un seul remède qui puisse me soulager : c'est de m'appliquer sur le côté le nez¹ d'un homme qui soit mort la veille. — Voilà un étrange remède, dit Azora. — Pas plus étrange, répondit-il, que les sachets du sieur Arnoult² contre l'apoplexie. » Cette raison, jointe à l'extrême mérite du jeune homme, détermina enfin la dame. « Après tout, dit-elle, quand mon mari passera du monde d'hier dans le monde du lendemain sur le pont Tchinar³, l'ange Asrael⁴ lui accordera-t-il moins le passage parce que son nez sera un peu moins long dans la seconde vie que dans la première? » Elle prit donc un rasoir; elle alla au tombeau de son époux, l'arrosa de ses larmes et s'approcha pour couper le nez à Zadig, qu'elle trouva tout étendu dans la tombe. Zadig se relève en tenant son nez d'une main, et arrêtant le rasoir de l'autre. « Madame, lui dit-il, ne criez plus tant contre la jeune Cosrou; le projet de me couper le nez vaut bien celui de détourner un ruisseau. »

1. Dans le conte chinois, il s'agit de la cervelle; 2. « Il y avait dans ce temps un Babylonien, nommé Arnoult, qui guérissait et prévenait toutes les apoplexies, dans les gazettes, avec un sachet pendu au cou. » *Note de Voltaire.* Le sieur Arnoult était l'inventeur d'un spécifique antiapoplectique qui faisait beaucoup de reclame dans les périodiques du temps; 3. Dans la doctrine de Zoroastre, les âmes, après la mort, passaient le pont de Tchinar si elles étaient justes, et y restaient dans une attente éternelle, si elles étaient coupables; 4. *Asrael*: ange exterminateur dans la religion musulmane, mais non pas chez les anciens Persans.



Dessin de Moreau le jeune.

Phot. Larousse.

« Le projet de me couper le nez vaut bien celui
de détourner un ruisseau... »

ZADIG. (Chap. II.)

CHAPITRE III

Le chien et le cheval.

Zadig éprouva que le premier mois du mariage, comme il est écrit dans le livre du Zend¹, est la lune du miel, et que le second est la lune de l'absinthe. Il fut quelque temps après obligé de répudier Azora, qui était devenue trop difficile à vivre, et il chercha son bonheur dans l'étude de la nature. « Rien n'est plus heureux, disait-il, qu'un philosophe qui lit dans ce grand livre que Dieu a mis sous nos yeux. Les vérités qu'il découvre sont à lui : il nourrit et il élève son âme, il vit tranquille; il ne craint rien des hommes, et sa tendre épouse ne vient point lui couper le nez. »

Plein de ces idées, il se retira dans une maison de campagne sur les bords de l'Euphrate. Là, il ne s'occupait pas à calculer combien de pouces d'eau coulaient en une seconde sous les arches d'un pont, ou s'il tombait une ligne cube² de pluie dans le mois de la souris plus que dans le mois du mouton³. Il n'imaginait point de faire de la soie avec des toiles d'araignée, ni de la porcelaine avec des bouteilles cassées⁴; mais il étudia surtout les propriétés des animaux et des plantes, et il acquit bientôt une sagacité qui lui découvrirait mille différences où les autres hommes ne voient rien que d'uniforme⁵.

Un jour, se promenant auprès d'un petit bois⁶, il vit accourir à lui un eunuque de la reine, suivi de plusieurs officiers qui paraissaient dans la plus grande inquiétude, et qui couraient çà et là comme des hommes égarés qui cherchent ce qu'ils ont perdu de plus précieux. « Jeune homme, lui dit le premier eunuque, n'avez-vous point vu le chien de la reine? » Zadig répondit modestement : « C'est une chienne, et non pas un chien. — Vous avez raison,

1. Le *Zend* est le commentaire de la révélation de Zoroastre; 2. La ligne était la douzième partie du pouce; 3. Animaux du zodiaque chinois dont Voltaire applique ici les noms aux mois de l'année; 4. Voltaire se moque ici des travaux de certains membres ou correspondants de l'Académie des sciences, à laquelle il gardait rancune de ne l'avoir pas accueilli : observations météorologiques de la Hire, dissertations de Bon de Saint-Hilaire sur l'utilisation des toiles d'araignées, mémoires de Réaumur sur l'utilisation du verre pour la fabrication de la porcelaine; 5. Vers 1750, la mode est à l'histoire naturelle. Mais il faut dire que Voltaire ne s'intéresse aux découvertes des savants que pour les critiquer sans bienveillance; 6. Voltaire arrange ici, à sa manière, un conte oriental qu'il trouvait dans Herbelot (article *Arab* : 112^b) et que d'autres avaient utilisé avant lui.

répondit le premier eunuque. — C'est une épagneule¹ très petite, ajouta Zadig; elle a fait depuis peu des chiens; elle boite du pied gauche de devant, et elle a les oreilles très longues. — Vous l'avez donc vue? dit le premier eunuque tout essoufflé. — Non, répondit Zadig, je ne l'ai jamais vue, et je n'ai jamais su si la reine avait une chienne. »

Précisément dans le même temps, par une bizarrerie ordinaire de la fortune, le plus beau cheval de l'écurie du roi s'était échappé des mains d'un palefrenier dans les plaines de Babylone. Le grand veneur et tous les autres officiers couraient après lui avec autant d'inquiétude que le premier eunuque après la chienne. Le grand veneur s'adressa à Zadig, et lui demanda s'il n'avait point vu passer le cheval du roi. « C'est, répondit Zadig, le cheval qui galope le mieux; il a cinq pieds de haut, le sabot fort petit; il porte une queue de trois pieds et demi de long; les bossettes² de son mors sont d'or à vingt-trois carats³; ses fers sont d'argent à onze deniers⁴. — Quel chemin a-t-il pris? où est-il? demanda le grand veneur. — Je ne l'ai point vu, répondit Zadig, et je n'en ai jamais entendu parler. »

Le grand veneur et le premier eunuque ne doutèrent pas que Zadig n'eût volé le cheval du roi et la chienne de la reine; ils le firent conduire devant l'assemblée du grand desterham⁵, qui le condamna au knout et à passer le reste de ses jours en Sibérie. A peine le jugement fut-il rendu qu'on retrouva le cheval et la chienne. Les juges furent dans la douloureuse nécessité de réformer leur arrêt; mais ils condamnèrent Zadig à payer quatre cents onces⁶ d'or, pour avoir dit qu'il n'avait point vu ce qu'il avait vu. Il fallut d'abord payer cette amende; après quoi, il fut permis à Zadig de plaider sa cause au conseil du grand desterham; il parla en ces termes :

« Étoiles de justice, abîmes de science, miroirs de vérité qui avez la pesanteur du plomb, la dureté du fer, l'éclat du diamant et beaucoup d'affinité avec l'or, puisqu'il m'est

1. La mode était aux petits chiens, et particulièrement aux épagneuls;

2. Ornements en saillie des deux côtés du mors d'un cheval; 3. Le carat est la vingt-quatrième partie d'or pur d'un lingot; 4. Le denier est la douzième partie d'argent pur dans un lingot; 5. Plus exactement *Desterdar* : « Celui qui tient les rôles et les états de la milice et des finances, chez les Perses et chez les Turcs; c'est une des plus grandes charges de l'Etat, et qui a du rapport avec celle de surintendant ou contrôleur général des finances » (d'Herbelot). Voltaire désigne ici plus généralement par ce terme le Gouverneur; 6. L'once, en France, était la seizième partie de la livre (30^{es}, 59).

permis de parler devant cette auguste assemblée, je vous jure par Orosmade¹ que je n'ai jamais vu la chienne respectable de la reine, ni le cheval sacré du roi des rois. Voici ce qui m'est arrivé : Je me promenais vers le petit bois, où j'ai rencontré depuis le vénérable eunuque et le très illustre grand veneur. J'ai vu sur le sable les traces d'un animal, et j'ai jugé aisément que c'étaient celles d'un petit chien. Des sillons légers et longs, imprimés sur de petites éminences de sable entre les traces des pattes, m'ont fait connaître que c'était une chienne dont les mamelles étaient pendantes et qu'ainsi elle avait fait des petits il y a peu de jours. D'autres traces en un sens différent, qui paraissaient toujours avoir rasé la surface du sable à côté des pattes de devant, m'ont appris qu'elle avait les oreilles très longues; et comme j'ai remarqué que le sable était toujours moins creusé par une patte que par les trois autres, j'ai compris que la chienne de notre auguste reine était un peu boiteuse, si je l'ose dire.

« A l'égard du cheval du roi des rois, vous saurez que, me promenant dans les routes de ce bois, j'ai aperçu les marques des fers d'un cheval; elles étaient toutes à égale distance. « Voilà, ai-je dit, un cheval qui a un galop trop parfait. » La poussière des arbres, dans une route étroite qui n'a que sept pieds de large, était un peu enlevée, à droite et à gauche, à trois pieds et demi du milieu de la route. « Ce cheval, « ai-je dit, a une queue de trois pieds et demi, qui, par ses « mouvements de droite et de gauche, a balayé cette poussière. » J'ai vu sous les arbres qui formaient un berceau de cinq pieds² de haut les feuilles des branches nouvellement tombées; et j'ai connu que ce cheval y avait touché, et qu'ainsi il avait cinq pieds de haut. Quant à son mors, il doit être d'or à vingt-trois carats; car il en a frotté les bossettes contre une pierre de touche, et dont j'ai fait l'essai. J'ai jugé enfin par les marques que ses fers ont laissées sur des cailloux d'une autre espèce qu'il était ferré d'argent à onze deniers de fin³. »

Tous les juges admirèrent le profond et subtil discernement de Zadig; la nouvelle en vint jusqu'au roi et à la reine. On ne parlait que de Zadig dans les antichambres, dans la chambre et dans le cabinet⁴; et quoique plusieurs mages

1. = Ormuzd, principe du bien dans le mazdéisme; 2. *Pied* : environ 33 centimètres; 3. Voir page 24, n° 4. *De fin* = de métal pur; 4. Antichambres du palais royal, chambre du roi, cabinet du conseil du roi.

opinassent qu'on devait le brûler comme sorcier, le roi ordonna qu'on lui rendit l'amende des quatre cents onces d'or à laquelle il avait été condamné. Le greffier, les huissiers, les procureurs vinrent chez lui en grand appareil lui rapporter ses quatre cents onces; ils en retinrent seulement trois cent quatre-vingt-dix-huit pour les frais de justice, et leurs valets demandèrent des honoraires.

Zadig vit combien il était dangereux quelquefois d'être trop savant, et se promit bien, à la première occasion, de ne point dire ce qu'il avait vu.

Cette occasion se trouva bientôt. Un prisonnier d'État s'échappa; il passa sous les fenêtres de sa maison. On interrogea Zadig, il ne répondit rien; mais on lui prouva qu'il avait regardé par la fenêtre. Il fut condamné pour ce crime à cinq cents onces d'or, et il remercia ses juges de leur indulgence, selon la coutume de Babylone.

« Grand Dieu! dit-il en lui-même, qu'on est à plaindre quand on se promène dans un bois où la chienne de la reine et le cheval du roi ont passé! qu'il est dangereux de se mettre à la fenêtre! et qu'il est difficile d'être heureux dans cette vie! »

CHAPITRE IV

L'Envieux.

Zadig voulut se consoler par la philosophie et par l'amitié des maux que lui avait faits la fortune. Il avait dans un faubourg de Babylone une maison ornée avec goût, où il rassemblait tous les arts et tous les plaisirs dignes d'un honnête homme. Le matin, sa bibliothèque était ouverte à tous les savants; le soir, sa table l'était à la bonne compagnie; mais il connut bientôt combien les savants sont dangereux; il s'éleva une grande dispute sur une loi de Zoroastre, qui défendait de manger du griffon. « Comment défendre le griffon, disaient les uns, si cet animal n'existe pas? — Il faut bien qu'il existe, disaient les autres, puisque Zoroastre ne veut pas qu'on en mange. » Zadig voulut les accorder en leur disant : « S'il y a des griffons, n'en mangeons point; s'il n'y en a point, nous en mangerons encore moins; et par là nous obéirons tous à Zoroastre. »

Un savant qui avait composé treize volumes sur les

propriétés du griffon¹, et qui de plus était grand théurgite², se hâta d'aller accuser Zadig devant un archimage nommé Yébor³, le plus sot des Chaldéens, et partant le plus fanatique. Cet homme aurait fait empaler Zadig pour la plus grande gloire du soleil, et en aurait récité le bréviaire de Zoroastre d'un ton plus satisfait. L'ami Cador (un ami vaut mieux que cent prêtres) alla trouver le vieux Yébor, et lui dit :

« Vivent le soleil et les griffons ! gardez-vous bien de punir Zadig : c'est un saint ; il a des griffons dans sa basse-cour, et il n'en mange point ; et son accusateur est un hérétique qui ose soutenir que les lapins ont le pied fendu, et ne sont point immondes⁴. — Eh bien ! dit Yébor en branlant sa tête chauve, il faut empaler Zadig pour avoir mal pensé des griffons, et l'autre pour avoir mal parlé des lapins. » Cador apaisa l'affaire. Personne ne fut empalé ; de quoi plusieurs docteurs murmurèrent et en présagèrent la décadence de Babylone. Zadig s'écria : « A quoi tient le bonheur ! tout me persécute dans ce monde, jusqu'aux êtres qui n'existent pas. » Il maudit les savants, et ne voulut plus vivre qu'en bonne compagnie.

Il rassemblait chez lui les plus honnêtes gens de Babylone, et les dames les plus aimables ; il donnait des soupers délicats, souvent précédés de concerts, et animés par des conversations charmantes, dont il avait su bannir l'empressement de montrer de l'esprit, qui est la plus sûre manière de n'en point avoir et de gâter la société la plus brillante. Ni le choix de ses amis, ni celui des mets, n'étaient faits par la vanité : car

1. Animal fabuleux, moitié aigle, moitié lion, qu'on trouve représenté sur les monuments orientaux. Voltaire vise ici non pas spécialement la loi de Zoroastre, mais la loi mosaïque qui interdit de manger certains animaux, dont plusieurs, comme le griffon, sont imaginaires (*Deutéronome*, XIV, 12-13) ; 2. Ou *théurgiste* : celui qui pratique la théurgie, ou magie fondée sur le commerce avec les esprits célestes. Voltaire vise ici les théologiens ; 3. Anagramme de Boyer, théatin, confesseur de dévotes titrées, évêque par leurs intrigues, qui n'avaient pu réussir à le faire supérieur de son couvent, puis précepteur du dauphin, et enfin ministre de la feuille par le conseil du cardinal de Fleury, qui, comme tous les hommes médiocres, aimait à faire donner des places à des hommes incapables de les remplir, mais aussi incapables de se rendre dangereux. Ce Boyer était un fanatique imbécile qui persécuta M. de Voltaire dans plus d'une occasion. (*Note de l'édition de Kehl.*) Boyer (1675-1755), évêque de Mirepoix, s'était montré hostile à Voltaire depuis la publication des *Lettres philosophiques* ; 4. Le *Deutéronome* (XIV, 6) interdit la consommation des bêtes qui ne ruminent pas et qui n'ont pas le pied fendu ; et le verset 7 précise que le chameau, le lièvre et le lapin sont immondes, parce qu'ils ruminent bien, mais n'ont pas le pied fendu (*Ascoli*). Voltaire se moque ici, comme il s'en moquera ailleurs, de cette définition contradictoire.

en tout il préférait l'être au paraître, et par là il s'attirait la considération véritable à laquelle il ne prétendait pas.

Vis-à-vis sa maison demeurait Arimaze¹, personnage dont la méchante âme était peinte sur sa grossière physionomie. Il était rongé de fiel et bouffi d'orgueil, et, pour comble, c'était un bel esprit ennuyeux. N'ayant jamais pu réussir dans le monde, il se vengeait par en médire². Tout riche qu'il était, il avait de la peine à rassembler chez lui des flatteurs. Le bruit des chars qui entraient le soir chez Zadig l'importunait, le bruit de ses louanges l'irritait davantage. Il allait quelquefois chez Zadig, et se mettait à table sans être prié : il y corrompait toute la joie de la société, comme on dit que les Harpies³ infectent la viande qu'elles touchent. Il lui arriva un jour de vouloir donner une fête à une dame qui, au lieu de la recevoir, alla souper chez Zadig. Un autre jour, causant avec lui dans le palais, ils abordèrent un ministre qui pria Zadig à souper, et ne pria point Arimaze. Les plus implacables haines n'ont pas souvent des fondements plus importants. Cet homme, qu'on appelait l'*Envieux* dans Babylone, voulut perdre Zadig, parce qu'on l'appelait l'*Heureux*. L'occasion de faire du mal se trouve cent fois par jour, et celle de faire du bien, une fois dans l'année, comme dit Zoroastre⁴.

L'*Envieux* alla chez Zadig, qui se promenait dans ses jardins avec deux amis et une dame à laquelle il disait souvent des choses galantes, sans autre intention que celle de les dire. La conversation roulait sur une guerre que le roi venait de terminer heureusement contre le prince d'Hyrkanie⁵, son vassal. Zadig, qui avait signalé son courage dans cette courte guerre, louait beaucoup le roi, et encore plus la dame. Il prit ses tablettes et écrivit quatre vers, qu'il fit sur-le-champ et qu'il donna à lire à cette belle personne. Ses amis le prièrent de leur en faire part : la modestie,

1. *Arimaze* : nom qui rappelle Ahriman, principe du mal dans la religion de Zoroastre ; 2. *Par en médire* = en en médiant. A l'époque classique, *par* se construit souvent avec un infinitif, avec le sens du participe présent précédé de *en* (gérondif latin). « Nous les saurons dompter, moi par écrire, et vous par réciter. » La Fontaine. Le tour a beaucoup vieilli, mais il est difficile d'en égaler aujourd'hui la légèreté. Au reste, c'est un souvenir de Montaigne (*Essais*, III, 7) : « Puisque nous ne la pouvons atteindre, vengeons-nous à en médire » ; 3. Monstres fabuleux de la mythologie grecque, ayant un visage de femme, un corps de vautour, des ongles tranchants et des ailes ; 4. Voltaire attribue malicieusement à Zoroastre une maxime conforme à la sagesse des nations ; 5. Région de l'Asie ancienne, le long de la côte sud-est de la mer Caspienne.

ou plutôt un amour-propre bien entendu, l'en empêcha. Il savait que des vers impromptus ne sont jamais bons que pour celle en l'honneur de qui ils sont faits : il brisa en deux la feuille de tablettes sur laquelle il venait d'écrire, et jeta les deux moitiés dans un buisson de roses, où on les chercha inutilement. Une petite pluie survint ; on regagna la maison. L'Envieux, qui resta dans le jardin, chercha tant qu'il trouva un morceau de la feuille : elle avait été tellement¹ rompue, que chaque moitié de vers qui remplissait la ligne faisait un sens et même un vers d'une plus petite mesure ; mais, par un hasard encore plus étrange, ces petits vers se trouvaient former un sens qui contenait les injures les plus horribles contre le roi : on y lisait :

Par les plus grands forfaits
 Sur le trône affermi,
 Dans la publique paix
 C'est le seul ennemi.

L'Envieux fut heureux pour la première fois de sa vie. Il avait entre les mains de quoi perdre un homme vertueux et aimable. Plein de cette cruelle joie, il fit parvenir jusqu'au roi cette satire écrite de la main de Zadig : on le fit mettre en prison, lui, ses deux amis et la dame. Son procès lui fut bientôt fait, sans qu'on daignât l'entendre. Lorsqu'il vint recevoir sa sentence, l'Envieux se trouva sur son passage, et lui dit tout haut que ses vers ne valaient rien. Zadig ne se piquait pas d'être bon poète ; mais il était au désespoir d'être condamné comme criminel de lèse-majesté, et de voir qu'on retint en prison une belle dame et deux amis pour un crime qu'ils n'avaient pas fait. On ne lui permit pas de parler, parce que ses tablettes parlaient. Telle était la loi de Babylone. On le fit donc aller au supplice à travers une foule de curieux dont aucun n'osait le plaindre, et qui se précipitaient pour examiner son visage, et pour voir s'il mourrait avec bonne grâce. Ses parents seulement étaient affligés ; car ils n'héritaient pas. Les trois quarts de ses biens étaient confisqués au profit du roi, et l'autre quart au profit de l'Envieux.

Dans le temps qu'il se préparait à la mort, le perroquet du roi s'envola de son balcon et s'abattit, dans le jardin de

1. *Tellement* signifie ici de telle façon, et non pas à un tel point. (Emploi classique, en latin *ita*.)

Zadig, sur un buisson de roses. Une pêche y avait été portée d'un arbre voisin par le vent; elle était tombée sur un morceau de tablette à écrire, auquel elle s'était collée. L'oiseau enleva la pêche et la tablette, et les porta sur les genoux du monarque. Le prince curieux y lut des mots qui ne formaient aucun sens, et qui paraissaient des fins de vers. Il aimait la poésie, et il y a toujours de la ressource avec les princes qui aiment les vers¹ : l'aventure de son perroquet le fit rêver². La reine, qui se souvenait de ce qui avait été écrit sur une pièce de la tablette de Zadig, se la fit apporter.

On confronta les deux morceaux, qui s'ajustaient ensemble parfaitement; on lut alors les vers tels que Zadig les avait faits :

Par les plus grands forfaits j'ai vu troubler la terre;
Sur le trône affermi le roi sait tout dompter.
Dans la publique paix l'amour seul fait la guerre;
C'est le seul ennemi qui soit à redouter.

Le roi ordonna aussitôt qu'on fît venir Zadig devant lui, et qu'on fît sortir de prison ses deux amis et la belle dame. Zadig se jeta le visage contre terre aux pieds du roi et de la reine; il leur demanda très humblement pardon d'avoir fait de mauvais vers; il parla avec tant de grâce, d'esprit et de raison, que le roi et la reine voulurent le revoir. Il revint, et plut encore davantage. On lui donna tous les biens de l'Envieux, qui l'avait injustement accusé; mais Zadig les rendit tous, et l'Envieux³ ne fut touché que du plaisir de ne pas perdre son bien. L'estime du roi s'accrut de jour en jour pour Zadig. Il le mettait à tous ses plaisirs, et le consultait dans toutes ses affaires. La reine le regarda dès lors avec une complaisance qui pouvait devenir dangereuse pour elle, pour le roi son auguste époux, pour Zadig et pour le royaume. Zadig commençait à croire qu'il n'est pas si difficile d'être heureux.

1. Parenthèse ajoutée en 1751-1752, à l'adresse de Frédéric; 2. = Réfléchir. Sens classique; 3. Voltaire, dans ce conte intitulé *l'Envieux* a pu s'inspirer librement des *Mille et une nuits* (II, 116 et suiv.), et s'est certainement souvenu, pour certains détails, d'une comédie de *l'Envieux* qu'il avait composée contre Desfontaines.

CHAPITRE V

Les généreux.

Le temps arriva où l'on célébrait une grande fête qui revenait tous les cinq ans. C'était la coutume, à Babylone, de déclarer solennellement, au bout de cinq années, celui des citoyens qui avait fait l'action la plus généreuse¹. Les grands et les mages étaient les juges. Le premier satrape², chargé du soin de la ville, exposait les plus belles actions qui s'étaient passées sous son gouvernement. On allait aux voix³ : le roi prononçait le jugement. On venait à cette solennité des extrémités de la terre. Le vainqueur recevait des mains du monarque une coupe d'or garnie de pierreries, et le roi lui disait ces paroles : « Recevez ce prix de la générosité, et puissent les dieux me donner beaucoup de sujets qui vous ressemblent ! »

Ce jour mémorable venu, le roi parut sur son trône, environné des grands, des mages et des députés de toutes les nations, qui venaient à ces jeux où la gloire s'acquerrait, non par la légèreté des chevaux, non par la force du corps, mais par la vertu. Le premier satrape rapporta à haute voix les actions qui pouvaient mériter à leurs auteurs ce prix inestimable. Il ne parla point de la grandeur d'âme avec laquelle Zadig avait rendu à l'Envieux toute sa fortune : ce n'était pas une action qui méritât de disputer le prix.

Il présenta d'abord un juge qui, ayant fait perdre un procès considérable à un citoyen, par une méprise dont il n'était pas même responsable, lui avait donné tout son bien, qui était la valeur de ce que l'autre avait perdu⁴.

Il produisit ensuite un jeune homme qui, étant éperduement épris d'une fille qu'il allait épouser, l'avait cédée à un ami⁵ près d'expirer d'amour pour elle, et qui avait encore payé la dot en cédant la fille.

1. G. Ascoli note que Voltaire indique ici, pour la première fois, une idée sur laquelle il reviendra par la suite; il sait gré aux Orientaux, Chinois, Persans, Arabes, etc., d'avoir institué des fêtes pour récompenser la vertu, quand les peuples d'Occident ne songent qu'à réprimer brutalement des crimes; 2. Gouverneur de province; 3. *Aller aux voix* : voter (latin : *ire in sententias*); 4. Inspiré sans doute de *la Gouvernante*, pièce de La Chaussée (1747) qui avait trouvé son idée dans l'histoire de Chamillart (Saint-Simon, VI, 311-312); 5. Est-ce un souvenir d'une anecdote du *Décameron* de Boccace, ou d'une nouvelle de Cervantès, ou d'une légende orientale intitulée *les Deux amis*, contée dans la *Disciplina clericalis* de Petrus Alfonsus? G. Ascoli incline à croire qu'il y a plutôt ici une allusion à des pièces contemporaines qui mettaient en scène la vertu d'amitié.

Ensuite il fit paraître un soldat qui, dans la guerre d'Hyrkanie, avait donné encore un plus grand exemple de générosité. Des soldats ennemis lui enlevaient sa maîtresse, et il la défendait contre eux; on vint lui dire que d'autres Hyrcaniens enlevaient sa mère à quelques pas de là; il quitta en pleurant sa maîtresse, et courut délivrer sa mère; il retourna ensuite vers celle qu'il aimait, et la trouva expirante. Il voulut se tuer; sa mère lui remontra qu'elle n'avait que lui pour tout secours, et il eut le courage de souffrir sa vie.

Les juges penchaient pour ce soldat. Le roi prit la parole, et dit : « Son action et celle des autres sont belles, mais elles ne m'étonnent point : hier Zadig en a fait une qui m'a étonné. J'avais disgracié, depuis quelques jours, mon ministre et mon favori Coreb. Je me plaignais de lui avec violence, et tous mes courtisans m'assuraient que j'étais trop doux; c'était à qui me dirait le plus de mal de Coreb. Je demandai à Zadig ce qu'il en¹ pensait, et il osa en dire du bien. J'avoue que j'ai vu, dans nos histoires, des exemples qu'on a payé de son bien une erreur, qu'on a cédé sa maîtresse, qu'on a préféré une mère à l'objet de son amour, mais je n'ai jamais lu qu'un courtisan ait parlé avantageusement d'un ministre disgracié contre qui son souverain était en colère. Je donne vingt mille pièces d'or à chacun de ceux dont on vient de réciter les actions généreuses, mais je donne la coupe à Zadig.

— Sire, lui dit-il, c'est Votre Majesté seule qui mérite la coupe, c'est elle qui a fait l'action la plus inouïe, puisque, étant roi, vous ne vous êtes point fâché contre votre esclave, lorsqu'il contredisait votre passion. » On admira le roi et Zadig. Le juge qui avait donné son bien, l'amant qui avait marié sa maîtresse à son ami, le soldat qui avait préféré le salut de sa mère à celui de sa maîtresse, reçurent les présents du monarque; ils virent leurs noms écrits dans le livre des généreux; Zadig eut la coupe. Le roi acquit la réputation d'un bon prince, qu'il ne garda pas longtemps. Ce jour fut consacré par des fêtes plus longues que la loi ne le portait. La mémoire s'en conserve encore dans l'Asie. Zadig disait : « Je suis donc enfin heureux ! » Mais il se trompait.

1. *En*. Emploi classique du pronom *en* pour désigner les personnes.

CHAPITRE VI

Le ministre.

Le roi avait perdu son premier ministre. Il choisit Zadig¹ pour remplir cette place. Toutes les belles dames de Babylone applaudirent à ce choix; car, depuis la fondation de l'empire, il n'y avait jamais eu de ministre si jeune. Tous les courtisans furent fâchés; l'Envieux en eut un crachement de sang, et le nez lui enfla prodigieusement. Zadig, ayant remercié le roi et la reine, alla remercier aussi le perroquet : « Bel oiseau, lui dit-il, c'est vous qui m'avez sauvé la vie, et qui m'avez fait premier ministre : la chienne et le cheval de Leurs Majestés m'avaient fait beaucoup de mal; mais vous m'avez fait du bien. Voilà donc de quoi dépendent les destinées des hommes! Mais, ajouta-t-il, un bonheur si étrange sera peut-être bientôt évanoui. » Le perroquet répondit : « Oui. » Ce mot frappa Zadig; cependant, comme il était bon physicien², et qu'il ne croyait pas que les perroquets fussent prophètes, il se rassura bientôt; il se mit à exercer son ministère de son mieux.

Il fit sentir à tout le monde le pouvoir sacré des lois, et ne fit sentir à personne le poids de sa dignité. Il ne gêna point les voix du divan³, et chaque vizir pouvait avoir un avis sans lui déplaire. Quand il jugeait une affaire, ce n'était pas lui qui jugeait, c'était la loi; mais, quand elle était trop sévère, il la tempérail; et, quand on manquait de lois, son équité en faisait qu'on aurait prises pour celles de Zoroastre.

C'est de lui que les nations tiennent ce grand principe : Qu'il vaut mieux hasarder de sauver un coupable que de condamner un innocent. Il croyait que les lois étaient faites pour secourir les citoyens autant que pour les intimider. Son principal talent était de démêler la vérité, que tous les hommes cherchent à obscurcir⁴. Dès les premiers jours de

1. Dans de nombreux récits orientaux, on voit des hommes de condition inférieure parvenir aux plus hauts emplois quand ils ont montré des qualités supérieures. Triomphe du mérite personnel, triomphe aussi du despotisme éclairé : cela s'accordait fort bien avec les idées de Voltaire; 2. *Bon physicien*. Le *physicien* était au XVIII^e siècle un savant spécialement versé dans les sciences de la nature (physique et histoire naturelle). On employait le mot par opposition à *mathématicien* ou à *métaphysicien*. Ici, *bon physicien* signifie versé dans les sciences expérimentales et par conséquent libre de tout préjugé religieux; 3. Conseil tenu à la cour du sultan et présidé par le grand vizir, c'est-à-dire par le premier ministre; 4. Dans les premières éditions, ce chapitre s'intitulait : *les Jugements*. Voltaire rappelle ici la sagesse traditionnelle des

son administration, il mit ce grand talent en usage. Un fameux négociant de Babylone était mort aux Indes; il avait fait ses héritiers ses deux fils, par portions égales, après avoir marié leur sœur, et il laissait un présent de trente mille pièces d'or à celui de ses deux fils qui serait jugé l'aimer davantage. L'aîné lui bâtit un tombeau, le second augmenta d'une partie de son héritage la dot de sa sœur. Chacun disait : « C'est l'aîné qui aime le mieux son père; le cadet aime mieux sa sœur; c'est à l'aîné qu'appartiennent les trente mille pièces. »

Zadig les fit venir tous deux l'un après l'autre. Il dit à l'aîné : « Votre père n'est point mort; il est guéri de sa dernière maladie, il revient à Babylone. — Dieu soit loué! répondit le jeune homme, mais voilà un tombeau qui m'a coûté bien cher! » Zadig dit ensuite la même chose au cadet. « Dieu soit loué! répondit-il; je vais rendre à mon père tout ce que j'ai; mais je voudrais qu'il laissât à ma sœur ce que je lui ai donné. — Vous ne rendrez rien, dit Zadig, et vous aurez les trente mille pièces : c'est vous qui aimez le mieux votre père. »

Il venait tous les jours des plaintes à la cour contre l'itima-doulet¹ de Médie, nommé *Irax*². C'était un grand seigneur dont le fond n'était pas mauvais, mais qui était corrompu par la vanité et par la volupté. Il souffrait rarement qu'on lui parlât, et jamais qu'on l'osât contredire. Les paons ne sont pas plus vains, les colombes ne sont pas plus voluptueuses, les tortues ont moins de paresse³ : il ne respirait que la fausse gloire et les faux plaisirs. Zadig entreprit de le corriger.

Il lui envoya, de la part du roi, un maître de musique avec douze voix et vingt-quatre violons⁴, un maître d'hôtel avec six cuisiniers et quatre chambellans, qui ne devaient pas le quitter. L'ordre du roi portait que l'étiquette suivante serait inviolablement observée, et voici comment les choses se passèrent.

Le premier jour, dès que le voluptueux *Irax* fut éveillé, le maître de musique entra, suivi des voix et des violons :

princes orientaux et, en particulier de Salomon. Mais la fin de la phrase « que tous les hommes cherchent à obscurcir » vise évidemment les systèmes métaphysiques, y compris les religions, qui heurtent la raison, c'est-à-dire l'expérience.

1. Nom du grand vizir dans la Perse moderne; 2. *Irax* : ce nom semble forme sur le mot latin *ira* : colère; 3. Comparaisons de style oriental; 4. Ces violons sont un amusant anachronisme.

on chanta une cantate¹ qui dura deux heures, et, de trois en trois minutes, le refrain était :

Que son mérite est extrême!
Que de grâces! que de grandeur!
Ah! combien monseigneur
Doit être content de lui-même!

Après l'exécution de la cantate, un chambellan lui fit une harangue de trois quarts d'heure, dans laquelle on le louait expressément de toutes les bonnes qualités qui lui manquaient. La harangue finie, on le conduisit à table au son des instruments. Le dîner dura trois heures; dès qu'il ouvrit la bouche pour parler, le premier chambellan dit : « Il aura raison. » A peine eut-il prononcé quatre paroles, que le second chambellan s'écria : « Il a raison! » Les deux autres chambellans firent de grands éclats de rire des bons mots qu'Irax avait dits ou qu'il avait dû dire². Après dîner, on lui répéta la cantate.

Cette première journée lui parut délicieuse, il crut que le roi des rois l'honorait selon ses mérites; la seconde lui parut moins agréable, la troisième fut gênante, la quatrième fut insupportable, la cinquième fut un supplice; enfin, outré d'entendre toujours chanter :

Ah! combien monseigneur
Doit être content de lui-même!

d'entendre toujours dire qu'il avait raison, et d'être harangué chaque jour à la même heure, il écrivit en cour pour supplier le roi qu'il daignât rappeler ses chambellans, ses musiciens, son maître d'hôtel; il promit d'être désormais moins vain et plus appliqué; il se fit moins encenser, eut moins de fêtes, et fut plus heureux; car, comme dit le Sadder³, toujours du plaisir n'est pas du plaisir.

CHAPITRE VII

Les disputes et les audiences.

C'est ainsi que Zadig montrait tous les jours la subtilité de son génie et la bonté de son âme; on l'admirait, et cependant on l'aimait. Il passait pour le plus fortuné de tous les

1. Le mot et la chose étaient à la mode vers 1747; 2. = qu'il aurait dû dire. (Latinisme classique); 3. Le Sadder est un extrait du *Zend-Avesta*.

hommes; tout l'empire était rempli de son nom, toutes les femmes le lorgnaient, tous les citoyens célébraient sa justice; les savants le regardaient comme leur oracle, les prêtres même avouaient qu'il en savait plus que le vieux archimage Yébor. On était bien loin alors de lui faire des procès sur les griffons; on ne croyait que ce qui lui semblait croyable.

Il y avait une grande querelle, dans Babylone, qui durait depuis quinze cents années, et qui partageait l'empire en deux sectes opiniâtres¹ : l'une prétendait qu'il ne fallait jamais entrer dans le temple de Mithra² que du pied gauche; l'autre avait cette coutume en abomination, et n'entrait jamais que du pied droit. On attendait le jour de la fête solennelle du feu sacré pour savoir quelle secte serait favorisée par Zadig. L'univers avait les yeux sur ses deux pieds, et toute la ville était en agitation et en suspens. Zadig entra dans le temple en sautant à pieds joints, et il prouva ensuite, par un discours éloquent, que le Dieu du ciel et de la terre, qui n'a acception de personne, ne fait pas plus de cas de la jambe gauche que de la jambe droite. L'Envieux et sa femme prétendirent que, dans son discours, il n'y avait pas assez de figures, qu'il n'avait pas fait assez danser les montagnes et les collines³. « Il est sec et sans génie, disaient-ils; on ne voit chez lui ni la mer s'enfuir, ni les étoiles tomber, ni le soleil se fondre comme de la cire; il n'a point le bon style oriental⁴. » Zadig se contentait d'avoir le style de la raison. Tout le monde fut pour lui, non pas parce qu'il était dans le bon chemin, non pas parce qu'il était raisonnable, non pas parce qu'il était aimable, mais parce qu'il était premier vizir.

Il termina aussi heureusement le grand procès entre les mages blancs et les mages noirs⁵. Les blancs soutenaient que c'est une impiété de se tourner, en priant Dieu, vers l'orient d'hiver; les noirs assuraient que Dieu avait en horreur les prières des hommes qui se tournaient vers le couchant

1. Voltaire exprimera plus tard avec éloquence la même idée dans *la Prière à Dieu* qui termine le chapitre XXIII du *Traité sur la Tolérance*. (Voir notre Voltaire, *Œuvres philosophiques*, pp. 71-72.) Les détails sont souvent ici imaginés par Voltaire, mais il a lu des récits de voyageurs, et aussi Swift, *Voyage à Lilliput* (ch. IV); 2. *Mithra* : génie de la lumière dans la religion mazdéenne; 3. Allusion à la Bible, où reviennent souvent des images de ce genre (*Psaumes CXIII*, 4-6, *Isaïe*, LIV, 10); 4. *Psaumes CXIII*, 3-5; *Isaïe*, XIV, 12; *Judith*, XVI, 18. Voltaire n'a jamais considéré ce style oriental que comme un agréable badinage; 5. Voltaire songe ici aux prêtres catholiques (surplis blanc) et aux pasteurs protestants (robe noire). Voir *Traité sur la Tolérance*, « *Prière à Dieu* », pp. 71-72 de notre Voltaire, *Œuvres philosophiques*.

d'été¹. Zadig ordonna qu'on se tournât comme on voudrait².

Il trouvait ainsi le secret d'expédier, le matin, les affaires particulières et les générales; le reste du jour, il s'occupait des embellissements de Babylone³ : il faisait représenter des tragédies où l'on pleurait, et des comédies où l'on riait; ce qui était passé de mode depuis longtemps⁴, et ce qu'il fit renaître parce qu'il avait du goût. Il ne prétendait pas en savoir plus que les artistes; il les récompensait par des bienfaits et des distinctions, et n'était point jaloux en secret de leurs talents⁵. Le soir il amusait beaucoup le roi, et surtout la reine. Le roi disait : « Le grand ministre! » la reine disait : « L'aimable ministre! » et tous deux ajoutaient : « C'eût été grand dommage qu'il eût été pendu. »

CHAPITRE VIII

La jalousie.

Le malheur de Zadig vint de son bonheur même, et surtout de son mérite. Il avait tous les jours des entretiens avec le roi et avec Astarté, son auguste épouse⁶. Les charmes de sa conversation redoublaient encore par cette envie de plaire qui est à l'esprit ce que la parure est à la beauté; sa jeunesse et ses grâces firent insensiblement sur Astarté une impression dont elle ne s'aperçut pas d'abord. Sa passion croissait dans le sein de l'innocence. Astarté se livrait sans scrupule et sans crainte au plaisir de voir et d'entendre un homme cher à son époux et à l'État, elle ne cessait de le vanter au roi; elle en parlait à ses femmes qui enchérissaient

1. *Orient d'hiver, couchant d'été*, parce que le soleil semble se coucher et se lever, selon les saisons, en des points différents de l'horizon; 2. Dans *Le Voyage de Gulliver*, Swift conclut de façon semblable la querelle des gros et des petits boutiens. (Il s'agit de savoir si l'on doit casser un œuf par le gros ou par le petit bout.) [*Voyage à Lilliput*, chap. iv]; 3. Voltaire a toujours été très préoccupé des embellissements de Paris. (Voir *Embellissements de Paris*, 1750; *Embellissements de la ville de Cachemire*, 1756-1760); 4. Voltaire, malgré certaines affirmations (*Préface de l'Enfant prodigue*, 1738) où, pour justifier l'union du touchant et du comique, il affirme qu'il ne faut donner l'exclusion à aucun genre et que le meilleur est celui qui est le mieux traité, malgré d'autres essais comme *Nanine* et *l'Écossaise*, a toujours discuté le succès des comédies larmoyantes de La Chaussée, et n'aura pas plus d'enthousiasme pour le drame bourgeois de Diderot. Quant à la tragédie, elle doit être touchante, attendrissante, comme *Zaïre*, et comme les pièces de Racine; 5. Voltaire se souvient de son voyage en Prusse et de ses difficultés avec Frédéric II. (Ce chapitre n'a paru qu'en 1756); 6. Selon les règles orientales, Zadig ne devait pas s'entretenir librement avec Astarté.

encore sur ses louanges; tout servait à enfoncer dans son cœur le trait qu'elle ne sentait pas. Elle faisait des présents à Zadig, dans lesquels il entraît plus de galanterie qu'elle ne pensait; elle croyait ne lui parler qu'en reine contente de ses services, et quelquefois ses expressions étaient d'une femme sensible¹.

Astarté était beaucoup plus belle que cette Sémire qui haïssait tant les borgnes, et que cette autre femme qui avait voulu couper le nez à son époux. La familiarité d'Astarté, ses discours tendres, dont elle commençait à rougir, ses regards, qu'elle voulait détourner, et qui se fixaient sur les siens, allumèrent dans le cœur de Zadig un feu dont il s'étonna. Il combattit; il appela à son secours la philosophie qui l'avait toujours secouru; il n'en tira que des lumières, et n'en reçut aucun soulagement. Le devoir, la reconnaissance, la majesté souveraine violée, se présentaient à ses yeux comme des dieux vengeurs; il combattait, il triomphait; mais cette victoire, qu'il fallait remporter à tout moment, lui coûtait des gémissements et des larmes. Il n'osait plus parler à la reine avec cette douce liberté qui avait eu tant de charmes pour tous deux : ses yeux se couvraient d'un nuage; ses discours étaient contraints et sans suite : il baissait la vue; quand, malgré lui, ses regards se tournaient vers Astarté, ils rencontraient ceux de la reine mouillés de pleurs dont il partait des traits de flamme; ils semblaient se dire l'un et l'autre : « Nous nous adorons, et nous craignons de nous aimer; nous brûlons tous deux d'un feu que nous condamnons. »

Zadig sortait d'auprès d'elle égaré, éperdu, le cœur surchargé d'un fardeau qu'il ne pouvait plus porter; dans la violence de ses agitations, il laissa pénétrer son secret à son ami Cador, comme un homme qui, ayant soutenu longtemps les atteintes d'une vive douleur, fait enfin connaître son mal par un cri qu'un redoublement aigu lui arrache, et par la sueur froide qui coule sur son front.

Cador lui dit : « J'ai déjà démêlé les sentiments que vous vouliez vous cacher à vous-même; les passions ont des signes auxquels on ne peut se méprendre. Jugez, mon cher

1. Voir *Zulime* (II, 1) :

Sensible, généreuse et sans expérience,

Elle a cru n'écouter que la reconnaissance;

Elle ne savait pas qu'elle écoutait l'amour.

Tous vos soins empressés la perdaient sans retour.

Zadig, puisque j'ai lu dans votre cœur, si le roi n'y découvrirait pas un sentiment qui l'offense. Il n'a d'autre défaut que celui d'être le plus jaloux des hommes. Vous résistez à votre passion avec plus de force que la reine ne combat la sienne, parce que vous êtes philosophe, et parce que vous êtes Zadig. Astarté est femme; elle laisse parler ses regards avec d'autant plus d'imprudence qu'elle ne se croit pas encore coupable. Malheureusement rassurée sur son innocence, elle néglige des dehors nécessaires. Je tremblerai pour elle, tant qu'elle n'aura rien à se reprocher. Si vous étiez d'accord l'un et l'autre, vous sauriez tromper tous les yeux¹ : une passion naissante et combattue éclate; un amour satisfait sait se cacher. » Zadig frémit à la proposition de trahir le roi, son bienfaiteur; et jamais il ne fut plus fidèle à son prince que quand il fut coupable envers lui d'un crime involontaire. Cependant la reine prononçait si souvent le nom de Zadig, son front se couvrait de tant de rougeur en le prononçant, elle était tantôt si animée, tantôt si interdite, quand elle lui parlait en présence du roi; une rêverie si profonde s'emparait d'elle quand il était sorti que le roi fut troublé. Il crut tout ce qu'il voyait, et imagina tout ce qu'il ne voyait point. Il remarqua surtout que les babouches de sa femme étaient bleues et que les babouches de Zadig étaient bleues; que les rubans de sa femme étaient jaunes, et que le bonnet de Zadig était jaune; c'étaient là de terribles indices pour un prince délicat². Les soupçons se tournèrent en certitude dans son esprit aigri.

Tous les esclaves des rois et des reines sont autant d'espions de leurs cœurs. On pénétra bientôt qu'Astarté était tendre, et que Moabdar était jaloux. Le monarque ne songea plus qu'à la manière de se venger. Il résolut une nuit d'empoisonner la reine, et de faire mourir Zadig par le cordeau au point du jour. L'ordre en fut donné à un impitoyable eunuque, exécuteur de ses vengeances. Il y avait alors dans la chambre du roi un petit nain qui était muet, mais qui n'était pas sourd³. On le souffrait toujours : il était témoin de ce qui se passait de plus secret, comme un animal domestique. Ce petit muet était très attaché à la

1. On trouve une situation et une analyse semblables dans le petit conte de Voltaire intitulé *Così-Sancta* (composé en 1746); 2. — Susceptible; 3. Les nains et les muets sont fréquemment utilisés comme serviteurs dans les contes orientaux.

reine et à Zadig. Il entendit, avec autant de surprise que d'horreur, donner l'ordre de leur mort. Mais comment faire pour prévenir cet ordre effroyable, qui allait s'exécuter dans peu d'heures? Il ne savait pas écrire; mais il avait appris à peindre, et savait surtout faire ressembler. Il passa une partie de la nuit à crayonner ce qu'il voulait faire entendre à la reine. Son dessin représentait le roi agité de fureur, dans un coin du tableau, donnant des ordres à son eunuque; un cordeau bleu et un vase sur une table, avec des jarretières bleues et des rubans jaunes; la reine, dans le milieu du tableau, expirant entre les bras de ses femmes, et Zadig étranglé à ses pieds. L'horizon représentait un soleil levant, pour marquer que cet horrible exécution devait se faire aux premiers rayons de l'aurore. Dès qu'il eut fini cet ouvrage, il courut chez une femme d'Astarté, la réveilla, et lui fit entendre qu'il fallait dans l'instant même porter ce tableau à la reine.

Cependant, au milieu de la nuit, on vient frapper à la porte de Zadig; on le réveille; on lui donne un billet de la reine; il doute si c'est un songe; il ouvre la lettre d'une main tremblante. Quelle fut sa surprise, et qui pourrait exprimer la consternation et le désespoir dont il fut accablé quand il lut ces paroles : « Fuyez dans l'instant même, ou l'on va vous arracher à la vie! Fuyez, Zadig; je vous l'ordonne au nom de notre amour et de mes rubans jaunes. Je n'étais point coupable; mais je sens que je vais mourir criminelle. »

Zadig eut à peine la force de parler. Il ordonna qu'on fît venir Cador; et, sans lui rien dire, il lui donna ce billet. Cador le força d'obéir, et de prendre sur-le-champ la route de Memphis. « Si vous osez aller trouver la reine, lui dit-il, vous hâtez sa mort; si vous parlez au roi, vous la perdez encore. Je me charge de sa destinée; suivez la vôtre. Je répandrai le bruit que vous avez pris la route des Indes. Je viendrai bientôt vous trouver, et je vous apprendrai ce qui se sera passé à Babylone. »

Cador, dans le moment même, fit placer deux dromadaires des plus légers à la course vers une porte secrète du palais : il y fit monter Zadig, qu'il fallut porter, et qui était près de rendre l'âme. Un seul domestique l'accompagna; et bientôt Cador, plongé dans l'étonnement et dans la douleur, perdit son ami de vue.

Cet illustre fugitif, arrivé sur le bord d'une colline dont

on voyait Babylone, tourna la vue sur le palais de la reine, et s'évanouit¹; il ne reprit ses sens que pour verser des larmes, et pour souhaiter la mort. Enfin, après s'être occupé de la destinée déplorable de la plus aimable des femmes et de la première reine du monde, il fit un mouvement de retour sur lui-même, et s'écria : « Qu'est-ce donc que la vie humaine? O vertu! à quoi m'avez-vous servi? Deux femmes m'ont indignement trompé; la troisième, qui n'est point coupable et qui est plus belle que les autres, va mourir! Tout ce que j'ai fait de bien a toujours été pour moi une source de malédictions, et je n'ai été élevé au comble de la grandeur que pour tomber dans le plus horrible précipice de l'infortune. Si j'eusse été méchant comme tant d'autres, je serais heureux comme eux. » Accablé de ces réflexions funestes, les yeux chargés du voile de la douleur, la pâleur de la mort sur le visage, et l'âme abîmée dans l'excès d'un sombre désespoir, il continuait son voyage vers l'Égypte.

CHAPITRE IX

La femme battue.

Zadig dirigeait sa route sur les étoiles. La constellation d'Orion² et le brillant astre de Sirius³ le guidaient vers le port de Canope⁴. Il admirait ces vastes globes de lumières qui ne paraissent que de faibles étincelles à nos yeux, tandis que la terre, qui n'est en effet qu'un point imperceptible dans la nature, paraît à notre cupidité quelque chose de si grand et de si noble. Il se figurait alors les hommes tels qu'ils sont en effet, des insectes se dévorant les uns les autres sur un petit atome de boue. Cette image vraie semblait anéantir ses malheurs, en lui retraçant le néant de son être et celui de Babylone. Son âme s'élançait jusque dans

1. Les héros des contes de Voltaire ont les larmes et l'évanouissement faciles;
2. Une des plus belles constellations et des plus riches en étoiles de première grandeur; 3. Sirius est une étoile de la constellation du Grand-Chien. Elle est la plus brillante du ciel; 4. Toutes les éditions, avant celle de Kehl, écrivent « le pôle de Canope ». Il s'agirait donc de l'étoile Canope, qui appartient à la constellation du Navire. Mais que signifie le pôle? Les éditeurs de Kehl, suivis par Beuchot et Moland, ont corrigé *pôle* par *port*. Le port de Canope était anciennement situé dans la Basse-Égypte, sur l'emplacement actuel d'Aboukir. G. Ascoli trouve des difficultés à cette correction, mais le sens de la phrase est singulièrement plus clair, d'autant que Zadig (voir un peu plus bas) « avançait vers les frontières de l'Égypte ».

l'infini et contemplait, détachée de ses sens, l'ordre immuable de l'univers¹. Mais lorsque ensuite, rendu à lui-même et rentrant dans son cœur, il pensait qu'Astarté était peut-être morte pour lui, l'univers disparaissait à ses yeux, et il ne voyait dans la nature entière qu'Astarté mourante et Zadig infortuné. Comme il se livrait à ce flux et à ce reflux de philosophie sublime et de douleur accablante, il avançait vers les frontières de l'Égypte; et déjà son domestique fidèle était dans la première bourgade, où il lui cherchait un logement. Zadig cependant se promenait vers les jardins qui bordaient ce village. Il vit, non loin du grand chemin, une femme éplorée qui appelait le ciel et la terre à son secours, et un homme furieux qui la suivait. Elle était déjà atteinte par lui, elle embrassait ses genoux. Cet homme l'accablait de coups et de reproches. Il jugea, à la violence de l'Égyptien et aux pardons réitérés que lui demandait la dame, que l'un était un jaloux, et l'autre une infidèle : mais quand il eut considéré cette femme, qui était d'une beauté touchante, et qui même ressemblait un peu à la malheureuse Astarté², il se sentit pénétré de compassion pour elle, et d'horreur pour l'Égyptien. « Secourez-moi, s'écria-t-elle à Zadig avec des sanglots; tirez-moi des mains du plus barbare des hommes, sauvez-moi la vie! » A ces cris Zadig courut se jeter entre elle et ce barbare. Il avait quelque connaissance de la langue égyptienne. Il lui dit en cette langue : « Si vous avez quelque humanité, je vous conjure de respecter la beauté et la faiblesse. Pouvez-vous outrager ainsi un chef-d'œuvre de la nature, qui est à vos pieds, et qui n'a pour sa défense que des larmes? — Ah! ah! lui dit cet emporté, tu l'aimes donc aussi! et c'est de toi qu'il faut que je me venge. » En disant ces paroles, il laisse la dame, qu'il tenait d'une main par les cheveux, et, prenant sa lance, il veut en percer l'étranger. Celui-ci, qui était de sang-froid évita aisément le coup d'un furieux. Il se saisit de la lance près du fer dont elle est armée. L'un veut la retirer, l'autre l'arracher. Elle se brise entre leurs mains. L'Égyptien tire son épée; Zadig s'arme de la sienne. Ils s'attaquent l'un et l'autre. Celui-là porte cent coups précipités; celui-ci les pare avec adresse. La dame, assise sur

1. Se rappeler Montaigne, Pascal, La Bruyère, sans oublier les *Entretiens sur la pluralité des mondes* de Fontenelle. (Voir nos questions); 2. Remarque qui prépare habilement le quiproquo de la page 65.

un gazon, rajuste sa coiffure, et les regarde. L'Égyptien était plus robuste que son adversaire. Zadig était plus adroit. Celui-ci se battait en homme dont la tête conduisait le bras, et celui-là comme un emporté dont une colère aveugle guidait les mouvements au hasard. Zadig passe à lui, et le désarme; et tandis que l'Égyptien, devenu plus furieux, veut se jeter sur lui, il le saisit, le presse, le fait tomber en lui tenant l'épée sur la poitrine; il lui offre de lui donner la vie. l'Égyptien hors de lui tire son poignard; il en blesse Zadig dans le temps même que le vainqueur lui pardonnait. Zadig indigné lui plonge son épée dans le sein¹. L'Égyptien jette un cri horrible et meurt en se débattant. Zadig alors s'avança vers la dame, et lui dit d'une voix soumise : « Il m'a forcé de le tuer : je vous ai vengée; vous êtes délivrée de l'homme le plus violent que j'aie jamais vu. Que voulez-vous maintenant de moi, madame? — Que tu meures, scélérat, lui répondit-elle; que tu meures! tu as tué mon amant; je voudrais pouvoir déchirer ton cœur². — En vérité, madame, vous aviez là un étrange homme pour amant, lui répondit Zadig; il vous battait de toutes ses forces, et il voulait m'arracher la vie parce que vous m'avez conjuré de vous secourir. — Je voudrais qu'il me battît encore, reprit la dame³ en poussant des cris. Je le méritais bien, je lui avais donné de la jalousie. Plût au ciel qu'il me battît, et que tu fusses à sa place! » Zadig, plus surpris et plus en colère qu'il ne l'avait été de sa vie, lui dit : « Madame, toute belle que vous êtes, vous mériteriez que je vous battisse à mon tour, tant vous êtes extravagante, mais je n'en prendrai pas la peine. » Là-dessus il remonta sur son chameau, et avança vers le bourg. A peine avait-il fait quelques pas qu'il se retourne au bruit que faisaient quatre courriers de Babylone. Ils venaient à toute bride. L'un d'eux, en voyant cette femme, s'écria : « C'est elle-même! elle ressemble au portrait qu'on nous en a fait. » Ils ne s'embarrassèrent pas du mort, et se saisirent incontinent de la dame. Elle ne cessait de crier à Zadig : « Secourez-moi encore une fois, étranger généreux! je vous demande pardon de m'être plainte de vous : secourez-

1. Comparez avec le duel de Zadig et d'Otame (chap. XIX, p. 70). Comparez aussi avec le combat d'Aumale et de Turenne (*Henriade*, Chant X); 2. Parodie de la scène fameuse d'*Andromaque* (acte V, sc. III); 3. Se souvenir de Molière, *Médecin malgré lui* (sc. II). G. Ascoli cite également une *Lettre persane* (LI) où l'on conte « combien les femmes moscovites aiment à être battues », car c'est pour elles la preuve qu'elles sont aimées.

moi, et je suis à vous jusqu'au tombeau. » L'envie avait passé à Zadig de se battre désormais pour elle. « A d'autres, répondit-il; vous ne m'y attraperez plus. » D'ailleurs il était blessé, son sang coulait, il avait besoin de secours; et la vue des quatre Babyloniens, probablement envoyés par le roi Moabdar, le remplissait d'inquiétude. Il s'avança en hâte vers le village, n'imaginant pas pourquoi quatre courriers de Babylone venaient prendre cette Égyptienne, mais encore plus étonné du caractère de cette dame.

CHAPITRE X

L'esclavage.

Comme il entra dans la bourgade égyptienne, il se vit entouré par le peuple. Chacun criait : « Voilà celui qui a enlevé la belle Missouf, et qui vient d'assassiner Clétofis! — Messieurs, dit-il, Dieu me préserve d'enlever jamais votre belle Missouf! elle est trop capricieuse; et, à l'égard de Clétofis, je ne l'ai point assassiné; je me suis défendu seulement contre lui. Il voulait me tuer, parce que je lui avais demandé très humblement grâce pour la belle Missouf, qu'il battait impitoyablement. Je suis un Étranger qui vient chercher un asile dans l'Égypte; il n'y a pas d'apparence qu'en venant demander votre protection, j'aie commencé par enlever une femme, et par assassiner un homme. »

Les Égyptiens étaient alors¹ justes et humains. Le peuple conduisit Zadig à la maison de ville. On commença par le faire panser de sa blessure, et ensuite on l'interrogea, lui et son domestique séparément, pour savoir la vérité. On reconnut que Zadig n'était point un assassin; mais il était coupable du sang d'un homme : la loi le condamnait à être esclave². On vendit au profit de la bourgade ses deux chameaux; on distribua aux habitants tout l'or qu'il avait apporté; sa personne fut exposée en vente dans la place publique, ainsi que celle de son compagnon de voyage³. Un marchand arabe, nommé Sétoc, y mit l'enchère; mais le valet, plus propre à la fatigue, fut vendu bien plus chère-

1. Alors. Voltaire a toujours considéré les Égyptiens comme de dangereux fanatiques; 2. La justice et l'humanité des Égyptiens se manifestent ici par le fait que Zadig n'est pas mis à mort pour avoir tué; 3. Pourtant le compagnon de voyage n'était point coupable.

ment que le maître. On ne faisait pas de comparaison entre ces deux hommes. Zadig fut donc esclave subordonné à son valet¹ : on les attacha ensemble avec une chaîne qu'on leur passa aux pieds, et en cet état ils suivirent le marchand arabe dans sa maison. Zadig, en chemin, consolait son domestique, et l'exhortait à la patience; mais, selon sa coutume, il faisait des réflexions sur la vie humaine. « Je vois, lui disait-il, que les malheurs de ma destinée se répandent sur la tienne. Tout m'a tourné jusqu'ici d'une façon bien étrange. J'ai été condamné à l'amende pour avoir vu passer une chienne²; j'ai pensé être empalé pour un griffon; j'ai été envoyé au supplice parce que j'avais fait des vers à la louange du roi; j'ai été sur le point d'être étranglé parce que la reine avait des rubans jaunes, et me voici esclave avec toi parce qu'un brutal a battu sa maîtresse. Allons, ne perdons point courage; tout ceci finira peut-être; il faut bien que les marchands arabes aient des esclaves; et pourquoi ne le serais-je pas comme un autre, puisque je suis homme comme un autre? Ce marchand ne sera pas impitoyable; il faut qu'il traite bien ses esclaves, s'il en veut tirer des services³. » Il parlait ainsi, et dans le fond de son cœur il était occupé du sort de la reine de Babylone.

Sétoc, le marchand, partit deux jours après pour l'Arabie déserte avec ses esclaves et ses chameaux. Sa tribu habitait vers le désert d'Horeb⁴. Le chemin fut long et pénible. Sétoc, dans la route, faisait bien plus de cas du valet que du maître, parce que le premier chargeait bien mieux les chameaux; et toutes les petites distinctions furent pour lui.

Un chameau mourut à deux journées d'Horeb : on répartit sa charge sur le dos de chacun des serviteurs; Zadig en eut sa part⁵. Sétoc se mit à rire en voyant tous ses esclaves marcher courbés. Zadig prit la liberté de lui en expliquer la raison, et lui apprit les lois de l'équilibre. Le marchand, étonné, commença à le regarder d'un autre œil. Zadig, voyant qu'il avait excité sa curiosité, la redoubla en lui apprenant beaucoup de choses qui n'étaient point étrangères

1. Cacambo, valet de Candide, pouvant seul se faire comprendre au pays d'Eldorado, devient lui aussi le principal personnage. (Voir tome II, p. 33, n° 2); 2. Il a été condamné pour ne l'avoir pas vue. (Voir p. 25); 3. Voltaire a pu se souvenir de deux esclaves illustres : Esope et Épictète; 4. L'Arabie déserte est le désert de Syrie. Le mont Horeb est situé au nord-ouest du mont Sinaï en Arabie Pétrée; 5. Voir une anecdote analogue dans la *Vie d'Esope* de La Fontaine.

à son commerce; les pesanteurs spécifiques des métaux et des denrées sous un volume égal; les propriétés de plusieurs animaux utiles; le moyen de rendre tels ceux qui ne l'étaient pas; enfin il lui parut un sage. Sétoc lui donna la préférence sur son camarade, qu'il avait tant estimé. Il le traita bien et n'eut pas sujet de s'en repentir.

Arrivé dans sa tribu, Sétoc commença par redemander cinq cents onces¹ d'argent à un Hébreu auquel il les avait prêtés en présence de deux témoins; mais ces deux témoins étaient morts et l'Hébreu, ne pouvant être convaincu, s'appropriait l'argent du marchand, en remerciant Dieu de ce qu'il lui avait donné le moyen de tromper un Arabe². Sétoc confia sa peine à Zadig, qui était devenu son conseil. « En quel endroit, demanda Zadig, prêtâtes-vous vos cinq cents onces à cet infidèle? — Sur une large pierre, répondit le marchand, qui est auprès du mont Horeb. — Quel est le caractère de votre débiteur? dit Zadig. — Celui d'un fripon, reprit Sétoc. — Mais je vous demande si c'est un homme vif ou flegmatique, avisé ou imprudent. — C'est de tous les mauvais payeurs, dit Sétoc, le plus vif que je connaisse. — Eh bien! insista Zadig, permettez que je plaide votre cause devant le juge. » En effet il cita l'Hébreu au tribunal, et il parla ainsi au juge³ : « Oreiller du trône d'équité, je viens redemander à cet homme, au nom de mon maître, cinq cents onces d'argent qu'il ne veut pas rendre. — Avez-vous des témoins? dit le juge. — Non, ils sont morts; mais il reste une large pierre sur laquelle l'argent fut compté; et s'il plaît à votre grandeur d'ordonner qu'on aille chercher la pierre, j'espère qu'elle portera témoignage; nous resterons ici, l'Hébreu et moi, en attendant que la pierre vienne; je l'enverrai chercher aux dépens de Sétoc, mon maître. — Très volontiers, » répondit le juge; et il se mit à expédier d'autres affaires.

A la fin de l'audience : « Eh bien! dit-il à Zadig, votre pierre n'est pas encore venue? » L'Hébreu, en riant, répondit : « Votre Grandeur resterait ici jusqu'à demain que la pierre ne serait pas encore arrivée; elle est à plus de six milles d'ici, et il faudrait quinze hommes pour la remuer. — Eh bien, s'écria Zadig, je vous avais bien dit que la pierre

1. Voir p. 24, note 6; 2. Voltaire a toujours dénoncé la cupidité et le fanatisme du peuple juif; 3. Les recueils d'histoires orientales contiennent plusieurs récits de ce genre.

porterait témoignage; puisque cet homme sait où elle est, il avoue donc que c'est sur elle que l'argent fut compté. » L'Hébreu, déconcerté, fut bientôt contraint de tout avouer. Le juge ordonna qu'il serait lié à la pierre, sans boire ni manger, jusqu'à ce qu'il eût rendu les cinq cents onces, qui furent bientôt payées.

L'esclave Zadig et la pierre furent en grande recommandation dans l'Arabie.

CHAPITRE XI

Le bûcher.

Sétoc, enchanté, fit de son esclave son ami intime. Il ne pouvait pas plus se passer de lui qu'avait fait le roi de Babylone; et Zadig fut heureux que Sétoc n'eût point de femme, il découvrait dans son maître un naturel porté au bien, beaucoup de droiture et de bon sens. Il fut fâché de voir qu'il adorait l'armée céleste, c'est-à-dire le soleil, la lune et les étoiles, selon l'ancien usage d'Arabie¹. Il lui en parlait quelquefois avec beaucoup de discrétion. Enfin il lui dit que c'étaient des corps comme les autres, qui ne méritaient pas plus son hommage qu'un arbre ou un rocher. « Mais, disait Sétoc, ce sont des êtres éternels dont nous tirons tous nos avantages; ils animent la nature; ils règlent les saisons; ils sont d'ailleurs si loin de nous qu'on ne peut pas s'empêcher de les révéler². — Vous recevez plus d'avantages, répondit Zadig, des eaux de la mer Rouge, qui porte vos marchandises aux Indes. Pourquoi ne serait-elle pas aussi ancienne que les étoiles? Et si vous adorez ce qui est éloigné de vous, vous devez adorer la terre des Gangarides³, qui est aux extrémités du monde. — Non, disait Sétoc, les étoiles sont trop brillantes pour que je ne les adore pas. » Le soir venu, Zadig alluma un grand nombre de flambeaux dans la tente où il devait souper avec Sétoc; et dès que son patron parut, il se jeta à genoux devant ces cires allumées⁴,

1. On appelle *sabisme* ou *sabéisme* cette religion dans laquelle on adore les astres; 2. Se rappeler le mot de Tacite (*Annales*, I, 47) : « *Major e longinquo reverentia* », le prestige s'accroît avec l'éloignement; 3. Les *Gangarides*, ancien peuple de l'Inde, occupaient le Bengale actuel. C'est de ce pays que viendra Amazan, le héros de la *Princesse de Babylone*; 4. = des bougies allumées. Emploi courant au XVIII^e siècle, mais Voltaire donne au mot une valeur dénigrante, comme au mot *chandelles* un peu plus bas.

et leur dit : « Éternelles et brillantes clartés, soyez-moi toujours propices ! » Ayant proféré ces paroles, il se mit à table sans regarder Sétoc. « Que faites-vous donc ? lui dit Sétoc étonné. — Je fais comme vous, répondit Zadig ; j'adore ces chandelles, et je néglige leur maître et le mien. » Sétoc comprit le sens profond de cet apologue. La sagesse de son esclave entra dans son âme ; il ne prodigua plus son encens aux créatures et adora l'Être éternel qui les a faites¹.

Il y avait alors dans l'Arabie une coutume affreuse, venue originellement de Scythie, et qui, s'étant établie dans les Indes par le crédit des brachmanes², menaçait d'envahir tout l'Orient. Lorsqu'un homme marié était mort, et que sa femme bien-aimée voulait être sainte, elle se brûlait en public sur le corps de son mari³. C'était une fête solennelle qui s'appelait le *bûcher du veuvage*. La tribu dans laquelle il y avait eu le plus de femmes brûlées était la plus considérée. Un Arabe de la tribu de Sétoc étant mort, sa veuve, nommée *Almona*, qui était fort dévote, fit savoir le jour et l'heure où elle se jetterait dans le feu au son des tambours et des trompettes. Zadig remontra à Sétoc combien cette horrible coutume était contraire au bien du genre humain ; qu'on laissait brûler tous les jours de jeunes veuves qui pouvaient donner des enfants à l'État, ou du moins élever les leurs ; et il le fit convenir qu'il fallait, si l'on pouvait, abolir un usage si barbare. Sétoc répondit : « Il y a plus de mille ans que les femmes sont en possession de⁴ se brûler. Qui de nous osera changer une loi que le temps a consacrée ? Y a-t-il rien de plus respectable qu'un ancien abus ? — La raison est plus ancienne, reprit Zadig. Parlez aux chefs des tribus, et je vais trouver la jeune veuve. »

Il se fit présenter à elle ; et après s'être insinué dans son esprit par des louanges sur sa beauté, après lui avoir dit combien c'était dommage de mettre au feu tant de charmes,

1. Voltaire est souvent revenu sur cette idée (après Bayle et plusieurs autres) que la religion des anciens Persans, et même celle des anciens Arabes, se ramenait ou pouvait se ramener au déisme ; 2. On dit aussi *brahmanes*, *brames*, *bramins* et *bramines* : prêtres formant la première des quatre grandes castes chez les Hindous, et enseignant la doctrine des Védas ; 3. La source de cette anecdote est, d'après G. Ascoli, la *Lettre CXXV* des *Lettres persanes* où une femme ayant perdu son mari se voit refuser par le gouverneur de la ville l'autorisation de se brûler, et aussi une page des *Voyages* de Bernier dont Montesquieu s'était lui-même inspiré. — Voltaire est revenu mille fois, dans ses ouvrages, sur ces cas de superstition dont il comprend mal la mystique, et dont il se sert, comme ici, pour ridiculiser le fanatisme de son pays ; 4. = ont coutume de.

il la loua encore sur sa constance et son courage. « Vous aimiez donc prodigieusement votre mari? lui dit-il. — Moi? point du tout, répondit la dame arabe. C'était un brutal, un jaloux, un homme insupportable; mais je suis fermement résolue de me jeter sur son bûcher. — Il faut, dit Zadig, qu'il y ait apparemment un plaisir bien délicieux à être brûlée vive. — Ah! cela fait frémir la nature, dit la dame; mais il faut en passer par là. Je suis dévote; je serais perdue de réputation, et tout le monde se moquerait de moi si je ne me brûlais pas. » Zadig, l'ayant fait convenir qu'elle se brûlait pour les autres et par vanité, lui parla longtemps d'une manière à lui faire aimer un peu la vie, et parvint même à lui inspirer quelque bienveillance pour celui qui lui¹ parlait. « Que feriez-vous enfin, lui dit-il, si la vanité de vous brûler ne vous tenait pas? — Hélas! dit la dame, je crois que je vous prierais de m'épouser. »

Zadig était trop rempli de l'idée d'Astarté pour ne pas éluder cette déclaration; mais il alla dans l'instant trouver les chefs de tribus, leur dit ce qui s'était passé, et leur conseilla de faire une loi par laquelle il ne serait permis à une veuve de se brûler qu'après avoir entretenu un jeune homme tête à tête pendant une heure entière. Depuis ce temps aucune dame ne se brûla en Arabie. On eut au seul Zadig l'obligation d'avoir détruit en un jour une coutume si cruelle, qui durait depuis tant de siècles. Il était donc le bienfaiteur de l'Arabie.

CHAPITRE XII

Le souper.

Sétoc, qui ne pouvait se séparer de cet homme en qui habitait la sagesse, le mena à la grande foire de Bassora², où devaient se rendre les plus grands négociants de la terre habitable. Ce fut pour Zadig une consolation sensible de voir tant d'hommes de diverses contrées réunis dans la même place. Il lui paraissait que l'univers était une grande famille qui se rassemblait à Bassora. Il se trouva à table³,

1. Souvenir de la *Matrone d'Éphèse*; 2. Ville de Turquie, sur le Chatt-el-Arab, près du golfe Persique, centre commercial important. La ville fait partie du royaume d'Irak actuel. Mais elle n'existait pas à l'époque antique où Voltaire nous transporte; 3. G. Ascoli trouve un lien étroit entre ce chapitre et la *Lettre XLVI des Lettres persanes*.

dès le second jour, avec un Égyptien, un Indien Gangaride¹, un habitant du Cathay², un Grec, un Celte, et plusieurs autres étrangers qui, dans leurs fréquents voyages vers le golfe Arabique³, avaient appris assez d'arabe pour se faire entendre. L'Égyptien paraissait fort en colère. « Quel abominable pays que Bassora! disait-il; on m'y refuse mille onces⁴ d'or sur le meilleur effet⁵ du monde. — Comment donc! dit Sétoc; sur quel effet vous a-t-on refusé cette somme? — Sur le corps de ma tante, répondit l'Égyptien; c'était la plus brave femme d'Égypte. Elle m'accompagnait toujours; elle est morte en chemin; j'en ai fait une des plus belles momies que nous ayons; et je trouverais dans mon pays tout ce que je voudrais en la mettant en gage⁶. Il est bien étrange qu'on ne veuille pas seulement me donner ici mille onces d'or sur un effet si solide. » Tout en se courrouçant, il était près de manger d'une excellente poule bouillie, quand l'Indien, le prenant par la main, s'écria avec douleurs : « Ah! qu'allez-vous faire? — Manger de cette poule, dit l'homme à la momie. — Gardez-vous en bien⁷, dit le Gangaride; il se pourrait faire que l'âme de la défunte fût passée dans le corps de cette poule, et vous ne voudriez pas vous exposer à manger votre tante? Faire cuire des poules, c'est outrager manifestement la nature. — Que voulez-vous dire avec votre nature et vos poules? reprit le cholérique Égyptien; nous adorons un bœuf⁸ et nous en mangeons bien. — Vous adorez un bœuf! est-il possible? dit l'homme du Gange. — Il n'y a rien de si possible, repartit l'autre; il y a cent trente-cinq mille ans⁹ que nous en usons ainsi, et personne parmi nous n'y trouve à redire. — Ah! cent trente-cinq mille ans! dit l'Indien, ce compte est un peu exagéré; il n'y en a que quatre-vingt mille que l'Inde est peuplée, et assurément nous sommes vos anciens; et Brama nous avait défendu de manger des bœufs avant que vous vous fussiez avisés de les mettre sur les autels et à la broche. — Voilà un plaisant animal que votre Brama, pour le comparer à Apis! dit l'Égyptien;

1. Voir p. 47, note 3; 2. Nom donné à la Chine au Moyen Age; 3. = La mer Rouge; 4. Voir p. 24, note 6; 5. = Billet ou valeur négociable; 6. Voltaire trouvait dans *l'Histoire ancienne des Égyptiens* de Rollin (1740) et dans *l'Histoire des Empires et des Républiques depuis le déluge*, de l'abbé Guyon (1741) des détails sur ces coutumes bizarres; 7. La religion des Bramins interdisait de manger quelque viande que ce fût; 8. Le bœuf Apis, symbole d'Osiris; 9. Dans les *Lettres philosophiques* (*Lettre XVII*), Voltaire note que tous les peuples reculent le plus loin qu'ils peuvent leur origine.

qu'a donc fait votre Brama de si beau ? » Le bramin répondit : « C'est lui qui a appris aux hommes à lire et à écrire¹, et à qui toute la terre doit le jeu des échecs². — Vous vous trompez, dit un Chaldéen qui était auprès de lui; c'est le poisson Oannès³ à qui on doit de si grands bienfaits, et il est juste de ne rendre qu'à lui ses hommages. Tout le monde vous dira que c'était un être divin, qu'il avait la queue dorée, avec une belle tête d'homme, et qu'il sortait de l'eau pour venir prêcher à terre trois heures par jour. Il eut plusieurs enfants qui furent tous rois, comme chacun sait. J'ai son portrait chez moi que je révère comme je le dois. On peut manger du bœuf tant qu'on veut; mais c'est assurément une très grande impiété de faire cuire du poisson; d'ailleurs vous êtes tous deux d'une origine trop peu noble et trop récente pour me rien disputer⁴. La nation égyptienne ne compte que cent trente-cinq mille ans, et les Indiens ne se vantent que de quatre-vingt mille, tandis que nous avons des almanachs de quatre mille siècles. Croyez-moi, renoncez à vos folies, et je vous donnerai à chacun un beau portrait d'Oannès. »

L'homme de Cambalu⁵, prenant la parole, dit : « Je respecte fort les Égyptiens, les Chaldéens, les Grecs, les Celtes, Brama, le bœuf Apis, le beau poisson Oannès; mais peut-être que le Li ou le Tien⁶, comme on voudra l'appeler, vaut bien les bœufs et les poissons. Je ne dirai rien de mon pays; il est aussi grand que la terre d'Égypte, la Chaldée, et les Indes ensemble. Je ne dispute pas d'antiquité, parce qu'il suffit d'être heureux, et que c'est fort peu de chose d'être ancien; mais, s'il fallait parler d'almanachs, je dirais que toute l'Asie prend les nôtres, et que nous en avons de fort bons avant qu'on sût l'arithmétique en Chaldée.

— Vous êtes des ignorants tous tant que vous êtes!

1. Brahma, d'après d'Herbelot, avait appris aux hommes toutes les sciences, et particulièrement celle de l'alphabet; 2. Jeu d'origine orientale, et dont au XVIII^e siècle on attribuait l'invention aux « Indiens », c'est-à-dire aux Hindous, comme celle du « tric-trac » aux Persans; 3. Dieu chaldéen, moitié homme, moitié poisson, qui sortit de la mer Rouge pour apprendre aux hommes les lettres, les sciences et les arts. — Nous avons ici, selon G. Ascoli, la transcription d'un texte de l'abbé Banier : *la Mythologie et les fables expliquées par l'histoire* (1739). Voltaire utilisera plus tard bien des fois cet exemple et son effet comique; 4. Aux yeux de Voltaire, les peuples les plus anciens sont les « Indiens », les Chaldéens et les Chinois; 5. = Autre nom de Pékin. — Pour Voltaire et pour le public lettré du XVIII^e siècle, les Chinois, sectateurs de Confucius, représentent la sagesse; 6. « Mots chinois qui signifient proprement : *li*, la lumière naturelle, la raison, et *tien*, le ciel; et qui signifient aussi Dieu. » (*Note de Voltaire.*)

s'écria le Grec : est-ce que vous ne savez pas que le Chaos¹ est le père de tout, et que la forme et la matière ont mis le monde dans l'état où il est² ? » Ce Grec parla longtemps ; mais il fut enfin interrompu par le Celte, qui, ayant beaucoup bu pendant qu'on disputait, se crut alors plus savant que tous les autres, et dit en jurant qu'il n'y avait que Teutah³ et le gui de chêne qui valussent la peine qu'on en parlât ; que, pour lui, il avait toujours du gui dans sa poche ; que les Scythes, ses ancêtres, étaient les seuls gens de bien qui eussent jamais été au monde⁴ ; qu'ils avaient, à la vérité, quelquefois mangé des hommes, mais que cela n'empêchait pas qu'on ne dût avoir beaucoup de respect pour sa nation ; et qu'enfin, si quelqu'un parlait mal de Teutah, il lui apprendrait à vivre. La querelle s'échauffa pour lors, et Sétoc vit le moment où la table allait être ensanglantée. Zadig, qui avait gardé le silence pendant toute la dispute, se leva enfin : il s'adressa d'abord au Celte, comme au plus furieux ; il lui dit qu'il avait raison, et lui demanda du gui ; il loua le Grec sur son éloquence, et adoucit tous les esprits échauffés. Il ne dit que très peu de chose à l'homme du Cathay, parce qu'il avait été le plus raisonnable de tous. Ensuite il leur dit : « Mes amis, vous alliez vous quereller pour rien, car vous êtes tous du même avis. » A ce mot, ils se récrièrent tous. « N'est-il pas vrai, dit-il au Celte, que vous n'adorez pas ce gui, mais celui qui a fait le gui et le chêne ? — Assurément, répondit le Celte. — Et vous, monsieur l'Égyptien, vous révérez apparemment dans un certain bœuf celui qui vous a donné les bœufs ? — Oui, dit l'Égyptien. — Le poisson Oannés, continua-t-il, doit céder à celui qui a fait la mer et les poissons. — D'accord, dit le Chaldéen. — L'Indien, ajouta-t-il, et le Cathayen, reconnaissent comme vous un premier principe ; je n'ai pas trop bien compris les choses admirables que le Grec a dites, mais je suis sûr qu'il admet aussi un Être supérieur, de qui la forme et la matière dépendent. » Le Grec qu'on admirait dit que Zadig avait

1. Le Chaos, dit Voltaire dans le *Philosophe ignorant*, « est impossible aux yeux de la raison, car il est impossible que, l'intelligence étant éternelle, il y ait jamais eu quelque chose d'opposé aux lois de l'intelligence : car le chaos est précisément l'opposé de toutes les lois de la nature » ; 2. Critique de la philosophie scolastique, qui régnait encore au temps de Voltaire ; 3. Teutath ou Teutates : dieu terrible de la religion druidique, auquel on offrait des sacrifices humains ; 4. Voltaire vise ici Rollin (*Histoire ancienne des Égyptiens*) qui ne faisait que transcrire l'opinion des anciens.

très bien pris sa pensée. « Vous êtes donc tous du même avis, répliqua Zadig, et il n'y a pas là de quoi se quereller. » Tout le monde l'embrassa¹. Sétoc, après avoir vendu fort cher ses denrées, reconduisit son ami Zadig dans sa tribu. Zadig apprit en arrivant qu'on lui avait fait son procès en son absence, et qu'il allait être brûlé à petit feu.

CHAPITRE XIII

Le rendez-vous.

[Pendant son voyage à Bassora, les prêtres ont résolu de punir Zadig, auquel ils reprochent d'avoir détruit en Arabie la coutume du bûcher dont ils tiraient de gros profits. Ils l'accusent d'avoir des sentiments erronés sur l'armée céleste et le condamnent à être brûlé vif. La jeune veuve Almona parvient à le sauver.]

CHAPITRE XIV

La danse².

Sétoc devait aller, pour les affaires de son commerce, dans l'île de Serendib³; mais le premier mois de son mariage, qui est, comme on sait, la lune de miel ne lui permettait ni de quitter sa femme, ni de croire qu'il pût jamais la quitter : il pria son ami Zadig de faire pour lui le voyage. « Hélas! disait Zadig, faut-il que je mette encore un plus vaste espace entre la belle Astarté et moi? mais il faut servir mes bienfaiteurs. » Il dit, il pleura, et il partit.

Il ne fut pas longtemps dans l'île de Serendib, sans y être regardé comme un homme extraordinaire. Il devint l'arbitre de tous les différends entre les négociants, l'ami

1. Voltaire a mille fois soutenu cette idée que toutes les religions se ramènent, tout compte fait, à la croyance en un Être suprême et que, par conséquent, la croyance en un Être suprême rend inutiles les religions particulières. Voir particulièrement le *Poème sur la loi naturelle* (1752-1756), page 47 de notre *Voltaire, Œuvres philosophiques*. Diderot, dans ses *Pensées philosophiques* (1746) et dans la *Suffisance de la religion naturelle* (écrit en 1747) soutenait la même thèse; 2. Ce chapitre et le suivant (*les Yeux bleus*, que nous ne donnons pas) figurent pour la première fois dans l'édition de Kehl. G. Ascoli les rejette en appendice (Voir *Notice*, p. 11); 3. « L'île la plus fameuse de la mer qu'on appelle océan Indique ou Oriental; cette île est la même que celle de Ceilan ou Zeilan » (d'Herbelot).

des sages, le conseil du petit nombre de gens qui prennent conseil¹. Le roi voulut le voir et l'entendre. Il connut bientôt tout ce que valait Zadig; il eut confiance en sa sagesse et en fit son ami. La familiarité et l'estime du roi fit trembler Zadig. Il était nuit et jour pénétré du malheur que lui avaient attiré les bontés de Moabdar. « Je plais au roi, dit-il, ne serais-je pas perdu ? » Cependant il ne pouvait se dérober aux caresses de Sa Majesté; car il faut avouer que Nabussan, roi de Serendib, fils de Nussanab, fils de Nabassun, fils de Sanbusna², était un des meilleurs princes de l'Asie; et quand on lui parlait, il était difficile de ne le pas aimer.

Ce bon prince était toujours loué, trompé et volé; c'était à qui pillerait ses trésors. Le receveur général de l'île de Serendib donnait toujours cet exemple, fidèlement suivi par les autres. Le roi le savait; il avait changé de trésorier plusieurs fois; mais il n'avait pu changer la mode établie de partager les revenus du roi en deux moitiés inégales dont la plus petite revenait toujours à Sa Majesté, et la plus grosse aux administrateurs.

Le roi Nabussan confia sa peine au sage Zadig. « Vous qui savez tant de belles choses, lui dit-il, ne sauriez-vous pas le moyen de me faire trouver un trésorier qui ne me vole point ? — Assurément, répondit Zadig, je sais une façon infaillible de vous donner un homme qui ait les mains nettes. » Le roi, charmé, lui demanda, en l'embrassant, comment il fallait s'y prendre. « Il n'y a, dit Zadig, qu'à faire danser³ tous ceux qui se présenteront pour la dignité de trésorier, et celui qui dansera avec le plus de légèreté, sera infailliblement le plus honnête homme. — Vous vous moquez, dit le roi; voilà une plaisante façon de choisir un receveur de mes finances ! Quoi ! vous prétendez que celui qui fera le mieux un entrechat⁴ sera le financier le plus intègre et le plus habile ! — Je ne vous réponds pas qu'il sera le plus habile, repartit Zadig; mais je vous assure que ce sera indu-

1. Conseil veut dire à la fois : l'avis que l'on donne et la personne qui le donne; 2. Cascade généalogique anagrammatique d'allure orientale. Nabussan est sans doute suggéré à Voltaire par Nabuchodonosor, fils de Nabonassar ou Nabopolassar; 3. Il n'est pas douteux que Voltaire se soit souvenu pour cet épisode du chapitre bien connu des *Voyages de Gulliver* (*Voyage à Lilliput*, chap. III) où il est raconté comment, dans ce pays, on choisissait pour les hauts emplois les candidats qui dansaient le mieux sur la corde. Mais il va sans dire que l'idée de Voltaire est tout autre (Voir nos *Questions*); 4. Saut léger, dans lequel les pieds battent rapidement l'un contre l'autre. (De l'italien *intrecciata*).

bitablement le plus honnête homme. » Zadig parlait avec tant de confiance que le roi crut qu'il avait quelque secret surnaturel pour connaître les financiers. « Je n'aime pas le surnaturel¹, dit Zadig; les gens et les livres à prodiges m'ont toujours déplu : si Votre Majesté veut me laisser faire l'épreuve que je lui propose, elle sera bien convaincue que mon secret est la chose la plus simple et la plus aisée. » Nabussan, roi de Serendib, fut bien plus étonné d'entendre que ce secret était simple que si on le lui avait donné pour un miracle : « Or bien, dit-il, faites comme vous l'entendrez. — Laissez-moi faire, dit Zadig; vous gagnerez à cette épreuve plus que vous ne pensez. » Le jour même il fit publier, au nom du roi, que tous ceux qui prétendaient à l'emploi de haut receveur des deniers de Sa Gracieuse Majesté Nabussan, fils de Nussanab, eussent à se rendre, en habits de soie légère, le premier de la lune du Crocodile², dans l'antichambre du roi. Ils s'y rendirent au nombre de soixante et quatre. On avait fait venir des violons dans un salon voisin³, tout était préparé pour le bal; mais la porte de ce salon était fermée, et il fallait, pour y entrer, passer par une petite galerie assez obscure. Un huissier vint chercher et introduire chaque candidat, l'un après l'autre, par ce passage, dans lequel on le laissait seul quelques minutes. Le roi, qui avait le mot, avait étalé tous ses trésors dans cette galerie. Lorsque tous les prétendants furent arrivés dans le salon, Sa Majesté ordonna qu'on les fît danser. Jamais on ne dansa plus pesamment et avec moins de grâce; ils avaient tous la tête baissée, les reins courbés, les mains collées à leurs côtés? « Quels fripons! » disait tout bas Zadig. Un seul d'entre eux formait des pas avec agilité, la tête haute, le regard assuré, les bras étendus, le corps droit, le jarret ferme. « Ah! l'honnête homme! le brave homme! » disait Zadig. Le roi embrassa ce bon danseur, le déclara trésorier, et tous les autres furent punis et taxés⁴ avec la plus grande justice du monde; car chacun, dans le temps qu'il avait été dans la galerie, avait rempli ses poches, et pouvait à peine marcher. Le roi fut fâché pour la nature humaine que de ces soixante et quatre danseurs il y eût soixante et trois filous. La galerie obscure fut appelée le *corridor de la*

1. Proposition hardie, qui paraît s'expliquer par le fait que le chapitre n'était pas destiné à la publication; 2. Voir p. 23, note 3; 3. Voir p. 34, note 4; 4. = Frappés d'une amende.

*Tentation*¹. On aurait, en Perse, empalé ces soixante et trois seigneurs; en d'autres pays, on eût fait une chambre de justice qui eût consommé en frais le triple de l'argent volé, et qui n'eût rien remis dans les coffres du souverain²; dans un autre royaume, ils se seraient pleinement justifiés, et auraient fait disgracier ce danseur si léger : à Serendib, ils ne furent condamnés qu'à augmenter le trésor public, car Nabussan était fort indulgent.

Il était aussi fort reconnaissant; il donna à Zadig une somme d'argent plus considérable qu'aucun trésorier n'en avait jamais volé au roi son maître. Zadig s'en servit pour envoyer des exprès à Babylone, qui devaient l'informer de la destinée d'Astarté. Sa voix trembla en donnant cet ordre, son sang reflua vers son cœur, ses yeux se couvrirent de ténèbres, son âme fut prête à l'abandonner. Le courrier partit, Zadig le vit embarquer; il rentra chez le roi, ne voyant personne, croyant être dans sa chambre et prononçant le nom d'amour. « Ah! l'amour, dit le roi, c'est précisément ce dont il s'agit; vous avez deviné ce qui fait ma peine. Que vous êtes un grand homme! J'espère que vous m'apprendrez à connaître une femme à toute épreuve, comme vous m'avez fait trouver un trésorier désintéressé. » Zadig, ayant repris ses sens, lui promit de le servir en amour comme en finance, quoique la chose parût plus difficile encore.

CHAPITRE XV

Les yeux bleus.

[Zadig tient sa promesse. Il trouve un moyen de démontrer à Nabussan que, parmi ses cent femmes, une seule est vraiment éprise de lui. Mais cette femme a les yeux bleus et une antique loi persane interdit au roi d'aimer une femme aux yeux bleus.

Les prêtres s'acharnent contre Zadig, qui quitte l'île de Sérendib et se remet à la recherche d'Astarté.]

1. A défaut d'une source précise, que G. Ascoli dit n'avoir pas trouvée dans les contes orientaux, l'antiquité grecque et latine fournissait à Voltaire bien des exemples d'une conclusion analogue. Entre autres, le jugement d'Horace (Le jeune Horace condamné à passer sous une poutre qu'on appelle encore, dit Tite-Live, « la poutre de la sœur ») [Tite-Live, livre I^{er}, LXXVI]. Voir aussi Lycurgue, *Contre Léocrate* (95) et Aristote, *Politique* (v. 10, 36); 2. Voltaire songe surtout à la fameuse chambre de justice instituée en 1715 par le Régent. On lui avait attribué, mais sans preuves, une *Ode sur la chambre de Justice de 1715*.



Phot. Larousse.

LE CHÂTEAU DE SCEAUX AU XVIII^e SIÈCLE

Résidence de la duchesse du Maine. Voltaire y séjourna
quelque temps en 1747.

CHAPITRE XVI

Le brigand.

En arrivant aux frontières qui séparent l'Arabie Pétrée de la Syrie, comme il passait près d'un château assez fort, des Arabes armés en sortirent. Il se vit entouré; on lui criait : « Tout ce que vous avez nous appartient, et votre personne appartient à notre maître. » Zadig, pour réponse, tira son épée; son valet, qui avait du courage, en fit autant. Ils renversèrent morts les premiers Arabes qui mirent la main sur eux; le nombre redoubla; ils ne s'étonnèrent point, et résolurent de périr en combattant. On voyait deux hommes se défendre contre une multitude. Un tel combat ne pouvait durer longtemps. Le maître du château, nommé Arbogad, ayant vu d'une fenêtre les prodiges de valeur que faisait Zadig, conçut de l'estime pour lui. Il descendit en hâte, et vint lui-même écarter ses gens et délivrer les deux voyageurs. « Tout ce qui passe sur mes terres est à moi, dit-il, aussi bien que ce que je trouve sur les terres des autres; mais vous me paraissez un si brave homme que je vous exempte de la loi commune. » Il le fit entrer dans son château, ordonnant à ses gens de le bien traiter, et, le soir, Arbogad voulut souper avec Zadig.

Le seigneur du château était un de ces Arabes qu'on appelle *voleurs*¹; mais il faisait quelquefois de bonnes actions parmi une foule de mauvaises; il volait avec une rapacité furieuse et donnait libéralement; intrépide dans l'action, assez doux dans le commerce, débauché à table, gai dans la débauche, et surtout plein de franchise. Zadig lui plut beaucoup; sa conversation, qui s'anima, fit durer le repas. Enfin Arbodag lui dit : « Je vous conseille de vous enrôler sous moi; vous ne sauriez mieux faire; ce métier-ci n'est pas mauvais; vous pourrez un jour devenir ce que je suis. — Puis-je vous demander, dit Zadig, depuis quel

1. Cette « histoire de brigands » rappelle d'abord pour l'ensemble et pour quelques détails les chapitres célèbres de *Gil Blas de Santillane* (livre I^{er}, chap. v à x) où Lesage raconte le séjour de Gil Blas chez les voleurs. G. Ascoli flote en outre qu'au temps où Voltaire écrivait *Zadig*, on commençait à parler d'un brigand persan, nommé Abdala, qui devint un grand prince et songea à conquérir l'Indoustan. Il remarque aussi qu'en 1747 on était encore sous le coup des exploits du fameux Cartouche, exécuté en 1725, et que Mandrin allait bientôt terrifier la France.

temps vous exercez cette noble profession? — Dès ma plus tendre jeunesse, reprit le seigneur; j'étais valet d'un Arabe assez habile; ma situation m'était insupportable; j'étais au désespoir de voir que, dans toute la terre, qui appartient également aux hommes, la destinée ne m'eût pas réservé ma portion¹. Je confiai mes peines à un vieil Arabe, qui me dit : « Mon fils, ne désespérez pas, il y avait autrefois un grain de sable qui se lamentait d'être un atome ignoré dans les déserts; au bout de quelques années il devint diamant, et il est à présent le plus bel ornement de la couronne du roi des Indes². » Ce discours me fit impression : j'étais le grain de sable, je résolus de devenir diamant : je commençai par voler deux chevaux; je m'associai des camarades; je me mis en état de voler de petites caravanes : ainsi je fis cesser peu à peu la disproportion qui était d'abord entre les hommes et moi; j'eus ma part aux biens de ce monde, et je fus même dédommagé avec usure : on me considéra beaucoup; je devins seigneur brigand; j'acquis ce château par voie de fait³. Le satrape de Syrie voulut m'en déposséder; mais j'étais déjà trop riche pour avoir rien à craindre; je donnai de l'argent au satrape, moyennant quoi je conservai ce château, et j'agrandis mes domaines. Il me nomma même trésorier des tributs que l'Arabie Pétrée payait au roi des rois. Je fis ma charge de receveur, et point du tout celle de payeur.

« Le grand desterham⁴ de Babylone envoya ici, au nom du roi Moabdar, un petit satrape, pour me faire étrangler. Cet homme arriva avec son ordre; j'étais instruit de tout; je fis étrangler en sa présence les quatre personnes qu'il avait amenées avec lui pour serrer le lacet, après quoi je lui demandai ce que pouvait lui valoir la commission de m'étrangler. Il me répondit que ses honoraires pouvaient aller à trois cents pièces d'or. Je lui fis voir clair qu'il y aurait plus à gagner avec moi. Je le fis sous-brigand; il est aujourd'hui un de mes meilleurs officiers, et des plus riches.

1. C'est la doctrine de Hobbes (philosophe anglais mort en 1679) défenseur du despotisme en politique, du matérialisme en philosophie, et de l'égoïsme en morale. Il proclamait que les hommes étaient égaux par nature, et qu'en conséquence ils pouvaient s'emparer par la force de ce qu'ils ne possédaient pas (*Homo homini lupus, l'homme est un loup pour l'homme*). 2. Voltaire s'inspire de quelques vers de Sadi rapportés par Chardin (v. 267). Cette histoire avait déjà été développée dans Addison (*Spectator*, n° 293 du 5 février 1712^o). L'anecdote sera reprise par Voltaire dans *Micromégas* (voir p. 92), et aussi dans l'article *Bibliothèque des Questions sur l'Encyclopédie*, intégrées plus tard au *Dictionnaire philosophique*; 3. Sens primitif : la voie de fait s'oppose à la voie de droit; 4. = Gouverneur.

Si vous m'en croyez, vous réussirez comme lui. Jamais la saison de voler n'a été meilleure, depuis que Moabdar est tué et que tout est en confusion dans Babylone.

— Moabdar est tué ! dit Zadig ; et qu'est devenue la reine Astarté ? — Je n'en sais rien, reprit Arbogad ; tout ce que je sais, c'est que Moabdar est devenu fou, qu'il a été tué, que Babylone est un grand coupe-gorge, que tout l'empire est désolé, qu'il y a de beaux coups à faire encore, et que, pour ma part, j'en ai fait d'admirables. — Mais la reine ? dit Zadig ; de grâce, ne savez-vous rien de la destinée de la reine ? — On m'a parlé d'un prince d'Hyrcanie, reprit-il ; elle est probablement parmi ses concubines, si elle n'a pas été tuée dans le tumulte ; mais je suis plus curieux de butin que de nouvelles. J'ai pris plusieurs femmes dans mes courses¹ ; je n'en garde aucune ; je les vends cher quand elles sont belles, sans m'informer de ce qu'elles sont : on n'achète point le rang ; une reine qui serait laide ne trouverait pas marchand² : peut-être ai-je vendu la reine Astarté, peut-être est-elle morte ; mais peu importe, et je pense que vous ne devez pas vous en soucier plus que moi. » En parlant ainsi, il buvait avec tant de courage, il confondait tellement toutes les idées, que Zadig n'en put tirer aucun éclaircissement.

Il restait interdit, accablé, immobile. Arbogad buvait toujours, faisait des contes, répétait sans cesse qu'il était le plus heureux de tous les hommes, exhortant Zadig à se rendre aussi heureux que lui. Enfin, doucement assoupi par les fumées du vin, il alla dormir d'un sommeil plus tranquille. Zadig passa la nuit dans l'agitation la plus violente. « Quoi ! disait-il, le roi est devenu fou ! il est tué ! Je ne puis m'empêcher de le plaindre. L'empire est déchiré, et ce brigand est heureux : ô fortune ! ô destinée ! Un voleur est heureux, et ce que la nature a fait de plus aimable a péri peut-être d'une manière affreuse ou vit dans un état pire que la mort. O Astarté ! qu'êtes-vous devenue ? »

Dès le point du jour, il interrogea tous ceux qu'il rencontrait dans le château ; mais tout le monde était occupé, personne ne lui répondit : on avait fait pendant la nuit de nouvelles conquêtes ; on partageait les dépouilles. Tout ce qu'il put obtenir, dans cette confusion tumultueuse, ce fut

1. = Dans mes expéditions de corsaire ; 2. A l'époque classique, *ne pas trouver marchand* veut dire ne pas trouver acheteur ou preneur.

la permission de partir : il en profita sans tarder, plus abîmé que jamais dans ses réflexions douloureuses.

Zadig marchait inquiet, agité, l'esprit tout occupé de la malheureuse Astarté, du roi de Babylone, de son fidèle Cador, de l'heureux brigand Arbogad, de cette femme si capricieuse que les Babyloniens avaient enlevée sur les confins de l'Égypte, enfin de tous les contretemps et de toutes les infortunes qu'il avait éprouvés.

CHAPITRE XVII

Le pêcheur.

A quelques lieues du château d'Arbogad, il se trouva sur le bord d'une petite rivière, toujours déplorant sa destinée, et se regardant comme le modèle du malheur. Il vit un pêcheur couché sur la rive, tenant à peine d'une main languissante son filet, qu'il semblait abandonner, et levant les yeux vers le ciel.

« Je suis certainement le plus malheureux de tous les hommes, disait le pêcheur. J'ai été, de l'aveu de tout le monde, le plus célèbre marchand de fromages à la crème dans Babylone, et j'ai été ruiné. J'avais la plus jolie femme qu'homme pût posséder, et j'en ai été trahi. Il me restait une chétive maison, je l'ai vue pillée et détruite. Réfugié dans une cabane, je n'ai de ressource que ma pêche, et je ne prends pas un poisson. O mon filet ! je ne te jetterai plus dans l'eau, c'est à moi de m'y jeter. » En disant ces mots il se lève et s'avance dans l'attitude d'un homme qui allait se précipiter et finir sa vie.

« Eh quoi ! se dit Zadig à lui-même, il y a donc des hommes aussi malheureux que moi ! » L'ardeur de sauver la vie au pêcheur fut aussi prompte que cette réflexion. Il court à lui, il l'arrête, il l'interroge d'un air attendri et consolant. On prétend qu'on en est moins malheureux quand on ne l'est pas seul ; mais, selon Zoroastre, ce n'est pas par malignité, c'est par besoin¹. On se sent alors entraîné vers un infortuné comme vers son semblable. La joie d'un homme heureux serait une insulte ; mais deux malheureux

1. Voir p. 28, note 4.

sont comme deux arbrisseaux faibles qui, s'appuyant l'un sur l'autre, se fortifient contre l'orage.

« Pourquoi succombez-vous à vos malheurs ? dit Zadig au pêcheur. — C'est, répondit-il, parce que je n'y vois pas de ressource. J'ai été le plus considéré du village de Derlback¹ auprès de Babylone, et je faisais, avec l'aide de ma femme, les meilleurs fromages à la crème de l'empire. La reine Astarté et le fameux ministre Zadig les aimaient passionnément. J'avais fourni à leurs maisons six cents fromages. J'allai un jour à la ville pour être payé ; j'appris en arrivant dans Babylone que la reine et Zadig avaient disparu. Je courus chez le seigneur Zadig, que je n'avais jamais vu ; je trouvai les archers du grands desterham², qui, munis d'un papier royal, pillaient sa maison loyalement et avec ordre. Je volai aux cuisines de la reine ; quelques-uns des seigneurs de la bouche me dirent qu'elle était morte ; d'autres dirent qu'elle était en prison ; d'autres prétendirent qu'elle avait pris la fuite ; mais tous m'assurèrent qu'on ne me payerait point mes fromages. J'allai avec ma femme chez le seigneur Orcan, qui était une de mes pratiques ; nous lui demandâmes sa protection dans notre disgrâce. Il l'accorda à ma femme, et me la refusa... J'écrivis à ma chère femme la lettre d'un désespéré. Elle dit au porteur : « Ah ! ah ! oui ! je sais quel est l'homme qui m'écrit, j'en ai entendu parler : on dit qu'il fait des fromages à la crème excellents ; qu'on m'en apporte, et qu'on les lui paye. »

« Dans mon malheur, je voulus m'adresser à la justice. Il me restait six onces d'or ; il fallut en donner deux onces³ à l'homme de loi que je consultai, deux au procureur qui entreprit mon affaire, deux au secrétaire du premier juge. Quand tout cela fut fait, mon procès n'était pas encore commencé, et j'avais déjà dépensé plus d'argent que mes fromages et ma femme ne valaient. Je retournai à mon village dans l'intention de vendre ma maison pour avoir ma femme.

« Ma maison valait bien soixante onces d'or ; mais on me voyait pauvre et pressé de vendre. Le premier à qui je m'adressai m'en offrit trente onces ; le second vingt, et le troisième dix. J'étais prêt enfin de conclure, tant j'étais

1. Est-ce une déformation de Diarbek, nom de la Mésopotamie en général, et de Diarbêkir, ville du Kurdistan, sur le Tigre ? 2. Voir p. 58, note 4 ; 3. Voir p. 24, note 6.

aveuglé, lorsqu'un prince d'Hyrkanie vint à Babylone, et ravagea tout sur son passage. Ma maison fut d'abord saccagée, et ensuite brûlée.

« Ayant ainsi perdu mon argent, ma femme, et ma maison, je me suis retiré dans ce pays où vous me voyez; j'ai tâché de subsister du métier de pêcheur. Les poissons se moquent de moi comme les hommes; je ne prends rien, je meurs de faim; et sans vous, auguste consolateur, j'allais mourir dans la rivière. »

Le pêcheur ne fit point ce récit tout de suite¹; car à tout moment Zadig, ému et transporté, lui disait : « Quoi! vous ne savez rien de la destinée de la reine? — Non, seigneur, répondait le pêcheur; mais je sais que la reine et Zadig ne m'ont point payé mes fromages à la crème, qu'on a pris ma femme, et que je suis au désespoir. — Je me flatte, dit Zadig, que vous ne perdrez pas tout votre argent. J'ai entendu parler de ce Zadig; il est honnête homme; et s'il retourne à Babylone, comme il l'espère, il vous donnera plus qu'il ne vous doit; mais pour votre femme, qui n'est pas si honnête, je vous conseille de ne pas chercher à la reprendre. Croyez-moi, allez à Babylone; j'y serai avant vous, parce que je suis à cheval et que vous êtes à pied. Adressez-vous à l'illustre Cador; dites-lui que vous avez rencontré son ami; attendez-moi chez lui; peut-être ne serez-vous pas toujours malheureux. O puissant Orosmade, continua-t-il, vous vous servez de moi pour consoler cet homme; de qui vous servirez-vous pour me consoler? » En parlant ainsi il donnait au pêcheur la moitié de tout l'argent qu'il avait apporté d'Arabie, et le pêcheur, confondu et ravi, baisait les pieds de l'ami de Cador, et disait : « Vous êtes un ange sauveur. »

Cependant Zadig demandait toujours des nouvelles, et versait des larmes. « Quoi! seigneur, s'écria le pêcheur, vous seriez donc aussi malheureux, vous qui faites du bien? — Plus malheureux que toi cent fois, répondait Zadig. — Mais comment se peut-il faire, disait le bonhomme, que celui qui donne soit plus à plaindre que celui qui reçoit? — C'est que ton plus grand malheur, reprit Zadig, était le besoin, et que je suis infortuné par le cœur. — Orcan vous aurait-il pris votre femme? » dit le pêcheur. Ce mot

1. — Sans s'arrêter, tout à la suite.

rappela dans l'esprit de Zadig toutes ses aventures; il répétait la liste de ses infortunes, à commencer depuis la chienne de la reine jusqu'à son arrivée chez le brigand Arbogad. « Ah! dit-il au pêcheur, Orcan mérite d'être puni. Mais d'ordinaire ce sont ces gens-là qui sont les favoris de la destinée. Quoi qu'il en soit, va chez le seigneur Cador, et attends-moi. » Ils se séparèrent : le pêcheur marcha en remerciant son destin, et Zadig courut en accusant toujours le sien.

CHAPITRE XVIII

Le basilic¹.

Arrivé dans une belle prairie, il y vit plusieurs femmes qui cherchaient quelque chose avec beaucoup d'application. Il prit la liberté de s'approcher de l'une d'elles, et de lui demander s'il pouvait avoir l'honneur de les aider dans leurs recherches. « Gardez-vous-en bien, répondit la Syrienne; ce que nous cherchons ne peut être touché que par des femmes. — Voilà qui est bien étrange, dit Zadig; oserai-je vous prier de m'apprendre ce que c'est qu'il n'est permis qu'aux femmes de toucher? — C'est un basilic, dit-elle. — Un basilic, madame! et pour quelle raison, s'il vous plaît, cherchez-vous un basilic? — C'est pour notre seigneur et maître Ogul², dont vous voyez le château sur le bord de cette rivière, au bout de la prairie. Nous sommes ses très humbles esclaves; le seigneur Ogul est malade; son médecin lui a ordonné de manger un basilic cuit dans l'eau rose³; et comme c'est un animal fort rare, et qui ne se laisse jamais prendre que par des femmes, le seigneur Ogul a promis de choisir pour sa femme bien-aimée celle de nous qui lui apporterait un basilic : laissez-moi chercher, s'il vous plaît : car vous voyez ce qu'il m'en coûterait si j'étais prévenue⁴ par mes compagnes. »

Zadig laissa cette Syrienne et les autres chercher leur

1. On appelle *basilic*, en zoologie, un genre d'iguanes originaires d'Amérique. Ici, il s'agit d'une sorte de serpent fabuleux, dont le regard était mortel à tous les êtres vivants, sauf aux femmes; 2. Nom à désinence orientale. Le héros des *Bijoux indiscrets*, de Diderot, s'appelle Mangogul; 3. = Liqueur tirée des roses, dont il est souvent question dans les contes orientaux; 4. = Devancée.

basilic, et continua de marcher dans la prairie. Quand il fut au bord d'un petit ruisseau, il y trouva une autre dame couchée sur le gazon, et qui ne cherchait rien. Sa taille paraissait majestueuse, mais son visage était couvert d'un voile. Elle était penchée vers le ruisseau; de profonds soupirs sortaient de sa bouche. Elle tenait en main une petite baguette, avec laquelle elle traçait des caractères sur un sable fin qui se trouvait entre le gazon et le ruisseau. Zadig eut la curiosité de voir ce que cette femme écrivait; il s'approcha, il vit la lettre Z, puis un A; il fut étonné; puis parut un D; il tressaillit. Jamais surprise ne fut égale à la sienne, quand il vit les deux dernières lettres de son nom. Il demeura quelque temps immobile; enfin rompant le silence d'une voix entrecoupée : « O généreuse dame! pardonnez à un étranger, à un infortuné, d'oser vous demander par quelle aventure étonnante je trouve ici le nom de ZADIG tracé de votre main divine. » A cette voix, à ces paroles, la dame releva son voile d'une main tremblante, regarda Zadig, jeta un cri d'attendrissement, de surprise, et de joie, et succombant sous tous les mouvements divers qui assaillaient à la fois son âme, elle tomba évanouie entre ses bras. C'était Astarté elle-même, c'était la reine de Babylone, c'était celle que Zadig adorait, et qu'il se reprochait d'adorer; c'était celle dont il avait tant pleuré et tant craint la destinée. Il fut un moment privé de l'usage de ses sens; et quand il eut attaché ses regards sur les yeux d'Astarté, qui se rouvraient avec une langueur mêlée de confusion et de tendresse : « O puissances immortelles! s'écria-t-il, qui présidez aux destins des faibles humains, me rendez-vous Astarté? En quel temps, en quels lieux, en quel état la revois-je? » Il se jeta à genoux devant Astarté et il attacha son front à la poussière de ses pieds. La reine de Babylone le relève et le fait asseoir auprès d'elle sur le bord de ce ruisseau; elle essuyait à plusieurs reprises ses yeux dont les larmes recommençaient toujours à couler. Elle reprenait vingt fois les discours que ses gémissements interrompaient; elle l'interrogeait sur le hasard qui les rassemblait, et prévenait soudain ses réponses par d'autres questions. Elle entamait le récit de ses malheurs et voulait savoir ceux de Zadig. Enfin tous deux ayant un peu apaisé le tumulte de leurs âmes, Zadig conta en peu de mots par quelle aventure il se trouvait dans cette prairie. « Mais, ô malheureuse et respectable

reine! comment vous retrouvée-je en ce lieu écarté, vêtue en esclave, et accompagnée d'autres femmes esclaves qui cherchent un basilic pour le faire cuire dans de l'eau rose par ordonnance du médecin?

— Pendant qu'elles cherchent leur basilic, dit la belle Astarté, je vais vous apprendre tout ce que j'ai souffert, et tout ce que je pardonne au ciel depuis que je vous revois. Vous savez que le roi mon mari trouva mauvais que vous fussiez le plus aimable de tous les hommes; et ce fut pour cette raison qu'il prit une nuit la résolution de vous faire étrangler et de m'empoisonner. Vous savez comme le ciel permit que mon petit muet m'avertît de l'ordre de Sa Sublime Majesté. À peine le fidèle Cador vous eut-il forcé de m'obéir et de partir, qu'il osa entrer chez moi au milieu de la nuit par une issue secrète. Il m'enleva, et me conduisit dans le temple d'Orosmade, où le mage, son frère, m'enferma dans une statue colossale dont la base touche aux fondements du temple, et dont la tête atteint la voûte. Je fus là comme ensevelie, mais servie par le mage, et ne manquant d'aucune chose nécessaire. Cependant au point du jour l'apothicaire de Sa Majesté entra dans ma chambre avec une potion mêlée de jusquiame, d'opium, de ciguë, d'ellébore noir et d'aconit; et un autre officier alla chez vous avec un lacet de soie bleue. On ne trouva personne. Cador, pour mieux tromper le roi, feignit de venir nous accuser tous deux. Il dit que vous aviez pris la route des Indes, et moi celle de Memphis : on envoya des satellites après vous et après moi.

« Les courriers qui me cherchaient ne me connaissaient pas. Je n'avais presque jamais montré mon visage qu'à vous seul, en présence et par ordre de mon époux¹. Ils coururent à ma poursuite, sur le portrait qu'on leur faisait de ma personne : une femme de la même taille que moi, et qui peut-être avait plus de charmes, s'offrit à leurs regards sur les frontières de l'Égypte. Elle était éplorée, errante; ils ne doutèrent pas que cette femme ne fût la reine de Babylone; ils la menèrent à Moabdar. Leur méprise fit entrer d'abord le roi dans une violente colère; mais bientôt ayant considéré de plus près cette femme, il la trouva très belle, et fut consolé. On l'appelait Missouf. On m'a dit depuis que ce

1. Voir p. 37, note 6.

nom signifie en langue égyptienne *la belle capricieuse*. Elle l'était en effet; mais elle avait autant d'art que de caprice. Elle plut à Moabdar. Elle le subjuguait au point de se faire déclarer sa femme. Alors son caractère se développa tout entier; elle se livra sans crainte à toutes les folies de son imagination. Elle voulut obliger le chef des mages, qui était vieux et goutteux, de danser devant elle; et sur le refus du mage, elle le persécuta violemment. Elle ordonna à son grand écuyer de lui faire une tourte de confitures. Le grand écuyer eut beau lui représenter qu'il n'était point pâtissier, il fallut qu'il fît la tourte; et on le chassa, parce qu'elle était trop brûlée. Elle donna la charge de grand écuyer à son nain, et la place de chancelier à un page. C'est ainsi qu'elle gouverna Babylone. Tout le monde me regrettait. Le roi, qui avait été assez honnête homme jusqu'au moment où il avait voulu m'empoisonner et vous faire étrangler, semblait avoir noyé ses vertus dans l'amour prodigieux qu'il avait pour la belle capricieuse. Il vint au temple le grand jour du feu sacré. Je le vis implorer les dieux pour Missouf aux pieds de la statue où j'étais enfermée. J'élevai la voix; je lui criai : « Les dieux refusent les vœux d'un roi devenu tyran, qui a voulu faire mourir une femme raisonnable pour épouser une extravagante. » Moabdar fut confondu de ces paroles au point que sa tête se troubla. L'oracle que j'avais rendu et la tyrannie de Missouf suffisaient pour lui faire perdre le jugement¹. Il devint fou en peu de jours.

« Sa folie, qui parut un châtiment du ciel, fut le signal de la révolte. On se souleva, on courut aux armes. Babylone, si longtemps plongée dans une mollesse oisive, devint le théâtre d'une guerre civile affreuse. On me tira du creux de ma statue, et on me mit à la tête d'un parti. Cadore courut à Memphis, pour vous ramener à Babylone. Le prince d'Hyrkanie, apprenant ces funestes nouvelles, revint avec son armée faire un troisième parti dans la Chaldée. Il attaqua le roi, qui courut au-devant de lui avec son extravagante Égyptienne. Moabdar mourut percé de coups. Missouf tomba aux mains du vainqueur. Mon malheur voulut que je fusse prise moi-même par un parti hyrcanien,

1. On sait l'opinion de Voltaire sur les miracles, sur les oracles et sur les idoles qu'on fait parler. « Les idoles rendaient aussi des oracles, et des prêtres cachés dans le creux des statues parlaient au nom de la divinité » (*Dictionnaire philosophique*, art. « Idoles », 1764).

et qu'on me menât devant le prince précisément dans le temps qu'on lui amenait Missouf. Vous serez flatté, sans doute, en apprenant que le prince me trouva plus belle que l'Égyptienne; mais vous serez fâché d'apprendre qu'il me destina à son sérail. Il me dit fort résolument que, dès qu'il aurait fini son expédition militaire qu'il allait exécuter, il viendrait à moi. Jugez de ma douleur. Mes liens avec Moabdar étaient rompus, je pouvais être à Zadig; et je tombais dans les chaînes de ce barbare! Je lui répondis avec toute la fierté que me donnaient mon rang et mes sentiments. J'avais toujours entendu dire que le ciel attachait aux personnes de ma sorte un caractère de grandeur qui d'un mot et d'un coup d'œil faisait rentrer dans l'abaissement du plus profond respect les téméraires qui osaient s'en écarter. Je parlai en reine, mais je fut traitée en demoiselle suivante. L'Hyrca-nien, sans daigner seulement m'adresser la parole, dit à son eunuque noir que j'étais une impertinente, mais qu'il me trouvait jolie. Il me quitta comme un homme qui vient de mettre un perroquet dans sa ménagerie¹. Quel état pour la première reine de l'univers, et je dirai plus, pour un cœur qui était à Zadig! »

A ces paroles il se jeta à ses genoux, et les baigna de larmes. Astarté le releva tendrement, et elle continua ainsi : « Je me voyais au pouvoir d'un barbare, et rivale d'une folle avec qui j'étais renfermée. Elle me raconta son aventure d'Égypte. Je jugeai par les traits dont elle vous peignait, par le temps, par le dromadaire sur lequel vous étiez monté, par toutes les circonstances, que c'était Zadig qui avait combattu pour elle. Je ne doutai pas que vous ne fussiez à Memphis; je pris la résolution de m'y retirer. « Belle « Missouf, lui dis-je, vous êtes beaucoup plus plaisante « que moi, vous divertirez bien mieux que moi le prince « d'Hyrkanie. Facilitez-moi les moyens de me sauver; vous « régnerez seule; vous me rendrez heureuse, en vous débar- « rassant d'une rivale. » Missouf concerta avec moi les moyens de ma fuite. Je partis donc secrètement avec une esclave égyptienne.

« J'étais déjà près de l'Arabie lorsqu'un fameux voleur, nommé Arbogad, m'enleva et me vendit à des marchands qui m'ont amenée dans ce château, où demeure le seigneur

1. « Dans les maisons des princes, on appelle *ménagerie* le lieu où ils tiennent des animaux étranges et rares » (*Dict. Acad.*, 1718).

Ogul. Il m'a achetée sans savoir qui j'étais. C'est un homme voluptueux qui ne cherche qu'à faire grande chère, et qui croit que Dieu l'a mis au monde pour tenir table. Il est d'un embonpoint excessif, qui est toujours prêt à le suffoquer. Son médecin, qui n'a que peu de crédit auprès de lui quand il digère bien, le gouverne despotiquement quand il a trop mangé. Il lui a persuadé qu'il le guérirait avec un basilic cuit dans de l'eau rose. Le seigneur Ogul a promis sa main à celle de ses esclaves qui lui apporterait un basilic. Vous voyez que je les laisse s'empressez à mériter cet honneur, et je n'ai jamais eu moins envie de trouver ce basilic que depuis que le ciel a permis que je vous revise. »

Alors Astarté et Zadig se dirent tout ce que des sentiments longtemps retenus, tout ce que leurs malheurs et leurs amours pouvaient inspirer aux cœurs les plus nobles et les plus passionnés.

Les femmes rentrèrent chez Ogul sans avoir rien trouvé. Zadig se fit présenter à lui, et lui parla en ces termes : « Que la santé immortelle descende du ciel pour avoir soin de tous vos jours ! Je suis médecin, j'ai accouru vers vous sur le bruit de votre maladie, et je vous ai apporté un basilic cuit dans de l'eau rose. Ce n'est pas que je prétende vous épouser : je ne vous demande que la liberté d'une jeune esclave de Babylone que vous avez depuis quelques jours ; et je consens à rester en esclavage à sa place, si je n'ai pas le bonheur de guérir le magnifique seigneur Ogul. »

La proposition fut acceptée. Astarté partit pour Babylone avec le domestique de Zadig, en lui promettant de lui envoyer incessamment un courrier, pour l'instruire de tout ce qui se serait passé. Leurs adieux furent aussi tendres que l'avait été leur reconnaissance. Le moment où l'on se retrouve, et celui où l'on se sépare, sont les deux plus grandes époques de la vie, comme dit le grand livre du Zend¹. Zadig aimait la reine autant qu'il le jurait, et la reine aimait Zadig plus qu'elle ne le lui disait.

Cependant Zadig parla ainsi à Ogul² : « Seigneur, on ne mange point mon basilic, toute sa vertu doit entrer chez vous par les pores. Je l'ai mis dans une petite outre³ bien enflée et couverte d'une peau fine : il faut que vous poussiez cette

1. Voir p. 63, note 2 ; 2. Anecdote imitée de l'histoire du *Médecin Douban* (*Mille et une Nuits*, 11^e à 13^e) ; 3. Dans les premières éditions de *Zadig*, on lit : « Je l'ai mis dans un petit outre. » Le genre du mot était encore indéci-

outre de toute votre force, et que je vous la renvoie à plusieurs reprises; et en peu de jours de régime vous verrez ce que peut mon art. » Ogul dès le premier jour fut tout essoufflé, et crut qu'il mourrait de fatigue. Le second, il fut moins fatigué, et dormit mieux. En huit jours, il recouvra toute la force, la santé, la légèreté et la gaieté de ses plus brillantes années. « Vous avez joué au ballon, et vous avez été sobre, lui dit Zadig : apprenez qu'il n'y a point de basilic dans la nature, qu'on se porte toujours bien avec de la sobriété et de l'exercice¹, et que l'art de faire subsister ensemble l'intempérance et la santé est un art aussi chimérique que la pierre philosophale², l'astrologie judiciaire³, et la théologie des mages⁴. »

Le premier médecin d'Ogul, sentant combien cet homme était dangereux pour la médecine, s'unit avec l'apothicaire du corps pour envoyer Zadig chercher des basilics dans l'autre monde. Ainsi, après avoir été toujours puni pour avoir bien fait, il était près de périr pour avoir guéri un seigneur gourmand. On l'invita à un excellent dîner. Il devait être empoisonné au second service; mais il reçut un courrier de la belle Astarté au premier. Il quitta la table, et partit. Quand on est aimé d'une belle femme, dit le grand Zoroastre, on se tire toujours d'affaire dans ce monde.

CHAPITRE XIX

Les combats.

La reine avait été reçue à Babylone avec les transports qu'on a toujours pour une belle princesse qui a été malheureuse. Babylone alors paraissait être plus tranquille. Le prince d'Hyrkanie avait été tué dans un combat. Les Babyloniens vainqueurs déclarèrent qu'Astarté épouserait celui qu'on choisirait pour souverain. On ne voulut point que la première place du monde, qui serait celle de mari

1. Dans ses ouvrages et dans ses lettres, Voltaire revient souvent sur ce conseil de sobriété et d'exercice; 2. *La pierre philosophale* : pierre qui, composée selon les règles des alchimistes, devait avoir la propriété de transmuier les métaux; 3. *L'astrologie judiciaire*, ou simplement astrologie : art qui prétendait prévoir l'avenir d'après l'inspection des astres; 4. « *Et la théologie des mages* ». Ces mots n'ont été ajoutés qu'en 1756. Ils visent, bien entendu, la théologie tout court, c'est-à-dire la théologie chrétienne

d'Astarté et de roi de Babylone, dépendît des intrigues et des cabales. On jura de reconnaître pour roi le plus vaillant et le plus sage. Une grande lice¹, bordée d'amphithéâtres magnifiquement ornés, fut formée à quelques lieues de la ville. Les combattants devaient s'y rendre armés de toutes pièces. Chacun d'eux avait derrière les amphithéâtres un appartement séparé, où il ne devait être vu ni connu de personne. Il fallait courir quatre lances. Ceux qui seraient assez heureux pour vaincre quatre chevaliers devaient combattre ensuite les uns contre les autres; de façon que celui qui resterait le dernier maître du camp serait proclamé le vainqueur des jeux. Il devait revenir quatre jours après avec les mêmes armes, et expliquer les énigmes proposées par les mages. S'il n'expliquait point les énigmes, il n'était point roi, et il fallait recommencer à courir des lances, jusqu'à ce qu'on trouvât un homme qui fût vainqueur dans ces deux combats; car on voulait absolument pour roi le plus vaillant et le plus sage. La reine, pendant tout ce temps, devait être étroitement gardée; on lui permettait seulement d'assister aux jeux, couverte d'un voile; mais on ne souffrait pas qu'elle parlât à aucun des prétendants, afin qu'il n'y eût ni faveur ni injustice.

Voilà ce qu'Astarté faisait savoir à son amant, espérant qu'il montrerait pour elle plus de valeur et d'esprit que personne. Il partit, et pria Vénus de fortifier son courage, et d'éclairer son esprit. Il arriva sur le rivage de l'Euphrate, la veille de ce grand jour. Il fit inscrire sa devise² parmi celles des combattants, en cachant son visage et son nom, comme la loi l'ordonnait, et alla se reposer dans l'appartement qui lui échut par le sort. Son ami Cador, qui était revenu à Babylone, après l'avoir inutilement cherché en Égypte, fit porter dans sa loge une armure complète que la reine lui envoyait. Il lui fit amener aussi de sa part le plus beau cheval de Perse. Zadig reconnut Astarté à ces présents; son courage et son amour en prirent de nouvelles forces et de nouvelles espérances.

Le lendemain, la reine étant venue se placer sous un dais

1. Voltaire se souvient ici des fêtes de la chevalerie, dont les « beaux et rudes combats n'étaient pas inconnus des Orientaux » (Ascoli). Il s'inspire particulièrement du Chant XVII du *Roland furieux* de l'Arioste, qu'il admirera de plus en plus. (Voir p. 99 de nos *Lettres choisies*); 2. Figure emblématique, accompagnée d'une sentence concise destinée à l'expliquer.

de pierreries, et les amphithéâtres étant remplis de toutes les dames et de tous les ordres de Babylone, les combattants parurent dans le cirque. Chacun d'eux vint mettre sa devise aux pieds du grand mage. On tira au sort les devises; celle de Zadig fut la dernière. Le premier qui s'avança était un seigneur très riche, nommé Itobad, fort vain, peu courageux, très maladroit et sans esprit. Ses domestiques l'avaient persuadé qu'un homme comme lui devait être roi; il leur avait répondu : « Un homme comme moi doit régner; » ainsi on l'avait armé de pied en cap. Il portait une armure d'or émaillée de vert, un panache vert, une lance ornée de rubans verts. On s'aperçut d'abord¹, à la manière dont Itobad gouvernait son cheval, que ce n'était pas *un homme comme lui* à qui le ciel réservait le sceptre de Babylone. Le premier chevalier qui courut contre lui le désarçonna; le second le renversa sur la croupe de son cheval, les deux jambes en l'air et les bras étendus. Itobad se remit, mais de si mauvaise grâce que tout l'amphithéâtre se mit à rire. Un troisième ne daigna pas se servir de sa lance; mais en lui faisant une passe, il le prit par la jambe droite et, lui faisant faire un demi-tour, il le fit tomber sur le sable : les écuyers des jeux accoururent à lui en riant, et le remirent en selle. Le quatrième combattant le prend par la jambe gauche, et le fait tomber de l'autre côté. On le conduisit avec des huées à sa loge, où il devait passer la nuit selon la loi; et il disait en marchant à peine : « Quelle aventure pour un homme comme moi ! »

Les autres chevaliers s'acquittèrent mieux de leur devoir. Il y en eut qui vainquirent deux combattants de suite; quelques-uns allèrent jusqu'à trois. Il n'y eut que le prince Otame qui en vainquit quatre. Enfin Zadig combattit à son tour : il désarçonna quatre cavaliers de suite avec toute la grâce possible. Il fallut donc voir qui serait vainqueur d'Otame ou de Zadig. Le premier portait des armes bleues et or, avec un panache de même, celles de Zadig étaient blanches². Tous les vœux se partageaient entre le chevalier bleu et le chevalier blanc. La reine, à qui le cœur palpitait, faisait des prières au ciel pour la couleur blanche.

Les deux champions firent des passes et des voltes avec

1. = Dès l'abord; 2. Dans l'Arioste, les armes enchantées de Grifon et son cheval « égalaient la neige en blancheur ».

tant d'agilité, ils se donnèrent de si beaux coups de lance, ils étaient si fermes sur leurs arçons, que tout le monde, hors la reine, souhaitait qu'il y eût deux rois dans Babylone. Enfin, leurs chevaux étant lassés et leurs lances rompues, Zadig usa de cette adresse : il passe derrière le prince bleu, s'élance sur la croupe de son cheval, le prend par le milieu du corps, le jette à terre, se met en selle à sa place et caracole autour d'Otame étendu sur la place. Tout l'amphithéâtre crie : « Victoire au chevalier blanc ! » Otame, indigné, se relève, tire son épée ; Zadig saute de cheval, le sabre à la main. Les voilà tous deux sur l'arène, livrant un nouveau combat, où la force et l'agilité triomphent tour à tour. Les plumes de leur casque, les clous de leurs brassards, les mailles de leur armure sautent au loin sous mille coups précipités. Ils frappent de pointe et de taille, à droite, à gauche, sur la tête, sur la poitrine ; ils reculent, ils avancent, ils se mesurent, ils se rejoignent, ils se saisissent, ils se replient comme des serpents, ils s'attaquent comme des lions ; le feu jaillit à tout moment des coups qu'ils se portent. Enfin Zadig ayant un moment repris ses esprits, s'arrête, fait une feinte, passe sur Otame, le fait tomber, le désarme, et Otame s'écrie : « O chevalier blanc ! c'est vous qui devez régner sur Babylone. » La reine était au comble de la joie. On reconduisit le chevalier bleu et le chevalier blanc chacun à leur loge, ainsi que tous les autres, selon ce qui était porté par la loi. Des muets vinrent les servir et leur apporter à manger. On peut juger si le petit muet de la reine ne fut pas celui qui servit Zadig. Ensuite on les laissa dormir seuls jusqu'au lendemain matin, temps où le vainqueur devait apporter sa devise au grand mage, pour la confronter et se faire reconnaître.

Zadig dormit, quoique amoureux, tant il était fatigué. Itobad, qui était couché auprès de lui, ne dormit point¹. Il se leva pendant la nuit, entra dans sa loge, prit les armes blanches de Zadig avec sa devise et mit son armure verte à la place. Le point du jour étant venu, il alla fièrement au grand mage déclarer qu'un homme comme lui était vainqueur. On ne s'y attendait pas ; mais il fut proclamé pendant que Zadig dormait encore. Astarté surprise, et le désespoir dans le cœur, s'en retourna dans Babylone. Tout l'amphi-

1. Encore inspiré de l'aventure de Grifon et Martan dans l'Arioste.

théâtre était déjà presque vide, lorsque Zadig s'éveilla; il chercha ses armes, et ne trouva que cette armure verte. Il était obligé de s'en couvrir, n'ayant rien autre chose auprès de lui. Étonné et indigné, il les endosse avec fureur, il avance dans cet équipage.

Tout ce qui était encore sur l'amphithéâtre et dans le cirque le reçut avec des huées. On l'entourait; on lui insultait en face. Jamais homme n'essuya des mortifications si humiliantes. La patience lui échappa; il écarta à coups de sabre la populace qui osait l'outrager; mais il ne savait quel parti prendre. Il ne pouvait voir la reine; il ne pouvait réclamer l'armure blanche qu'elle lui avait envoyée; c'eût été la compromettre : ainsi, tandis qu'elle était plongée dans la douleur, il était pénétré de fureur et d'inquiétude. Il se promenait sur les bords de l'Euphrate, persuadé que son étoile le destinait à être malheureux sans ressource, repassant dans son esprit toutes ses disgrâces, depuis l'aventure de la femme qui haïssait les borgnes jusqu'à celle de son armure. « Voilà ce que c'est, disait-il, de m'être éveillé trop tard; si j'avais moins dormi, je serais roi de Babylone, je posséderais Astarté. Les sciences, les mœurs, le courage, n'ont donc jamais servi qu'à mon infortune. » Il lui échappa enfin de murmurer contre la Providence, et il fut tenté de croire que tout était gouverné par une destinée cruelle qui opprimait les bons et qui faisait prospérer les chevaliers verts. Un de ses chagrins était de porter cette armure verte qui lui avait attiré tant de huées. Un marchand passa, il la lui vendit à vil prix, et prit du marchand une robe et un bonnet long¹. Dans cet équipage, il côtoyait l'Euphrate, rempli de désespoir, et accusant en secret la Providence qui le persécutait toujours.

1. C'est le costume oriental traditionnel.

CHAPITRE XX

*L'ermite*¹.

Il rencontra en marchant un ermite, dont la barbe blanche et vénérable lui descendait jusqu'à la ceinture. Il tenait en main un livre qu'il lisait attentivement. Zadig s'arrêta, et lui fit une profonde inclination. L'ermite le salua d'un air si noble et si doux que Zadig eut la curiosité de l'entretenir. Il lui demanda quel livre il lisait. « C'est le livre des destinées, dit l'ermite; voulez-vous en lire quelque chose? » Il mit le livre dans les mains de Zadig, qui, tout instruit

1. Voltaire reproduit ici, à sa manière, une très antique légende destinée à montrer que l'homme est incapable de pénétrer les desseins de la Providence. Gaston Paris, dans une lecture à l'Académie des sciences morales et politiques (1880), imprimée ensuite dans son recueil sur la *Poésie au moyen âge*, en avait étudié les sources et les ramifications. G. Ascoli a repris et complète cette étude (*livre cité*).

L'origine est un très ancien récit talmudique (qu'Addison a rapporté dans son *Spectator*, le 1^{er} décembre 1711 et que Voltaire par conséquent a pu lire) : Moïse, en conversation avec l'Être suprême au sommet d'une montagne, regarde vers la plaine et aperçoit la scène suivante : un soldat boit à une source et s'en va; survient un jeune garçon qui vole une bourse oubliée par le soldat; puis un vieillard vient se reposer. Le soldat revient pour chercher sa bourse, accuse le vieillard de la lui avoir volée et le tue. A cette vue, Moïse est frappé d'horreur, mais Dieu lui répond : « Ce vieillard avait assassiné le père du jeune garçon. » Plus tard, le récit s'enrichit dans le Koran (xviii, 64-81), puis passe d'Orient en Occident, et se présente désormais sous la forme d'une promenade : un ermite, accompagné d'un ange, assiste à des spectacles révoltants; l'ange donne ensuite les raisons profondes des événements. A la fin du Moyen Âge, le conte est repris en bien des langues. La version la plus importante est celle du poète Thomas Parnell (1721) qui a donné à cette histoire les développements pittoresques et psychologiques qui lui manquaient. (C'est de Parnell que Voltaire semble s'être surtout inspiré. Fréron ne manqua pas de l'accuser de plagiat, *Année littéraire*, I, 30). Voici, très résumé, le récit de Parnell :

« Un ermite, accompagné d'un beau jeune homme, est reçu magnifiquement dans un château. Quand les deux voyageurs ont quitté leurs hôtes, l'ermite s'aperçoit que son jeune compagnon leur a dérobé une coupe d'or. — Ensuite, ils arrivent dans un château fort où ils sont accueillis avec impolitesse et lésinerie. Le jeune homme tire de sa tunique la fameuse coupe d'or et en fait présent au seigneur. — Le troisième soir, ils sont reçus dans une maison moyenne, mais propre, où l'accueil est simple, mais aimable. Le lendemain, le jeune voyageur va au berceau où dort l'enfant unique de son hôte, et l'étrangle. L'ermite, n'y pouvant plus tenir, tente en vain de s'enfuir : le jeune homme le rattrape. Une rivière coupait le chemin. Le domestique qui les conduisait découvre une passerelle de fortune et s'y engage. Le jeune homme le pousse et le précipite dans la rivière où il se noie. L'ermite se récrie à ce spectacle horrible. Alors son jeune compagnon, soudain transfiguré, apparaît sous les traits d'un ange, qui dévoile les desseins de la Providence et explique que l'injustice de ses actions n'est qu'apparente : l'homme riche et vain continuera à exercer l'hospitalité, mais avec moins de faste; le méchant seigneur du château fort, en recevant la coupe, a appris que le ciel bénit les mortels charitables; l'hôte vertueux dont l'enfant est mort oubliait sa vertu et Dieu pour son fils. Enfin, si ce domestique était rentré vivant, il aurait volé son maître. » Voltaire a conservé l'ermite, mais il lui a donné le rôle de l'ange.

qu'il était dans plusieurs langues, ne put déchiffrer un seul caractère du livre¹. Cela redoubla encore sa curiosité. « Vous me paraissez bien chagrin, lui dit ce bon père. — Hélas! que j'en ai sujet! dit Zadig. — Si vous permettez que je vous accompagne, repartit le vieillard, peut-être vous serais-je utile; j'ai quelquefois répandu des sentiments de consolation dans l'âme des malheureux². » Zadig se sentit du respect pour l'air, pour la barbe, et pour le livre de l'ermite. Il lui trouva dans la conversation des lumières supérieures. L'ermite parlait de la destinée, de la justice, de la morale, du souverain bien, de la faiblesse humaine, des vertus et des vices, avec une éloquence si vive et si touchante que Zadig se sentit entraîné vers lui par un charme invincible. Il le pria avec insistance de ne le point quitter, jusqu'à ce qu'ils fussent de retour à Babylone. « Je vous demande moi-même cette grâce, lui dit le vieillard; jurez-moi par Orosmade que vous ne vous séparerez point de moi d'ici à quelques jours, quelque chose que je fasse. » Zadig jura, et ils partirent ensemble.

Les deux voyageurs arrivèrent le soir à un château superbe. L'ermite demanda l'hospitalité pour lui et pour le jeune homme qui l'accompagnait. Le portier, qu'on aurait pris pour un grand seigneur, les introduisit avec une espèce de bonté dédaigneuse. On les présenta à un principal domestique qui leur fit voir les appartements magnifiques du maître. Ils furent admis à sa table au bas bout, sans que le seigneur du château les honorât d'un regard; mais ils furent servis comme les autres avec délicatesse³ et profusion. On leur donna ensuite à laver⁴ dans un bassin d'or garni d'émeraudes et de rubis. On les mena coucher dans un bel appartement, et le lendemain matin un domestique leur apporta à chacun une pièce d'or, après quoi on les congédia.

« Le maître de la maison, dit Zadig en chemin, me paraît être un homme généreux, quoique un peu fier; il exerce noblement l'hospitalité. » En disant ces paroles, il aperçut qu'une espèce de poche très large que portait l'ermite paraissait tendue et enflée : il y vit le bassin d'or garni de pierreries, que celui-ci avait volé. Il n'osa d'abord en rien témoigner; mais il était dans une étrange surprise.

1. La même idée est reprise à la fin de *Micromégas*. (Voir p. 106); 2. Dans *l'Ingénu*, le personnage de Gordon aura plusieurs traits de ce sage ermite; 3. = Raffinement; 4. = On leur donna l'eau et le linge pour se laver.

Vers le midi, l'ermite se présenta à la porte d'une maison très petite, où logeait un riche avare; il y demanda l'hospitalité pour quelques heures. Un vieux valet mal habillé le reçut d'un ton rude et fit entrer l'ermite et Zadig dans l'écurie, où on leur donna quelques olives pourries, de mauvais pain et de la bière gâtée. L'ermite but et mangea d'un air aussi content que la veille; puis s'adressant à ce vieux valet qui les observait tous deux pour voir s'ils ne volaient rien, et qui les pressait de partir, il lui donna les deux pièces d'or qu'il avait reçues le matin, et le remercia de toutes ses attentions. « Je vous prie, ajouta-t-il, faites-moi parler à votre maître. » Le valet étonné, introduisit les deux voyageurs : « Magnifique seigneur, dit l'ermite, je ne puis que vous rendre de très humbles grâces de la manière noble dont vous nous avez reçus : daignez accepter ce bassin d'or comme un faible gage de ma reconnaissance. » L'avare fut près de tomber à la renverse¹. L'ermite ne lui donna pas le temps de revenir de son saisissement, il partit au plus vite avec son jeune voyageur. « Mon père, lui dit Zadig, qu'est-ce que tout ce que je vois ? Vous ne me paraissez en rien ressembler aux autres hommes : vous volez un bassin d'or garni de pierreries à un seigneur qui vous reçoit magnifiquement, et vous le donnez à un vieillard qui vous traite avec indignité. — Mon fils, répondit le vieillard, cet homme magnifique, qui ne reçoit les étrangers que par vanité, et pour faire admirer ses richesses, deviendra plus sage; l'avare apprendra à exercer l'hospitalité : ne vous étonnez de rien, et suivez-moi. » Zadig ne savait encore s'il avait affaire au plus fou ou au plus sage de tous les hommes; mais l'ermite parlait avec tant d'ascendant que Zadig, lié d'ailleurs par son serment, ne put s'empêcher de le suivre.

Ils arrivèrent le soir à une maison agréablement bâtie, mais simple, où rien ne sentait ni la prodigalité ni l'avarice. Le maître était un philosophe retiré du monde, qui cultivait en paix la sagesse et la vertu, et qui cependant ne s'ennuyait pas. Il s'était plu à bâtir cette retraite dans laquelle il recevait les étrangers avec une noblesse qui n'avait rien de l'ostentation². Il alla lui-même au-devant des deux voya-

1. Cette conversation avec le mauvais hôte n'était pas chez Parnell, mais dans un récit du Moyen Age (le conte de l'*Ermite qui s'accompagna à l'ange*);
2. Si Voltaire, en 1747, s'était déjà retiré aux Délices ou à Ferney, on ne manquerait pas de noter qu'il songe ici à lui-même.

geurs, qu'il fit reposer d'abord dans un appartement commode. Quelque temps après, il les vint prendre lui-même pour les inviter à un repas propre et bien entendu, pendant lequel il parla avec discrétion des dernières révolutions de Babylone. Il parut sincèrement attaché à la reine, et souhaita que Zadig eût paru dans la lice pour disputer la couronne. « Mais les hommes, ajouta-t-il, ne méritent pas d'avoir un roi comme Zadig. » Celui-ci rougissait, et sentait redoubler ses douleurs. On convint dans la conversation que les choses de ce monde n'allaient pas toujours au gré des plus sages. L'ermite soutint toujours qu'on ne connaissait pas les voies de la Providence, et que les hommes avaient tort de juger d'un tout dont ils n'apercevaient que la plus petite partie¹.

On parla des passions. « Ah! qu'elles sont funestes! disait Zadig. — Ce sont les vents qui enflent les voiles du vaisseau², repartit l'ermite : elles le submergent quelquefois; mais sans elles il ne pourrait voguer. La bile rend colère et malade; mais sans la bile l'homme ne saurait vivre. Tout est dangereux ici-bas, et tout est nécessaire. »

On parla de plaisir, et l'ermite prouva que c'est un présent de la divinité³. « Car, dit-il, l'homme ne peut se donner ni sensation ni idée, il reçoit tout; la peine et le plaisir lui viennent d'ailleurs comme son être. »

Zadig admirait comment un homme qui avait fait des

1. Idée de Leibniz, vulgarisée par Pope en Angleterre, par Wolff en Allemagne, par M^{me} du Châtelet en France (Institution de physique, 1740). Idée chrétienne, du reste, que J.-J. Rousseau, dans sa lettre fameuse en réponse au *Poème sur le désastre de Lisbonne*, reprendra avec éloquence contre Voltaire. Mais à cette époque (1756) celui-ci aura adopté, à l'égard du « Tout est bien » de Leibniz et de la Providence, une attitude critique et pessimiste, qui annoncera *Candide*. (Voir notre *Notice de Zadig*, p. 13 et notre *Notice de Candide*, tome II, p. 7); 2. La réhabilitation des passions est un thème important de la philosophie du XVIII^e siècle, si opposée à l'idéal chrétien et surtout à l'idéal janséniste. G. Ascoli cite Lemaître de Claville, *Traité du vrai mérite* (1734); Lévêque de Pouilly, *Théorie des sentiments agréables* (1736); Vauvenargues, dont les *Œuvres*, que Voltaire venait de lire, sont une élégante apologie des passions nobles, etc. N'oublions pas les *Pensées philosophiques* de Diderot (1746) qui s'ouvrent par cette déclaration : « On déclame sans fin contre les passions; on leur impute toutes les peines de l'homme... Mais on ne les regarde jamais que du mauvais côté... Il n'y a que les passions, et les grandes passions, qui puissent élever l'âme aux grandes choses. Sans elles, plus de sublime, soit dans les mœurs, soit dans les ouvrages, les beaux-arts retournent en enfance, et la vertu devient minutieuse. » Voltaire lui-même a toujours, contre le christianisme et surtout contre le jansénisme, défendu les passions naturelles. Ses *Discours sur l'homme* (particulièrement le V^e et le VII^e) sont imprégnés de cette idée. (Voir notre *Voltaire, Œuvres philosophiques*, pp. 41 et 43); 3. Idée connexe de la précédente : Dieu nous a fait don du plaisir, ne méprisons pas ce présent, mais sachons en user. (Voir, entre autres textes de Voltaire, le V^e *Discours sur l'homme*).

choses si extravagantes pouvait raisonner si bien. Enfin, après un entretien aussi instructif qu'agréable, l'hôte reconduisit ses deux voyageurs dans leur appartement, en bénissant le ciel qui lui avait envoyé deux hommes si sages et si vertueux. Il leur offrit de l'argent d'une manière aisée et noble qui ne pouvait déplaire. L'ermite le refusa, et lui dit qu'il prenait congé de lui, comptant partir pour Babylone avant le jour. Leur séparation fut tendre, Zadig surtout se sentait plein d'estime et d'inclination pour un homme si aimable.

Quand l'ermite et lui furent dans leur appartement, ils firent longtemps l'éloge de leur hôte. Le vieillard, au point du jour, éveilla son camarade. « Il faut partir, dit-il, mais, tandis que tout le monde dort encore, je veux laisser à cet homme un témoignage de mon estime et de mon affection. » En disant ces mots, il prit un flambeau, et mit le feu à la maison. Zadig, épouvanté, jeta des cris, et voulut l'empêcher de commettre une action si affreuse. L'ermite l'entraînait par une force supérieure; la maison était enflammée. L'ermite, qui était déjà assez loin avec son compagnon, la regardait brûler tranquillement. « Dieu merci! dit-il, voilà la maison de notre cher hôte détruite de fond en comble! L'heureux homme! » A ces mots Zadig fut tenté à la fois d'éclater de rire, de dire des injures au révérend père, de le battre et de s'enfuir; mais il ne fit rien de tout cela, et toujours subjugué par l'ascendant de l'ermite, il le suivit malgré lui à la dernière couchée.

Ce fut chez une veuve charitable et vertueuse qui avait un neveu de quatorze ans, plein d'agréments et son unique espérance. Elle fit du mieux qu'elle put les honneurs de sa maison. Le lendemain elle ordonna à son neveu d'accompagner les voyageurs jusqu'à un pont qui, étant rompu depuis peu, était devenu un passage dangereux. Le jeune homme empressé marche au-devant d'eux. Quand ils furent sur le pont : « Venez, dit l'ermite au jeune homme, il faut que je marque ma reconnaissance à votre tante. » Il le prend alors par les cheveux et le jette dans la rivière. L'enfant tombe, reparaît un moment sur l'eau, et est engouffré dans le torrent. « O monstre! ô le plus scélérat de tous les hommes! s'écria Zadig. — Vous m'aviez promis plus de patience, lui dit l'ermite en l'interrompant : apprenez que sous les ruines de cette maison où la Providence a mis le feu, le

maître a trouvé un trésor immense, apprenez que ce jeune homme dont la Providence a tordu le cou aurait assassiné sa tante dans un an, et vous dans deux. — Qui te l'a dit, barbare? cria Zadig; et quand tu aurais lu cet événement dans ton livre des destinées, t'est-il permis de noyer un enfant qui ne t'a point fait de mal? »

Tandis que le Babylonien parlait, il aperçut que le vieillard n'avait plus de barbe, que son visage prenait les traits de la jeunesse. Son habit d'ermite disparut; quatre belles ailes couvraient un corps majestueux et resplendissant de lumière. « O envoyé du ciel, ô ange divin!¹ s'écria Zadig en se prosternant, tu es donc descendu de l'empirée² pour apprendre à un faible mortel à se soumettre aux ordres éternels? — Les hommes, dit l'ange Jesrad, jugent de tout sans rien connaître : tu étais celui de tous les hommes qui méritait le plus d'être éclairé. » Zadig lui demanda la permission de parler³. « Je me défie de moi-même, dit-il; mais oserais-je te prier de m'éclaircir un doute : ne vaudrait-il pas mieux avoir corrigé cet enfant, et l'avoir rendu vertueux, que de le noyer? » Jesrad reprit : « S'il avait été vertueux, et s'il eût vécu, son destin était d'être assassiné lui-même avec la femme qu'il devait épouser, et le fils qui en devait naître. — Mais quoi! dit Zadig, il est donc nécessaire qu'il y ait des crimes et des malheurs? et les malheurs tombent sur les gens de bien! — Les méchants, répondit Jesrad, sont toujours malheureux : ils servent à éprouver un petit nombre de justes répandus sur la terre, et il n'y a point de mal dont il ne naisse un bien⁴. — Mais, dit Zadig, s'il n'y avait que du bien, et point de mal? — Alors, reprit Jesrad, cette terre serait une autre terre, l'enchaînement des événements serait un autre ordre de sagesse; et cet ordre, qui serait parfait, ne peut être que dans la demeure éternelle de l'Être suprême, de qui le mal ne peut approcher. Il a créé des millions de

1. Voltaire est souvent revenu sur l'idée que la croyance aux anges est d'origine chaldéenne. Ne nous étonnons donc pas qu'il en ait mis un dans son conte babylonien (Ascoli). Voltaire avait déjà utilisé une affabulation analogue dans le *II^e Discours sur l'homme*. (Voir notre *Voltaire, Œuvres philosophiques*, p. 37, vers 11 et suivants); 2. Partie la plus élevée du ciel, habitée par les dieux; 3. Dans tous les récits antérieurs, l'homme instruit par l'ange adore et se tait. Seul Zadig, fils de Voltaire, va discuter (Ascoli); 4. Principe leibnizien, vulgarisé par Wolff et que Voltaire avait pu lire dans Pope : *Essai sur l'homme*. Après avoir applaudi à cet optimisme facile, Voltaire, on le sait, changera d'opinion. Vers 1747, il admet encore cette maxime comme une vérité, mais il la discute. (Voir notre *Voltaire, Œuvres philosophiques*, p. 36, note 1, et p. 56, ainsi que notre *Notice de Zadig*.)

mondes, dont aucun ne peut ressembler à l'autre. Cette immense variété est un attribut de sa puissance immense. Il n'y a ni deux feuilles d'arbre sur la terre, ni deux globes dans les champs infinis du ciel, qui soient semblables¹, et tout ce que tu vois sur le petit atome où tu es né devait être dans sa place et dans son temps fixe, selon les ordres immuables de celui qui embrasse tout. Les hommes pensent que cet enfant qui vient de périr est tombé dans l'eau par hasard, que c'est par un même hasard que cette maison est brûlée : mais il n'y a point de hasard²; tout est épreuve, ou punition, ou récompense, ou prévoyance. Souviens-toi de ce pêcheur qui se croyait le plus malheureux de tous les hommes. Orosmade t'a envoyé pour changer sa destinée. Faible mortel, cesse de disputer contre ce qu'il faut adorer. — Mais, dit Zadig... » Comme il disait *mais*, l'ange prenait déjà son vol vers la dixième sphère. Zadig, à genoux, adora la Providence, et se soumit. L'ange lui cria du haut des airs : « Prends ton chemin vers Babylone. »

CHAPITRE XXI

Les énigmes³.

Zadig hors de lui-même, et comme un homme auprès de qui est tombé le tonnerre, marchait au hasard. Il entra dans Babylone le jour où ceux qui avaient combattu dans la lice étaient déjà assemblés dans le grand vestibule du palais pour expliquer les énigmes, et pour répondre aux questions du grand mage. Tous les chevaliers étaient arrivés, excepté l'armure verte. Dès que Zadig parut dans la ville,

1. Principe de la philosophie de Leibniz auquel Voltaire semble se rallier encore; 2. Sur le hasard, Voltaire a varié. Plus exactement, quand il s'astreint à raisonner philosophiquement, il nie le hasard, et s'en prend à l'ignorance de l'homme. Mais le plus souvent, lorsqu'il n'est qu'historien, littérateur ou polémiste, il accorde au hasard une grande importance. Et surtout, lorsqu'il se propose de mettre en doute ou de nier la Providence, il insiste sur les incohérences de la destinée, sur les grandes causes, qui ne sont suivies d'aucune conséquence importante, et sur les causes ridicules qui produisent des effets considérables; 3. Le jeu des énigmes est dans le goût oriental; les *Mille et une Nuits* en fournissent des exemples, et les légendes antiques, grecques ou hébraïques, présentent souvent des hommes d'intelligence remarquable qui résolvent les problèmes les plus ardues (Œdipe et le Sphinx, la reine de Saba et Salomon, le roi Crésus et Ésope). Au livre V du *Télémaque*, on propose au vainqueur des combats des questions difficiles. C'est du reste un jeu d'esprit auquel la société mondaine du XVII^e et du XVIII^e siècle s'intéressait fort.

le peuple s'assembla autour de lui, les yeux ne se rassasiaient point de le voir, les bouches de le bénir, les cœurs de lui souhaiter l'empire. L'Envieux le vit passer, frémit, et se détourna; le peuple le porta jusqu'au lieu de l'assemblée. La reine, à qui on apprit son arrivée, fut en proie à l'agitation de la crainte et de l'espérance; l'inquiétude la dévorait : elle ne pouvait comprendre ni pourquoi Zadig était sans armes, ni comment Itobad portait l'armure blanche. Un murmure confus s'éleva à la vue de Zadig. On était surpris et charmé de le revoir; mais il n'était permis qu'aux chevaliers qui avaient combattu de paraître dans l'assemblée.

« J'ai combattu comme un autre, dit-il; mais un autre porte ici mes armes; et en attendant que j'aie l'honneur de le prouver, je demande la permission de me présenter pour expliquer les énigmes. » On alla aux voix : sa réputation de probité était encore si fortement imprimée dans les esprits qu'on ne balança pas à l'admettre.

Le grand mage proposa d'abord cette question : « Quelle est de toutes les choses du monde la plus longue et la plus courte, la plus prompte et la plus lente, la plus divisible et la plus étendue, la plus négligée et la plus regrettée, sans quoi rien ne se peut faire, qui dévore tout ce qui est petit, et qui vivifie tout ce qui est grand ? »

C'était à Itobad à parler. Il répondit qu'un homme comme lui n'entendait rien aux énigmes, et qu'il lui suffisait d'avoir vaincu à grands coups de lance. Les uns dirent que le mot de l'énigme était la fortune, d'autres la terre, d'autres la lumière. Zadig dit que c'était le temps : « Rien n'est plus long, ajouta-t-il, puisqu'il est la mesure de l'éternité; rien n'est plus court, puisqu'il manque à tous nos projets; rien n'est plus lent pour qui attend; rien de plus rapide pour qui jouit; il s'étend jusqu'à l'infini en grand; il se divise jusque dans l'infini en petit; tous les hommes le négligent, tous en regrettent la perte; rien ne se fait sans lui; il fait oublier tout ce qui est indigne de la postérité, et il immortalise les grandes choses. » L'assemblée convint que Zadig avait raison.

On demanda ensuite : « Quelle est la chose qu'on reçoit sans remercier, dont on jouit sans savoir comment, qu'on donne aux autres quand on ne sait où l'on en est, et qu'on perd sans s'en apercevoir ? »

Chacun dit son mot : Zadig devina seul que c'était la vie.

Il expliqua toutes les autres énigmes avec la même facilité. Itobad disait toujours que rien n'était plus aisé, et qu'il en serait venu à bout tout aussi facilement, s'il avait voulu s'en donner la peine. On proposa des questions sur la justice, sur le souverain bien, sur l'art de régner. Les réponses de Zadig furent jugées les plus solides. « C'est bien dommage, disait-on, qu'un si bon esprit soit un si mauvais cavalier. »

« Illustres seigneurs, dit Zadig, j'ai eu l'honneur de vaincre dans la lice. C'est à moi qu'appartient l'armure blanche. Le seigneur Itobad s'en empara pendant mon sommeil : il jugea apparemment qu'elle lui siérait mieux que la verte. Je suis prêt de¹ lui prouver d'abord devant vous, avec ma robe et mon épée, contre toute cette belle armure blanche qu'il m'a prise, que c'est moi qui ai eu l'honneur de vaincre le brave Otame. »

Itobad accepta le défi avec la plus grande confiance. Il ne doutait pas qu'étant casqué, cuirassé, brassardé, il ne vint aisément à bout d'un champion en bonnet de nuit et en robe de chambre. Zadig tira son épée, en saluant la reine qui le regardait, pénétrée de joie et de crainte. Itobad tira la sienne en ne saluant personne. Il s'avança sur Zadig comme un homme qui n'avait rien à craindre. Il était prêt à lui fendre la tête : Zadig sut parer le coup, en opposant ce qu'on appelle le fort de l'épée² au faible de son adversaire, de façon que l'épée d'Itobad se rompit.

Alors Zadig, saisissant son ennemi au corps, le renversa par terre ; et lui portant la pointe de son épée au défaut de la cuirasse : « Laissez-vous désarmer, dit-il, ou je vous tue. » Itobad, toujours surpris des disgrâces qui arrivaient à un homme comme lui, laissa faire Zadig, qui lui ôta paisiblement son magnifique casque, sa superbe cuirasse, ses beaux brassards, ses brillants cuissards, s'en revêtit, et courut dans cet équipage se jeter aux genoux d'Astarté. Cadore prouva aisément que l'armure appartenait à Zadig. Il fut reconnu roi d'un consentement unanime, et surtout de celui d'Astarté, qui goûtait, après tant d'adversités, la douceur de voir son amant digne aux yeux de l'univers d'être son époux. Itobad alla se faire appeler monseigneur dans sa maison. Zadig fut roi, et fut heureux. Il avait

1. A l'époque classique, *prêt à et prêt de* s'emploient souvent l'un pour l'autre ;
2. *Le fort de l'épée*, c'est le tiers de la lame le plus proche du talon. *Le faible*, c'est le tiers vers l'extrémité de la lame.

présent à l'esprit ce que lui avait dit l'ange Jesrad. Il se souvenait même du grain de sable devenu diamant. La reine et lui adorèrent la Providence. Zadig laissa la belle capricieuse Missouf courir le monde. Il envoya chercher le brigand Arbogad, auquel il donna un grade honorable dans son armée, avec promesse de l'avancer aux premières dignités, s'il se comportait en vrai guerrier, et de le faire pendre, s'il faisait le métier de brigand.

Sétoc fut appelé du fond de l'Arabie, avec la belle Almona, pour être à la tête du commerce de Babylone. Cadore fut placé et chéri selon ses services; il fut l'ami du roi, et le roi fut alors le seul monarque de la terre qui eût un ami. Le petit muet ne fut pas oublié. On donna une belle maison au pêcheur. Orcan fut condamné à lui payer une grosse somme, et à lui rendre sa femme; mais le pêcheur, devenu sage, ne prit que l'argent.

Ni la belle Sémire ne se consolait d'avoir cru que Zadig serait borgne, ni Azora ne cessait de pleurer d'avoir voulu lui couper le nez. Il adoucit leurs douleurs par des présents. L'Envieux mourut de rage et de honte. L'empire jouit de la paix, de la gloire et de l'abondance; ce fut le plus beau siècle de la terre : elle était gouvernée par la justice et par l'amour. On bénissait Zadig, et Zadig bénissait le ciel¹.

1. C'est ici que finit le manuscrit qu'on a retrouvé de l'histoire de Zadig. On sait qu'il a essuyé bien d'autres aventures qui ont été fidèlement écrites. On prie messieurs les interprètes des langues orientales de les communiquer si elles parviennent jusqu'à eux. (*Note de Voltaire.*)

MICROMÉGAS

NOTICE

Ce qui se passait vers 1752. — EN POLITIQUE : *L'influence de M^{me} de Pompadour est alors prépondérante. Les persécutions reprennent contre jansénistes et protestants. Machault d'Arnouville est contrôleur général des finances. La politique française s'oriente vers un rapprochement avec l'Autriche; l'Angleterre (W. Pitt) prépare son alliance avec Frédéric II.*

EN LITTÉRATURE : 1749. *Buffon : Histoire naturelle (tomes I, II, III); Diderot : Lettre sur les aveugles; Condillac : Traité des Systèmes. 1750. Diderot : Prospectus de l'« Encyclopédie »; Maupertuis : Essai de cosmologie; J.-J. Rousseau : Discours sur les sciences et les arts. 1751. D'Alembert : Discours préliminaire de l'« Encyclopédie »; Encyclopédie, tome I^{er}; Diderot : Lettre sur les sourds-muets; Linné : Philosophie botanique; Duclos : Considérations sur les mœurs. 1752. Encyclopédie, tome II; Diderot : Apologie de l'abbé de Prades; La Mettrie : Vénus métaphysique; Maupertuis, Lettre sur le progrès des sciences; Fontenelle, Théorie des tourbillons; J.-J. Rousseau : le Devin du village, Narcisse, Lettre sur la musique française. D'Alembert : Éléments de musique suivant les principes de M. Rameau.*

DANS LES ARTS : *Gabriel construit l'École militaire. La sculpture est représentée par Bouchardon, Pigalle, Falconet; la peinture, par Boucher, Chardin, La Tour, Nattier; la musique française par Rameau, la musique italienne par Pergolèse (mort en 1736) dont la Servante maîtresse, reprise avec succès en 1752, déchaîne la querelle des Bouffons et provoque la fameuse Lettre de J.-J. Rousseau sur la musique française.*

Composition et publication. — La correspondance de Voltaire est muette sur la composition de *Micromégas*. Mais nous savons que le *Voyage du Baron de Gangan* (Voir p. 5, n. 6), dont le texte est perdu, et qu'il envoya en juin 1739 à Frédéric, traitait d'un sujet analogue; une lettre de Frédéric à Voltaire (7 juillet 1739) ne laisse aucun doute sur ce point. La rédaction nouvelle, maints détails le prouvent, a été faite en Prusse. L'ouvrage, imprimé d'abord à Berlin, en 1752, ne fut publié en France qu'en 1756.

Analyse et personnages. — *Micromégas*, habitant d'une planète qui gravite autour de Sirius, est un jeune homme de dimensions proportionnées au soleil qui l'éclaire. Il a, comme Voltaire, beaucoup d'esprit, sait le prix de l'expérience, la vanité de la métaphy-

sique et semble avoir appris la philosophie dans les *Éléments de la philosophie de Newton*. Au cours d'un voyage interastral, il arrive dans la planète Saturne, un monde beaucoup plus petit que le sien, mais beaucoup plus grand que le nôtre, y rencontre le secrétaire perpétuel de l'Académie de cette planète (Fontenelle) et engage avec lui une discussion philosophique qui s'achève par un petit voyage cosmique. Nos deux pèlerins tombent sur la terre le 5 juillet 1737, ramassent dans la Baltique le navire qui ramène du pôle Maupertuis et sa compagnie, le mettent dans leur main, et communiquent avec les atomes qui peuplent notre globe. C'est alors une conversation infiniment amusante, très instructive aussi, et qui prouve que tous les mortels, qu'ils soient de Sirius, de Saturne ou de la Terre, sont d'accord sur les données de la science, mais ne s'entendent jamais en matière de métaphysique.

Les personnages sont ici des géants, et des géants de dimensions inégales. Ils nous amusent fort par les remarques que suscitent leurs proportions respectives, et les plaisanteries classiques que suggère à l'auteur la comparaison de leur taille avec celle des infimes habitants du globe terraqué. Ce n'est pas qu'ils soient objectivement vivants; mais les allusions à l'actualité sont si nombreuses et si naturelles qu'on a l'impression reposante de la vérité au milieu des inventions les plus fantaisistes. On se remémore Gargantua, et ses invraisemblances corrigées par des allusions précises à la réalité historique et géographique. Et surtout, on est attentif à la leçon philosophique donnée par des moyens si ingénieux et si spirituels.

Signification. — C'est une leçon de relativité et de modestie à l'adresse de l'orgueil humain. *Zadig*, ainsi que *le Monde comme il va* et *Memnon*, si variés qu'ils soient dans leurs inventions satiriques, attestent chez Voltaire une préoccupation dominante : la destinée humaine, le problème du mal, l'optimisme et le pessimisme, et les mille raisons que nous pouvons avoir de mettre en doute l'existence d'une Providence intelligente et bienfaisante. *Micromégas*, sans s'interdire d'aborder ce problème, est en son fond d'une inspiration différente; il s'agit de la science, des découvertes magnifiques dont les humains sont capables quand ils veulent bien se soumettre à l'expérience, et des sottises auxquelles ils aboutissent lorsque, victimes de l'anthropocentrisme, ils croient être les seuls à occuper l'univers. Donc, tenons-nous en aux faits, aux faits bien constatés. Mais attention! Bien constater, ce n'est pas s'en rapporter à ses sens trompeurs, ni se laisser dominer par l'imagination, l'amour-propre, l'orgueil, le fanatisme. Ne bornons pas notre documentation à notre existence passagère, et gardons-nous de l'erreur de la jolie rose de Fontenelle, qui accordait l'immortalité à son jardinier. Distinguons ce qui est connaissable de ce qui ne l'est pas, la science de la métaphysique. Pour ce qui est connaissable, perfectionnons nos instruments, multiplions nos recherches. Mais sur tous les

problèmes qui échappent à l'observation et à la raison, résignons-nous à l'ignorance. Tel est l'enseignement que contiennent ces quelques pages. Le ton est franchement gai, sans amertume, sans sarcasme. Voltaire, pour un moment, semble s'abstraire de ses recherches historiques qui lui échauffent trop souvent la bile. C'est en vrai sage qu'il nous donne une leçon de sagesse. Ses plaisanteries sur Maupertuis n'ont aucune malice venimeuse¹. La seule personne qui pouvait se plaindre, et qui s'est plainte en effet, du rôle qui lui était attribué dans cette histoire, c'était Fontenelle, l'auteur de la *Pluralité des mondes*, c'est-à-dire d'un ouvrage dont l'idée essentielle fournissait à Voltaire son thème fondamental : le vieux philosophe, sous les traits de l'homme de Saturne, secrétaire perpétuel de l'Académie de ladite planète, se voyait reprocher par Micromégas, outre l'excessive élégance de son style, les préventions et les préjugés antiscientifiques qu'il avait toujours si hautement combattus. Rien de méchant, du reste, dans cette satire; mais le fait est curieux. Il s'explique parce que Fontenelle avait pris parti pour Maupertuis contre König et Voltaire dans la fameuse querelle, et aussi, sans doute, parce qu'il avait toujours soutenu le cartésianisme, en faveur duquel, en cette même année 1752, il avait publié ou allait publier une *Histoire des tourbillons cartésiens*.

Sources. — Ce petit ouvrage, si original de facture, fait songer à bien d'autres. Pour l'affabulation, il rappelle Swift dont le *Gulliver* avait paru en 1726 et que notre auteur avait personnellement connu lors de son voyage en Angleterre, et, par delà Swift, il évoque tous ceux dont ce dernier avait pu s'inspirer : Cyrano de Bergerac et son *Voyage dans les États de la lune*, qui est une des sources les plus importantes de *Gulliver*, l'Arioste, qui, dans le *Roland furieux* (*Folie de Roland*) fait monter Astolphe sur son hippogriffe et l'envoie chercher dans la lune la fiole qui contient le bon sens; Rabelais, dont le *Gargantua* et le *Pantagruel* s'imposent tout naturellement à l'esprit de Voltaire; Lucien, dont l'*Histoire véritable* contient un voyage dans la lune et les aventures d'un homme-oiseau; sans parler des souvenirs très classiques comme le Cyclope, Cacus et les exploits d'Hercule.

Pour le fond, on songe à Montaigne (*Apologie de Raymond de Sebonde*), à Pascal (*les Deux infinis*), à Gassendi, dont la *Physique* (section I, livre III, chap. VI) a inspiré Pascal, à Cyrano, dont le *Voyage* doit tant à la *Physique* de Gassendi, enfin et surtout à Fontenelle, dont la *Pluralité des mondes* est sans doute en définitive la source la plus directe de *Micromégas* (I^{er} et II^e soirs). Mais ce ne sont là que des sources d'inspiration générales, et *Micromégas* n'en est pas moins un des contes les plus personnels de l'auteur.

1. Cette modération peut s'expliquer par le fait que Voltaire utilise une matière ancienne, et se reporte à une époque (l'action se passe en 1737) où ses relations avec Maupertuis étaient excellentes.

MICROMÉGAS

Histoire philosophique

1752

CHAPITRE PREMIER

Voyage d'un habitant du monde de l'étoile Sirius¹ dans la planète de Saturne².

Dans une de ces planètes qui tournent autour de l'étoile nommée Sirius il y avait un jeune homme de beaucoup d'esprit que j'ai eu l'honneur de connaître dans le dernier voyage qu'il fit sur notre petite fourmilière; il s'appelait Micromégas³, nom qui convient fort à tous les grands. Il avait huit lieues de haut : j'entends par huit lieues, vingt-quatre mille pas géométriques⁴ de cinq pieds chacun.

Quelques géomètres, gens toujours utiles au public, prendront sur-le-champ la plume, et trouveront que, puisque M. Micromégas, habitant du pays de Sirius, a de la tête aux pieds vingt-quatre mille pas, qui font cent vingt mille pieds de roi⁵, et que nous autres, citoyens de la terre, nous n'avons guère que cinq pieds, et que notre globe a neuf mille lieues de tour; ils trouveront, dis-je, qu'il faut absolument que le globe qui l'a produit ait au juste vingt et un millions six cent mille fois plus de circonférence que notre petite terre. Rien n'est plus simple et plus ordinaire dans la nature.

1. C'est l'étoile la plus brillante du ciel et celle qu'on considère comme la plus grande (hémisphère sud). Elle est à une distance de la terre égale à 896 805 fois le rayon de cette dernière. C'est un soleil beaucoup plus considérable que le nôtre, et autour duquel gravitent vraisemblablement des planètes plus grandes que celles de notre monde. C'est dans une de ces planètes qu'habite Micromégas; 2. *Saturne* est, après Jupiter, la plus grosse des planètes de notre système. Son rayon moyen vaut plus de neuf fois celui de la terre. Elle est célèbre par son anneau plat dont la nature a été découverte par Huyghens; 3. Nom formé, à la manière de Lucien dans son *Histoire véritable*, de deux mots grecs et qui signifie « petit-grand ». Il a l'avantage de résumer et de symboliser la leçon de relativité qui se dégage du récit : petitesse et grandeur n'ont rien d'absolu, et c'est la croyance à l'absolu qui crée les préjugés (Voir *Notice*, p. 83); 4. *Le pas géométrique* est une mesure de 5 pieds = 1,62 m, ce qui fait un total de 38 880 mètres. La lieue variait selon les provinces, mais valait toujours plus de 4 kilomètres. Voltaire la compte ici à 4 860 mètres; 5. *Le pied*, ou *pied de roi*, valait 12 pouces = 0,324 m.

Les États de quelques souverains d'Allemagne ou d'Italie¹, dont on peut faire le tour en une demi-heure, comparés à l'empire de Turquie, de Moscovie ou de la Chine, ne sont qu'une très faible image des prodigieuses différences que la nature a mises dans tous les êtres.

La taille de Son Excellence étant de la hauteur que j'ai dite, tous nos sculpteurs et tous nos peintres conviendront sans peine que sa ceinture peut avoir cinquante mille pieds de roi de tour; ce qui fait une très jolie proportion.

Quant à son esprit, c'est un des plus cultivés que nous ayons; il sait beaucoup de choses; il en a inventé quelques-unes : il n'avait pas encore deux cent cinquante ans, et il étudiait, selon la coutume, au collège des jésuites² de sa planète, lorsqu'il devina, par la force de son esprit, plus de cinquante propositions d'Euclide. C'est dix-huit de plus que Blaise Pascal, lequel, après en avoir deviné trente-deux en se jouant, à ce que dit sa sœur³, devint depuis un géomètre assez médiocre⁴, et un fort mauvais métaphysicien. Vers les quatre cent cinquante ans au sortir de l'enfance, il disséqua beaucoup de ces petits insectes qui n'ont pas cent pieds de diamètre, et qui se dérobent aux microscopes ordinaires⁵; il en composa un livre fort curieux, mais qui lui fit quelques

1. Voltaire s'est toujours moqué, avec beaucoup d'autres, de ces souverains d'Italie et surtout d'Allemagne dont les prétentions étaient en raison inverse de la superficie de leurs territoires. (Voir notre *Voltaire, Œuvres philosophiques*, p. 24, note 7); 2. Comme Voltaire et bien d'autres, mais non pas comme Pascal, qui reçut chez lui des leçons particulières et qui est mis en cause dans les lignes suivantes; 3. C'est en effet M^{me} Périer, sœur de Pascal, qui nous a raconté ce fait prodigieux (*Vie de M. Pascal, écrite par M^{me} Périer, sa sœur*, 1684). Tallemant des Réaux a tenté de ramener cette invention à des proportions plus humaines. Voltaire semble, lui aussi, faire quelques réserves; 4. « Pascal devint un très grand géomètre, non dans la classe de ceux qui ont contribué par de grandes découvertes au progrès des sciences, comme Descartes, Newton, mais dans celle des géomètres qui ont montré par leurs ouvrages un génie de premier ordre » (*Note de l'édition de Kehl*); 5. L'histoire naturelle se développait déjà depuis le début du siècle grâce à l'utilisation de microscopes perfectionnés. On étudiait les plantes et les insectes, et les nouvelles découvertes étaient interprétées tantôt contre, tantôt pour la religion chrétienne. Réaumur : *Mémoires pour l'histoire des insectes* (1735); Linné : *Fondements botaniques* (1737). Bouillier : *Essai philosophique sur l'âme des bêtes* (1737); De Macy : *Traité de l'âme des bêtes* (1737); Swammerdam : *la Bible de la nature ou Histoire des insectes* (1738). Bazin : *Observations sur les plantes et leur analogie avec les insectes* (1741). Becker : *Essai sur l'histoire naturelle du polype* (1744). Trembley : *le Polype d'eau douce* (1744). Linné : *Genera plantarum* (1745). Bonnet : *Traité d'insectologie* (1745). Lyonnet : *Théologie des insectes* (1745). Bazin : *Abeilles et insectes* (1747). La Mettrie : *l'Homme-plante* (1748). Guer : *Histoire critique de l'âme des bêtes* (1748). Linné : *Philosophie botanique* (1751). Ajouter à cette liste des livres plus généraux, et plus célèbres, comme *le Spectacle de la nature*, de l'abbé Pluche (1732, souvent réédité et augmenté), et, bien qu'ils ne traitent pas des petits animaux, les trois premiers volumes de *l'Histoire naturelle* de Buffon (1749).

affaires. Le muphti¹ de son pays, grand vétillard, et fort ignorant, trouve dans son livre des propositions suspectes, malsonnantes, téméraires, hérétiques, sentant l'hérésie, et le poursuit vivement : il s'agissait de savoir si la forme substantielle² des puces de Sirius était de même nature que celle des colimaçons. Micromégas se défendit avec esprit; il mit les femmes de son côté³; le procès dura deux cent vingt ans. Enfin le muphti fit condamner le livre par des jurisconsultes qui ne l'avaient pas lu, et l'auteur eut ordre de ne paraître à la cour de huit cents années⁴.

Il ne fut que médiocrement affligé d'être banni d'une cour qui n'était remplie que de tracasseries et de petitesesses. Il fit une chanson fort plaisante contre le muphti, dont celui-ci ne s'embarrassa guère; et il se mit à voyager de planète en planète pour achever de se former *l'esprit et le cœur*⁵, comme on dit. Ceux qui ne voyagent qu'en chaise de poste ou en berline seront sans doute étonnés des équipages de là-haut; car nous autres, sur notre petit tas de boue, nous ne concevons rien au delà de nos usages. Notre voyageur connaissait merveilleusement les lois de la gravitation, et toutes les forces attractives et répulsives⁶. Il s'en servait si à propos que, tantôt à l'aide d'un rayon de soleil, tantôt par la commodité d'une comète, il allait de globe en globe, lui et les siens, comme un oiseau voltige de branche en branche. Il parcourut la voie lactée en peu de temps, et je suis obligé d'avouer qu'il ne vit jamais, à travers les étoiles dont elle est semée, ce beau ciel empyrée que l'illustre vicaire Derham⁷ se vante d'avoir vu au bout de sa lunette. Ce n'est pas que je prétende que M. Derham ait mal vu, à Dieu ne plaise! mais Micromégas était sur les lieux, c'est un bon observateur et je ne veux contredire personne. Micro-

1. Chef de la religion mahométane; 2. Terme de la philosophie scolastique. La forme substantielle, c'est ce qui détermine la matière en général à être une chose particulière; 3. Comme l'avait fait, par exemple, Perrault dans la querelle des Anciens et des Modernes; 4. « M. de Voltaire avait été persécuté par le théatin Boyer, pour avoir dit dans ses *Lettres philosophiques* que les facultés de notre âme se développent en même temps que nos organes, de la même manière que les facultés de l'âme des animaux » (*Note de l'édition de Kehl*); 5. Rollin, dans son *Traité des études* (1724-1728) affectionne cette expression qui paraît à Voltaire un peu naïve; 6. C'est-à-dire qu'il connaissait à fond les découvertes de Newton; 7. Savant anglais (1657-1735), auteur d'une *Théologie astronomique* et d'une *Théologie physique* (1726) dans lesquelles il se proposait de prouver l'existence de Dieu par les merveilles de la nature. C'est lui qui semble avoir donné le premier modèle de ces ouvrages à la fois scientifiques et apologétiques dont nous avons cité quelques titres page 88, note 5, et qui n'étaient pas, on le conçoit, du goût de Voltaire.

mégas, après avoir bien tourné, arriva dans le globe de Saturne. Quelque accoutumé qu'il fût à voir des choses nouvelles, il ne put d'abord, en voyant la petitesse du globe et de ses habitants, se défendre de ce sourire de supériorité qui échappe quelquefois aux plus sages; car enfin Saturne n'est guère que neuf cent fois plus gros que la terre, et les citoyens de ce pays-là sont des nains qui n'ont que mille toises¹ de haut ou environ. Il s'en moqua un peu d'abord avec ses gens, à peu près comme un musicien italien se met à rire de la musique de Lulli, quand il vient en France². Mais, comme le Sirien avait un bon esprit, il comprit bien vite qu'un être pensant, peut fort bien n'être pas ridicule pour n'avoir que six mille pieds de haut. Il se familiarisa avec les Saturniens, après les avoir étonnés. Il lia une étroite amitié avec le secrétaire de l'académie de Saturne, homme de beaucoup d'esprit, qui n'avait, à la vérité, rien inventé, mais qui rendait un fort bon compte des inventions des autres, et qui faisait passablement de petits vers et de grands calculs³. Je rapporterai ici, pour la satisfaction des lecteurs, une conversation singulière que Micromégas eut un jour avec M. le secrétaire.

CHAPITRE II

Conversation de l'habitant de Sirius avec celui de Saturne.

Après que Son Excellence se fut couchée, et que le secrétaire se fut approché de son visage : « Il faut avouer, dit Micromégas, que la nature est bien variée. — Oui, dit le Saturnien, la nature est comme un parterre dont les fleurs⁴... — Ah! dit l'autre, laissez-là votre parterre. — Elle est, reprit le secrétaire, comme une assemblée de blondes et de brunes, dont les parures... — Eh! qu'ai-je à faire de vos brunes, dit l'autre. — Elle est donc comme une galerie de peintures dont les traits... — Eh non! dit le voyageur, encore

1. La toise valait 1,949 m; 2. Voltaire écrit au moment même où le monde musical, en France, est partagé entre partisans de la musique française (Lulli, Rameau) et de la musique italienne (Pergolèse et l'opéra-bouffe) et où éclate la fameuse *Querelle des Bouffons*. C'est en 1752 que J.-J. Rousseau écrit sa *Lettre sur la musique française*; 3. Voltaire se moque ici de Fontenelle, le secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, dont il définit le talent avec une exactitude assez malveillante (Voir la *Notice*); 4. C'est surtout dans les *Entretiens sur la pluralité des mondes* que Fontenelle avait usé de ce style fleuri.

une fois la nature est comme la nature. Pourquoi lui chercher des comparaisons ? — Pour vous plaire, répondit le secrétaire. — Je ne veux point qu'on me plaise, répondit le voyageur ; je veux qu'on m'instruise ; commencez d'abord par me dire combien les hommes de votre globe ont de sens. — Nous en avons soixante et douze, dit l'académicien, et nous nous plaignons tous les jours du peu. Notre imagination va au delà de nos besoins ; nous trouvons qu'avec nos soixante et douze sens, notre anneau, nos cinq lunes, nous sommes trop bornés, et, malgré toute notre curiosité et le nombre assez grand de passions qui résultent de nos soixante et douze sens, nous avons tout le temps de nous ennuyer. — Je le crois bien, dit Micromégas ; car dans notre globe, nous avons près de mille sens ; et il nous reste encore je ne sais quel désir vague, je ne sais quelle inquiétude qui nous avertit sans cesse que nous sommes peu de chose, et qu'il y a des êtres beaucoup plus parfaits. J'ai un peu voyagé ; j'ai vu des mortels fort au-dessous de nous ; j'en ai vu de fort supérieurs ; mais je n'en ai vu aucuns¹ qui n'aient plus de désirs que de vrais besoins, et plus de besoins que de satisfaction. J'arriverai peut-être un jour au pays où il ne manque rien ; mais jusqu'à présent personne ne m'a donné de nouvelles positives de ce pays-là. » Le Saturnien et le Sirien s'épuisèrent alors en conjectures ; mais, après beaucoup de raisonnements fort ingénieux et fort incertains, il en fallut revenir aux faits². « Combien de temps vivez-vous ? dit le Sirien. — Ah ! bien peu, répliqua le petit homme de Saturne. — C'est tout comme chez nous, dit le Sirien : nous nous plaignons toujours du peu. Il faut que ce soit une loi universelle de la nature. — Hélas ! nous ne vivons, dit le Saturnien, que cinq cents grandes révolutions du soleil. (Cela revient à quinze mille ans ou environ, à compter à notre manière.) Vous voyez bien que c'est mourir presque au moment que l'on est né ; notre existence est un point, notre durée un instant, notre globe un atome³. A peine

1. *Aucuns* : l'indéfini *aucun* s'employait couramment au pluriel à l'époque classique. Il est beaucoup plus rare aujourd'hui, sauf dans l'expression : *d'aucuns* ; 2. C'est la conclusion habituelle de la philosophie au XVIII^e siècle, qui s'appuie sur l'expérience, et particulièrement celle de Voltaire ; 3. C'est la pensée commune des hommes, qui, ne prenant pas conscience de leur faiblesse, ne sont jamais satisfaits. Mais Voltaire vise ici surtout les philosophes qui, comme Montaigne, Bossuet, Pascal, ont particulièrement insisté sur notre misère. (Voir les *Remarques sur les Pensées de Pascal*, p. 32 de notre *Voltaire, Œuvres philosophiques*.)

a-t-on commencé à s'instruire un peu que la mort arrive avant qu'on ait de l'expérience. Pour moi, je n'ose faire aucuns¹ projets; je me trouve comme une goutte d'eau² dans un océan immense. Je suis honteux, surtout devant vous, de la figure ridicule que je fais dans ce monde. »

Micromégas lui repartit : « Si vous n'étiez pas philosophe, je craindrais de vous affliger en vous apprenant que notre vie est sept cents fois plus longue que la vôtre; mais vous savez trop bien que quand il faut rendre son corps aux éléments, et ranimer la nature sous une autre forme, ce qui s'appelle mourir; quand ce moment de métamorphose³ est venu, avoir vécu une éternité, ou avoir vécu un jour, c'est précisément la même chose. J'ai été dans des pays où l'on vit mille fois plus longtemps que chez moi, et j'ai trouvé qu'on y murmurait encore. Mais il y a partout des gens de bon sens qui savent prendre leur parti et remercier l'auteur de la nature. Il a répandu sur cet univers une profusion de variétés avec une espèce d'uniformité admirable⁴. Par exemple, tous les êtres pensants sont différents, et tous se ressemblent au fond par le don de la pensée et des désirs. La matière est partout étendue; mais elle a dans chaque globe des propriétés diverses. Combien comptez-vous de ces propriétés diverses dans votre matière⁵? — Si vous parlez de ces propriétés, dit le Saturnien, sans lesquelles nous croyons que ce globe ne pourrait subsister tel qu'il est, nous en comptons trois cents, comme l'étendue, l'impénétrabilité, la mobilité, la gravitation, la divisibilité et le reste. — Apparemment, répliqua le voyageur, que ce petit nombre suffit aux vues que le Créateur avait sur votre petite habitation. J'admire en tout sa sagesse; je vois partout des différences, mais aussi partout des proportions. Votre globe est petit, les habitants le sont aussi; vous avez peu de sensations; votre matière a peu de propriétés; tout cela est l'ouvrage

1. Voir note 1 de la p. précédente; 2. Voir *Zadig*, p. 58, note 2; 3. Cette « métamorphose » qu'est la mort, on en parle beaucoup à l'époque où écrit Voltaire; elle est un écho de la philosophie de Leibniz, qui va inspirer beaucoup de savants et de philosophes (Diderot, Buffon, Bonnet, Robinet, etc.). La mort n'est qu'une apparence, un enveloppement, une diminution qui n'empêche pas la vie de se produire sourdement; 4. C'est un des principes leibniziens que Voltaire admet le plus facilement et sur lequel il est revenu souvent : la diversité dans l'unité. Les *monades*, d'après Leibniz, sont *indiscernables*; dans la nature, on ne trouve pas deux choses entièrement semblables, par même deux feuilles d'arbre ou deux gouttes d'eau; 5. La question des « propriétés de la matière » était un problème courant de la métaphysique d'école. Voltaire se moque de ces préoccupations scolastiques.

de la Providence. De quelle couleur est votre soleil bien examiné? — D'un blanc fort jaunâtre, dit le Saturnien; et quand nous divisons un de ses rayons, nous trouvons qu'il contient sept couleurs¹. — Notre soleil tire sur le rouge², dit le Sirien, et nous avons trente-neuf couleurs primitives. Il n'y a pas un soleil, parmi tous ceux dont j'ai approché, qui se ressemble, comme chez vous il n'y a pas un visage qui ne soit différent de tous les autres. »

Après plusieurs questions de cette nature, il s'informa combien de substances essentiellement différentes on comptait dans Saturne. Il apprit qu'on n'en comptait qu'une trentaine, comme Dieu, l'espace, la matière, les êtres étendus qui sentent et qui pensent, les êtres pensants qui n'ont point d'étendue; ceux qui se pénètrent, ceux qui ne se pénètrent pas, et le reste. Le Sirien, chez qui on en comptait trois cents, et qui en avait découvert trois mille autres dans ses voyages, étonna prodigieusement le philosophe de Saturne. Enfin, après s'être communiqué l'un à l'autre un peu de ce qu'ils savaient et beaucoup de ce qu'ils ne savaient pas³, après avoir raisonné pendant une révolution du soleil, ils résolurent de faire ensemble un petit voyage philosophique.

CHAPITRE III

Voyage des deux habitants de Sirius et de Saturne.

... Nos deux curieux partirent; ils sautèrent d'abord sur l'anneau, qu'ils trouvèrent assez plat, comme l'a fort bien deviné un illustre habitant de notre petit globe⁴, de là ils allèrent aisément de lune en lune. Une comète⁵ passait tout auprès de la dernière; ils s'élancèrent sur elle avec leurs domestiques et leurs instruments. Quand ils eurent fait environ cent cinquante millions de lieues, ils rencontrèrent

1. Les sept couleurs du prisme découvertes par Newton; 2. Sirius, d'après les anciens, tirait sur le rouge, mais son éclat est blanc aujourd'hui; 3. « La métaphysique contient deux choses, la première tout ce que les personnes de bon sens savent; la deuxième ce qu'elles ne sauront jamais » (Voltaire, *Lettre à Frédéric*, 17 avril 1737); 4. Huyghens; 5. L'astronomie devenait de plus en plus populaire depuis la fin du xvii^e siècle, grâce aux travaux de Dominique Cassini et de son fils Jacques. Comètes, aurores boréales, éclipses, mesure de la terre font l'objet de nombreuses expériences, observations, et communications à l'Académie des sciences.

les satellites de Jupiter¹. Ils passèrent dans Jupiter même, et y restèrent une année, pendant laquelle ils apprirent de fort beaux secrets qui seraient actuellement sous presse sans messieurs les inquisiteurs, qui ont trouvé quelques propositions un peu dures. Mais j'en ai lu le manuscrit dans la bibliothèque de l'illustre archevêque de..., qui m'a laissé voir ses livres avec cette générosité et cette bonté qu'on ne saurait assez louer.

Mais revenons à nos voyageurs. En sortant de Jupiter, ils traversèrent un espace d'environ cent millions de lieues, et ils côtoyèrent la planète de Mars, qui, comme on sait, est cinq fois plus petite que notre petit globe; ils virent deux lunes qui servent à cette planète, et qui ont échappé aux regards de nos astronomes. Je sais bien que le P. Castel² écrira, et même assez plaisamment, contre l'existence de ces deux lunes; mais je m'en rapporte à ceux qui raisonnent par analogie. Ces bons philosophes-là savent combien il serait difficile que Mars, qui est si loin du soleil, se passât à³ moins de deux lunes. Quoi qu'il en soit, nos gens trouvèrent cela si petit qu'ils craignirent de n'y pas trouver de quoi coucher, et ils passèrent leur chemin comme deux voyageurs qui dédaignent un mauvais cabaret de village et poussent jusqu'à la ville voisine. Mais le Sirien et son compagnon se repentirent bientôt. Ils allèrent longtemps, et ne trouvèrent rien. Enfin ils aperçurent une petite lueur : c'était la terre : cela fit pitié à des gens qui venaient de Jupiter. Cependant, de peur de se repentir une seconde fois, ils résolurent de débarquer. Ils passèrent sur la queue de la comète, et trouvant une aurore boréale⁴ toute prête, ils se mirent dedans, et arrivèrent à terre sur le bord septentrional de la mer Baltique, le cinq juillet mil sept cent trente-sept, nouveau style⁵.

1. En 1705, Dominique Cassini avait donné la théorie des satellites de Jupiter et de Saturne. En 1715, son fils Jacques avait complété l'étude; 2. Le Père Castel (1688-1757), savant jésuite, esprit parfois bizarre, mais original. Il est célèbre par l'invention d'un clavecin oculaire; 3. *Se passer à* : se contenter de. Emploi courant à l'époque classique. On disait aussi, dans le même sens, *se passer de*; 4. Météore lumineux qui paraît dans le ciel, du côté du Nord, et qui est fréquent dans la région polaire. Sa nature et ses causes faisaient l'objet de multiples études; 5. C'est-à-dire au moment même où Maupertuis, accompagné des savants Clairaut, Camus et Lemonnier, revenait de Laponie, où il avait reçu mission de contrôler les mesures de la terre données par Newton, et qui concluaient à un aplatissement. — *Nouveau style*, c'est-à-dire d'après le calendrier grégorien.

CHAPITRE IV

Ce qui leur arrive sur le globe de la terre.

Après s'être reposés quelque temps, ils mangèrent à leur déjeuner deux montagnes, que leurs gens leur apprêtèrent assez proprement¹. Ensuite ils voulurent reconnaître le pays où ils étaient. Ils allèrent d'abord du nord au sud. Les pas ordinaires du Sirien étaient d'environ trente mille pieds de roi; le nain de Saturne, dont la taille n'était que de mille toises², suivait de loin en haletant; or il fallait qu'il fût environ douze pas quand l'autre faisait une enjambée : figurez-vous (s'il est permis de faire de telles comparaisons) un très petit chien de manchon³ qui suivrait un capitaine des gardes du roi de Prusse.

Comme ces étrangers-là vont assez vite, ils eurent fait le tour du globe en trente-six heures; le soleil, à la vérité, ou plutôt la terre, fait un pareil voyage en une journée; mais il faut songer qu'on va bien plus à son aise quand on tourne sur son axe que quand on marche sur ses pieds. Les voilà donc revenus d'où ils étaient partis, après avoir vu cette mare presque imperceptible pour eux, qu'on nomme la *Méditerranée*, et cet autre petit étang qui, sous le nom de *grand Océan*, entoure la taupinière⁴. Le nain n'en avait eu jamais qu'à mi-jambe, et à peine l'autre avait-il mouillé son talon. Ils firent tout ce qu'ils purent en allant et en revenant dessus et dessous pour tâcher d'apercevoir si ce globe était habité ou non. Ils se baissèrent. Ils se couchèrent, ils tâtèrent partout; mais leurs yeux et leurs mains n'étant point proportionnés aux petits êtres qui rampent ici, ils ne reçurent pas la moindre sensation qui pût leur faire soupçonner que nous et nos confrères les autres habitants de ce globe avons l'honneur d'exister.

Le nain, qui jugeait quelquefois un peu trop vite, décida d'abord qu'il n'y avait personne sur la terre. Sa première

1. Comme le Cyclope Polyphème mange quelques-uns des compagnons d'Ulysse (*Odyssée*, Chant IX), comme Gargantua mange en salade six pèlerins (chap. xxxviii). Mais ici la taille de nos héros est infiniment plus grande que celle de Polyphème et de Gargantua; 2. Voir p. 90, note 1; 3. Chien de très petite espèce, et qui peut tenir dans un manchon. N'oublions pas que Voltaire écrit ceci à Potsdam et que Frédéric II, continuant la tradition de son père, recrutait pour sa garde les plus beaux hommes de son royaume; 4. Comme dit Montaigne (*Essais*, II, xii) : " La pire, la plus morte et croupie partie de l'univers ».

raison était qu'il n'avait vu personne. Micromégas lui fit sentir poliment que c'était raisonner assez mal¹ : « Car, disait-il, vous ne voyez pas avec vos petits yeux certaines étoiles de la cinquième grandeur que j'aperçois très distinctement; concluez-vous de là que ces étoiles n'existent pas? — Mais, dit le nain, j'ai bien tâté. — Mais, répondit l'autre, vous avez mal senti. — Mais, dit le nain, ce globe-ci est si mal construit, cela est si irrégulier et d'une forme qui me paraît si ridicule! tout semble être ici dans le chaos : voyez-vous ces petits ruisseaux dont aucun ne va de droit fil², ces étangs qui ne sont ni ronds, ni carrés, ni ovales, ni sous aucune forme régulière; tous ces petits grains pointus dont ce globe est hérissé, et qui m'ont écorché les pieds? (Il voulait parler des montagnes.) Remarquez-vous encore la forme de tout le globe, comme il est plat aux pôles, comme il tourne autour du soleil d'une manière gauche, de façon que les climats des pôles sont nécessairement incultes³? En vérité, ce qui fait que je pense qu'il n'y a ici personne, c'est qu'il me paraît que des gens de bon sens ne voudraient pas y demeurer. — Eh bien! dit Micromégas, ce ne sont peut-être pas non plus des gens de bon sens qui l'habitent. Mais enfin il y a quelque apparence que ceci n'est pas fait pour rien. Tout vous paraît irrégulier ici, dites-vous, parce que tout est tiré au cordeau dans Saturne et dans Jupiter. Eh! c'est peut-être pour cette raison-là même qu'il y a ici un peu de confusion. Ne vous ai-je pas dit que dans mes voyages j'avais toujours remarqué de la variété? » Le Saturnien répliqua à toutes ces raisons. La dispute n'eût jamais fini, si par bonheur Micromégas, en s'échauffant à parler, n'eût cassé le fil de son collier de diamants. Les diamants

1. Comme nous l'avons dit dans notre *Notice*, Voltaire se plaît malicieusement à prêter à Fontenelle des préjugés contre lesquels il a précisément toujours lutté. « Supposons, dit-il dans les *Entretiens sur la pluralité des mondes* (2^e soir), qu'il n'y ait jamais eu nul commerce entre Paris et Saint-Denis, et qu'un bourgeois de Paris, qui ne sera jamais sorti de sa ville, soit sur les tours de Notre-Dame, et voie Saint-Denis de loin; on lui demandera s'il croit que Saint-Denis soit habité comme Paris. Il répondra hardiment que non ..., il s'obstinera toujours à soutenir que Saint-Denis n'est point habité, puisqu'il n'y voit personne. » On connaît aussi l'agréable histoire de la rose qui considère le jardinier comme immortel; 2. *Aller droit fil* : aller droit. Originellement cela signifiait : couper la toile entre deux fils, sans accroc; 3. L'aplatissement de la terre aux pôles et son renflement à l'équateur avaient été prouvés par Newton et Huyghens. Les pôles sont incultes parce que l'axe de rotation de la terre reste parallèle à lui-même, et qu'en conséquence, dans la révolution de la terre autour du soleil, les pôles ne sont jamais éclairés par celui-ci.

tombèrent; c'étaient de jolis petits carats¹ assez inégaux, dont les plus gros pesaient quatre cents livres, et les plus petits cinquante. Le nain en ramassa quelques-uns; il s'aperçut, en les approchant de ses yeux, que ces diamants, de la façon dont ils étaient taillés, étaient d'excellents microscopes. Il prit donc un petit microscope de cent soixante pieds de diamètre, qu'il appliqua à sa prunelle; et Micromégas en choisit un de deux mille cinq cents pieds². Ils étaient excellents; mais d'abord on ne vit rien par leurs secours, il fallait s'ajuster³. Enfin l'habitant de Saturne vit quelque chose d'imperceptible qui remuait entre deux eaux dans la mer Baltique : c'était une baleine. Il la prit avec le petit doigt fort adroitement; et la mettant sur l'ongle de son pouce, il la fit voir au Sirien, qui se prit à rire pour la seconde fois de l'excès de petitesse dont étaient les habitants de notre globe. Le Saturnien, convaincu que notre monde est habité, s'imagina bien vite qu'il ne l'était que par des baleines⁴; et comme il était grand raisonneur, il voulut deviner d'où un si petit atome tirait son origine, son mouvement, s'il avait des idées, une volonté, une liberté. Micromégas y fut fort embarrassé; il examina l'animal fort patiemment, et le résultat de l'examen fut qu'il n'y avait pas moyen de croire qu'une âme fût logée là⁵. Les deux voyageurs inclinaient donc à penser qu'il n'y a point d'esprit dans notre habitation, lorsqu'à l'aide du microscope ils aperçurent quelque chose d'aussi gros qu'une baleine qui flottait sur la mer Baltique. On sait que dans ce temps-là même une volée de philosophes revenait du cercle polaire, sous lequel ils avaient été faire des observations dont personne ne s'était avisé jusqu'alors⁶. Les gazettes dirent que leur vaisseau échoua au golfe de Bothnie⁷, et qu'ils eurent bien de la peine à se sauver; mais on ne sait jamais dans ce monde le dessous des cartes. Je vais raconter ingénument comme la chose se passa, sans y rien mettre du mien; ce qui n'est pas un petit effort pour un historien.

1. Le *carat* est la vingt-quatrième partie d'or pur dans une masse que l'on considère comme composée de vingt-quatre parties. C'est aussi le poids de vingt-quatre grains dont on se sert pour les diamants. Enfin, et c'est ici le cas, le carat désigne un petit diamant; 2. Le *pied* valait 0,324 m; 3. = S'accommoder; 4. Voir p. 96, note 1; 5. Dirigé contre le dogme chrétien, qui refusait l'âme à tout être qui n'était pas de race humaine. — On discutait beaucoup sur l'âme des bêtes et sur leur langage. Voir p. 88, note 5. On en tirait des conclusions tantôt contraires et tantôt favorables à l'orthodoxie chrétienne; 6. Voir p. 94, note 5; 7. Le golfe de Bothnie baigne la Finlande et la Suède.

CHAPITRE V

Expériences et raisonnements des deux voyageurs.

Micromégas étendit la main tout doucement vers l'endroit où l'objet paraissait, et avançant deux doigts, et les retirant par la crainte de se tromper, puis les ouvrant et les serrant, il saisit fort adroitement le vaisseau qui portait ces messieurs, et le mit encore sur son ongle sans le trop presser de peur de l'écraser. « Voici un animal bien différent du premier », dit le nain de Saturne; le Sirien mit le prétendu animal dans le creux de sa main. Les passagers et les gens de l'équipage, qui s'étaient crus enlevés par un ouragan, et qui se croyaient sur une espèce de rocher, se mettent tous en mouvement; les matelots prennent des tonneaux de vin, les jettent sur la main de Micromégas, et se précipitent après. Les géomètres prennent leurs quarts de cercle¹, leurs secteurs, deux filles laponnes², et descendent sur les doigts du Sirien. Ils en firent tant qu'il sentit enfin remuer quelque chose qui lui chatouillait les doigts; c'était un bâton ferré qu'on lui enfonçait d'un pied dans l'index : il jugea par ce picotement qu'il était sorti quelque chose du petit animal qu'il tenait; mais il n'en soupçonna pas d'abord davantage. Le microscope, qui faisait à peine discerner une baleine et un vaisseau, n'avait point de prise sur un être aussi imperceptible que des hommes. Je ne prétends choquer ici la vanité de personne, mais je suis obligé de prier les importants de faire ici une petite remarque avec moi; c'est qu'en prenant la taille des hommes d'environ cinq pieds³, nous ne faisons pas sur la terre une plus grande figure qu'en ferait sur une boule de dix pieds de tour un animal qui aurait à peu près la six cent millième partie d'un pouce⁴ en hauteur. Figurez-vous une substance qui pourrait tenir la terre dans sa main, et qui aurait des organes en proportion des nôtres; et il se peut très bien faire qu'il y ait un grand nombre de ces substances : or concevez, je vous prie, ce

1. *Quart de cercle* : instrument qui est la quatrième partie d'un cercle et qui sert à prendre les élévations sur terre et sur mer. *Secteur* : instrument qui consiste en un arc de 20 à 30 degrés et une lunette. Notez que Gulliver est mesuré d'une façon analogue, au moyen d'un quart de cercle, par les mathématiciens de Lilliput (chap. III, fin); 2. L'expédition de Maupertuis avait en effet ramené deux Laponnes dont les journaux, et Voltaire en particulier, se sont beaucoup égayés; 3. Voir p. 97, note 2; 4. Voir p. 87, note 5.



Phot. Larousse.

MICROMÉGAS

Gravure de Vidal, d'après Monnet.
(Bibliothèque nationale.)

qu'elles penseraient de ces batailles qui font gagner au vainqueur un village pour le perdre ensuite¹.

Je ne doute pas que, si quelque capitaine des grands grenadiers lit jamais cet ouvrage, il ne hausse de deux grands pieds au moins les bonnets de sa troupe; mais je l'avertis qu'il aura beau faire, que lui et les siens ne seront jamais que des infiniment petits².

Quelle adresse merveilleuse ne fallut-il donc pas à notre philosophe de Sirius, pour apercevoir les atomes dont je viens de parler? Quand Leuwenhoek³ et Hartsoeker⁴ virent les premiers ou crurent voir la graine dont nous sommes formés, ils ne firent pas, à beaucoup près, une si étonnante découverte. Quel plaisir sentit Micromégas en voyant remuer ces petites machines, en examinant tous leurs tours, en les suivant dans toutes leurs opérations! comme il s'écria! comme il mit avec joie un de ses microscopes dans les mains de son compagnon de voyage! « Je les vois, disaient-ils tous deux à la fois; ne les voyez-vous pas qui portent des fardeaux, qui se baissent, qui se relèvent! » En parlant ainsi, les mains leur tremblaient par le plaisir de voir des objets si nouveaux, et par la crainte de les perdre.

CHAPITRE VI

Ce qui leur arriva chez les hommes.

Micromégas, bien meilleur observateur que son nain, vit clairement que les atomes se parlaient; et il le fit remarquer à son compagnon, qui ne voulut point croire que de pareilles espèces pussent se communiquer des idées. Il avait le don des langues aussi bien que le Sirien; il n'entendait point parler nos atomes, et il supposait qu'ils ne parlaient pas : d'ailleurs, comment ces êtres imperceptibles auraient-ils les organes de la voix, et qu'auraient-ils à dire? Pour parler

1. Voltaire a déjà exprimé plusieurs fois ses idées sur la guerre. Voir surtout les *Lettres philosophiques* (1^{re} Lettre sur « les Quakers », fin). Après *Micromégas*, voir le *Dictionnaire philosophique*, article « Guerre »; 2. Se souvenir que Voltaire écrit en Prusse. — Quant aux infiniment petits, ils étaient à la mode depuis les *Deux infinis* de Pascal et surtout depuis la dispute fameuse entre Newton et Leibniz sur la découverte du calcul infinitésimal qui avait divisé en deux camps l'Académie des sciences de Paris. — Voyez aussi La Bruyère, *Des jugements* (119); 3. *Leuwenhoek* (1632-1723), naturaliste hollandais; 4. *Hartsoeker* (1656-1725), physicien et naturaliste hollandais.

il faut penser, ou à peu près; mais s'il pensaient, ils auraient donc l'équivalent d'une âme : or, attribuer l'équivalent d'une âme à cette espèce, cela lui paraissait absurde¹.

« ... Il faut tâcher d'examiner ces insectes, dit le Saturnien, nous raisonnerons après. — C'est fort bien dit », reprit Micromégas; et aussitôt il tira une paire de ciseaux dont il se coupa les ongles, et d'une rognure de l'ongle de son pouce² il fit sur-le-champ une espèce de grande trompette parlante, comme un vaste entonnoir, dont il mit le tuyau dans son oreille. La circonférence de l'entonnoir enveloppait le vaisseau et tout l'équipage. La voix la plus faible entraînait dans les fibres circulaires de l'ongle, de sorte que, grâce à son industrie, le philosophe de là-haut entendit parfaitement le bourdonnement de nos insectes de là-bas³. En peu d'heures il parvint à distinguer les paroles, et enfin à entendre le français. Le nain en fit autant, quoique avec plus de difficulté. L'étonnement des voyageurs redoublait à chaque instant. Ils entendaient des mites parler d'assez bon sens : ce jeu de la nature leur paraissait inexplicable⁴. Vous croyez bien que le Sirien et son nain brûlaient d'impatience de lier conversation avec les atomes; le nain craignait que sa voix de tonnerre, et surtout celle de Micromégas, n'assourdît les mites sans en être entendue. Il fallait en diminuer la force. Ils se mirent dans la bouche des espèces de petits cure-dents, dont le bout fort effilé venait donner auprès du vaisseau. Le Sirien tenait le nain sur ses genoux, et le vaisseau avec l'équipage sur son ongle; il baissait la tête et parlait bas. Enfin moyennant toutes ces précautions et bien d'autres encore, il commença ainsi son discours :

« Insectes invisibles que la main du Créateur s'est plu à faire naître dans l'abîme de l'infiniment petit, je le remercie de ce qu'il a daigné me découvrir des secrets qui semblaient impénétrables. Peut-être ne daignerait-on pas vous regarder à ma cour; mais je ne méprise personne, et je vous offre ma protection. »

Si jamais il y eut quelqu'un d'étonné, ce furent les gens qui entendirent ces paroles. Ils ne pouvaient deviner d'où

1. Voir p. 97, note 5; 2. Gulliver se fait comprendre des Lilliputiens par des moyens différents, mais d'une ingéniosité analogue; 3. = D'en bas; 4. *Jeu de la nature* : le mot était courant pour rendre compte de phénomènes bizarres que la science n'avait pas encore expliqués. On croyait communément, par exemple, que ce que nous appelons les *fossiles* étaient des jeux de la nature, *judi naturea*.

elles portaient. L'aumônier du vaisseau récita les prières des exorcismes, les matelots jurèrent, et les philosophes du vaisseau firent des systèmes¹; mais quelque système qu'ils fissent, ils ne purent jamais deviner qui leur parlait. Le nain Saturne, qui avait la voix plus douce que Micromégas, leur apprit alors en peu de mots à quelles espèces ils avaient affaire. Il leur raconta le voyage de Saturne, les mit au fait de ce qu'était M. Micromégas; et, après les avoir plaints d'être si petits, il leur demanda s'ils avaient toujours été dans ce misérable état si voisin de l'anéantissement, ce qu'ils faisaient dans un globe qui paraissait appartenir à des baleines, s'ils étaient heureux, s'ils multipliaient, s'ils avaient une âme, et cent autres questions de cette nature.

Un raisonneur de la troupe, plus hardi que les autres, et choqué de ce qu'on doutait de son âme, observa l'interlocuteur avec des pinnules² braquées sur un quart de cercle, fit deux stations³, et à la troisième il parla ainsi : « Vous croyez donc, monsieur, parce que vous avez mille toises depuis la tête jusqu'aux pieds, que vous êtes un... — Mille toises⁴! s'écria le nain; juste ciel! d'où peut-il savoir ma hauteur? Mille toises! il ne se trompe pas d'un pouce : quoi! cet atome m'a mesuré! il est géomètre, il connaît ma grandeur; et moi, qui ne le vois qu'à travers un microscope, je ne connais pas encore la sienne! — Oui, je vous ai mesuré, dit le physicien, et je mesurerai encore bien votre grand compagnon. » La proposition fut acceptée; Son Excellence se coucha de tout son long; car, s'il se fût tenu debout, sa tête eût été trop au-dessus des nuages. Nos philosophes lui plantèrent un grand arbre dans un endroit que le docteur Swift⁵ nommerait, mais que je me garderai bien d'appeler par son nom, à cause de mon grand respect pour les dames. Puis, par une suite de triangles liés ensemble, ils conclurent que ce qu'ils voyaient était en effet un jeune homme de cent vingt mille pieds de roi⁶.

1. La philosophie du XVIII^e siècle, s'inspirant de l'empirisme de Locke, avait l'horreur des systèmes *a priori*. Elle traitait cavalièrement de systèmes les théories les plus admirables des philosophes les plus authentiques : Platon, Descartes, Leibniz, etc. En 1749, Condillac avait publié un *Traité des systèmes*, inspiré de cette idée un peu simpliste. Voltaire écrira, en 1772, une satire intitulée *les Systèmes*, après s'être moqué, souvent à la légère, des découvertes les plus importantes ou des hypothèses les plus louables (Voir notre *Voltaire, Œuvres philosophiques*, pp. 99 et suiv.); 2. *Pinnules* : deux petites pièces de cuivre minces, rectangulaires, élevées perpendiculairement; 3. *Station* : place que l'on occupe pour opérer un nivellement, une mesure d'angle; 4. Voir p. 90, note 1; 5. L'auteur de *Gulliver* (1726); 6. Voir p. 87, note 5.

Alors Micromégas prononça ces paroles : « Je vois plus que jamais qu'il ne faut juger de rien sur sa grandeur apparente. O Dieu ! qui avez donné une intelligence à des substances qui paraissent si méprisables, l'infiniment petit vous coûte autant que l'infiniment grand ; et s'il est possible qu'il y ait des êtres plus petits que ceux-ci, ils peuvent encore avoir un esprit supérieur à ceux de ces superbes animaux que j'ai vus dans le ciel, dont le pied seul couvrirait le globe où je suis descendu. »

Un des philosophes lui répondit qu'il pouvait en toute sûreté croire qu'il est en effet des êtres intelligents beaucoup plus petits que l'homme. Il lui conta, non pas tout ce que Virgile a dit de fabuleux sur les abeilles¹, mais ce que Swammerdam² a découvert, et ce que Réaumur³ a disséqué. Il lui apprit enfin qu'il y a des animaux qui sont pour les abeilles ce que les abeilles sont pour l'homme, ce que le Sirien lui-même était pour ces animaux si vastes dont il parlait, et ce que ces grands animaux sont pour d'autres substances devant lesquelles ils ne paraissent que comme des atomes. Peu à peu la conversation devint intéressante, et Micromégas parla ainsi :

CHAPITRE VII

Conversation avec les hommes.

« O atomes intelligents, dans qui l'Être éternel s'est plu à manifester son adresse et sa puissance, vous devez, sans doute, goûter des joies bien pures sur votre globe ; car ayant si peu de matière, et paraissant tout esprit, vous devez passer votre vie à aimer et à penser ; c'est la véritable vie des esprits. Je n'ai vu nulle part le vrai bonheur, mais il est ici, sans doute. » A ce discours, tous les philosophes secouèrent la tête ; et l'un d'eux, plus franc que les autres, avoua de bonne foi que, si l'on en excepte un petit nombre d'habitants fort peu considérés, tout le reste est un assemblage de fous, de méchants et de malheureux. « Nous avons plus de matière qu'il ne nous en faut, dit-il, pour faire beau-

1. Virgile, *Géorgiques*, Chant IV ; 2. Swammerdam (1637-1680), anatomiste et entomologiste hollandais ; 3. Réaumur (1683-1757), physicien et naturaliste français.

coup de mal, si le mal vient de la matière; et trop d'esprit, si le mal vient de l'esprit. Savez-vous bien, par exemple, qu'à l'heure que je vous parle¹, il y a cent mille fous de notre espèce, couverts de chapeaux, qui tuent cent mille autres animaux couverts d'un turban², ou qui sont massacrés par eux, et que, presque par toute la terre, c'est ainsi qu'on en use de temps immémorial? » Le Sirien frémit, et demanda quel pouvait être le sujet de ces horribles querelles entre de si chétifs animaux. Il s'agit, dit le philosophe, de quelque tas de boue³ grand comme votre talon. Ce n'est pas qu'aucun de ces millions d'hommes qui se font égorger prétendent un fétu sur ce tas de boue. Il ne s'agit que de savoir s'il appartiendra à un certain homme qu'on nomme *Sultan*, ou à un autre qu'on nomme, je ne sais pourquoi, *César*. Ni l'un ni l'autre n'a jamais vu ni ne verra jamais le petit coin de terre dont il s'agit; et presque aucun de ces animaux, qui s'égorgeent mutuellement, n'a jamais vu l'animal pour lequel il s'égorge⁴.

— Ah! malheureux! s'écria le Sirien avec indignation, peut-on concevoir cet excès de rage forcenée! Il me prend envie de faire trois pas, et d'écraser de trois coups de pied toute cette fourmilière d'assassins ridicules. — Ne vous en donnez pas la peine, lui répondit-on; ils travaillent assez à leur ruine. Sachez qu'au bout de dix ans, il ne reste jamais la centième partie de ces misérables; sachez que, quand même ils n'auraient pas tiré l'épée, la faim, la fatigue ou l'intempérance, les emportent presque tous. D'ailleurs, ce n'est pas eux qu'il faut punir, ce sont ces barbares sédentaires qui du fond de leur cabinet ordonnent, dans le temps de leur digestion, le massacre d'un million d'hommes, et qui ensuite en font remercier Dieu solennellement. » Le voyageur se sentit ému de pitié pour la petite race humaine, dans laquelle il découvrait de si étonnants contrastes. « Puisque vous êtes du petit nombre des sages, dit-il à ces messieurs, et qu'apparemment vous ne tuez personne pour de l'argent, dites-moi, je vous en prie, à quoi vous vous occupez. — Nous disséquons des mouches⁴, dit le philo-

1. = A l'heure où je vous parle. Latinisme classique. — Voltaire songe à la guerre entre la Turquie et la Russie (1736-1739); car nous sommes en 1737;
2. *Chapeaux* : les Russes. *Turban* : les Turcs; 3. La Crimée; 4. Voir *Lettres philosophiques* (I^{re} Lettre, sur « les Quakers ») et *Dictionnaire philosophique*, article « Guerre » (Voltaire, *Œuvres philosophiques*, p. 13 et p. 87). Voir aussi *Candide* (tome II de cette édition, chap. II, p. 13); 4. Comme Réaumur, et bien d'autres.

sophe, nous mesurons des lignes, nous assemblons des nombres; nous sommes d'accord sur deux ou trois points que nous entendons, et nous disputons sur deux ou trois mille que nous n'entendons pas¹. » Il prit aussitôt fantaisie au Sirien et au Saturnien d'interroger ces atomes pensants, pour savoir de quoi ils convenaient. « Combien comptez-vous, dit celui-ci, de l'étoile de la Canicule à la grande étoile des Gémeaux? » Ils répondirent tous à la fois. « Trente-deux degrés et demi. — Combien comptez-vous d'ici à la lune? — Soixante demi-diamètres de la terre en nombre rond. — Combien pèse votre air? » Il croyait les attraper, mais tous lui dirent que l'air pèse environ neuf cents fois moins qu'un pareil volume de l'eau la plus légère, et dix-neuf mille fois moins que l'or du ducat². Le petit nain de Saturne, étonné de leurs réponses, fut tenté de prendre pour des sorciers ces mêmes gens auxquels il avait refusé une âme un quart d'heure auparavant.

Enfin Micromégas leur dit : « Puisque vous savez si bien ce qui est hors de vous, sans doute vous savez encore mieux ce qui est en dedans. Dites-moi ce que c'est que votre âme, et comment vous formez vos idées. » Les philosophes parlèrent tous à la fois comme auparavant; mais ils furent tous de différents avis. Le plus vieux citait Aristote, l'autre prononçait le nom de Descartes; celui-ci, de Malebranche; cet autre, de Leibniz; cet autre, de Locke. Un vieux péripatéticien³ dit tout haut avec confiance : « L'âme est une entéléchie⁴ et une raison par qui elle a la puissance d'être ce qu'elle est. C'est ce que déclare expressément Aristote, page 633 de l'édition du Louvre⁵. » Il cita le passage. « Je n'entends pas trop bien le grec, dit le géant. — Ni moi non plus, dit la mite philosophique. — Pourquoi donc, reprit le Sirien, citez-vous un certain Aristote en grec? — C'est, répliqua le savant, qu'il faut bien citer ce qu'on ne comprend point du tout dans la langue qu'on entend le moins. »

Le cartésien prit la parole et dit : « L'âme est un esprit pur qui a reçu dans le ventre de sa mère toutes les idées métaphysiques, et qui, en sortant de là, est obligée d'aller à l'école, et d'apprendre tout de nouveau ce qu'elle a si bien

1. Voir p. 93, note 3; 2. *Or du ducat* : monnaie d'or fin dont la valeur variait de 10 à 12 francs; 3. Disciple d'Aristote; 4. *Entéléchie* : réalité possédant en soi le principe de son action et tendant d'elle-même à sa fin. Le mot est d'Aristote, et il venait d'être repris par Leibniz; 5. Le passage se trouve au traité *De l'âme* (II, II), mais la page indiquée paraît être une référence fantaisiste.

su et qu'elle ne saura plus¹. — Ce n'était donc pas la peine, répondit l'animal de huit lieues, que ton âme fût si savante dans le ventre de ta mère, pour être si ignorante quand tu aurais de la barbe au menton. Mais qu'entends-tu par esprit? — Que me demandez-vous là? dit le raisonneur; je n'en ai point d'idée; on dit que ce n'est pas la matière. — Mais sais-tu au moins ce que c'est que la matière? — Très bien, lui répondit l'homme. Par exemple cette pierre est grise, est d'une telle forme, a ses trois dimensions; elle est pesante et divisible. — Eh bien! dit le Sirien, cette chose qui te paraît divisible, pesante et grise, me diras-tu bien ce que c'est? Tu vois quelques attributs; mais le fond de la chose, le connais-tu? — Non, dit l'autre. — Tu ne sais donc point ce que c'est que la matière. »

Alors M. Micromégas, adressant la parole à un autre sage qu'il tenait sur son pouce, lui demanda ce que c'était que son âme, et ce qu'elle faisait. « Rien du tout, dit le philosophe malebranchiste; c'est Dieu qui fait tout pour moi; je vois tout en lui, je fais tout en lui; c'est lui qui fait tout sans que je m'en mêle². — Autant vaudrait ne pas être, reprit le sage de Sirius. — Et toi, mon ami, dit-il à un leibnitzien qui était là, qu'est-ce que ton âme? — C'est, répondit le leibnitzien, une aiguille qui montre les heures pendant que mon corps carillonne; ou bien si vous voulez, c'est elle qui carillonne pendant que mon corps montre l'heure; ou bien mon âme est le miroir de l'univers, et mon corps est la bordure du miroir : tout cela est clair³. »

Un petit partisan de Locke était là tout auprès; et quand on lui eut enfin adressé la parole : « Je ne sais pas, dit-il, comment je pense, mais je sais que je n'ai jamais pensé qu'à l'occasion de mes sens. Qu'il y ait des substances immatérielles et intelligentes; c'est de quoi je ne doute pas : mais qu'il soit impossible à Dieu de communiquer la pensée à la matière⁴, c'est de quoi je doute fort. Je révere la puissance éternelle; il ne m'appartient pas de la borner : je n'affirme rien; je me contente de croire qu'il y a plus de choses possibles qu'on ne pense. »

L'animal de Sirius sourit : il ne trouva pas celui-là le

1. Allusion aux *idées innées* de Descartes, combattues par Locke et toute la philosophie du XVIII^e siècle; 2. C'est le *panthéisme* de Malebranche; 3. C'est l'*harmonie préétablie* de Leibniz; 4. Voltaire, depuis les *Lettres philosophiques* (p. 25), n'a cessé de revenir sur cette prétendue affirmation de Locke, qui concordait à merveille avec le matérialisme.

moins sage, et le nain de Saturne aurait embrassé le sectateur de Locke sans l'extrême disproportion. Mais il y avait là par malheur un petit animalcule en bonnet carré¹ qui coupa la parole à tous les autres animalcules philosophes; il dit qu'il savait tout le secret, que tout cela se trouvait dans la *Somme de saint Thomas*²; il regarda de haut en bas les deux habitants célestes; il leur soutint que leurs personnes, leurs mondes, leurs soleils, leurs étoiles, tout était fait uniquement pour l'homme. A ce discours nos deux voyageurs se laissèrent aller l'un sur l'autre en étouffant de ce rire inextinguible qui, selon Homère, est le partage des dieux; leurs épaules et leurs ventres allaient et venaient, et, dans ces convulsions, le vaisseau que le Sirien avait sur son ongle tomba dans une poche de la culotte du Saturnien. Ces deux bonnes gens le cherchèrent longtemps; enfin ils retrouvèrent l'équipage, et le rajustèrent fort proprement. Le Sirien reprit les petites mites; il leur parla encore avec beaucoup de bonté, quoiqu'il fût un peu fâché dans le fond du cœur de voir que les infiniment petits eussent un orgueil presque infiniment grand. Il leur promit de leur faire un beau livre de philosophie, écrit fort menu pour leur usage, et que, dans ce livre, ils verraient le bout des choses. Effectivement il leur donna ce volume avant son départ : on le porta à Paris, à l'Académie des sciences, mais quand le vieux secrétaire l'eut ouvert, il ne vit rien qu'un livre tout blanc³. « Ah ! dit-il, je m'en étais bien douté. »

1. = Un docteur de Sorbonne; 2. *Saint-Thomas d'Aquin*, surnommé l'Ange de l'École ou le Docteur Angélique (1225-1274), célèbre théologien et philosophe du Moyen Âge, auteur de la fameuse *Somme théologique*. Il représente aux yeux de Voltaire l'orthodoxie scolastique, c'est-à-dire les préjugés; 3. Voir *Zadig*, p. 75, note 1.

QUESTIONS SUR « ZADIG »

CHAPITRE PREMIER. — *Du début à « sans dédain ».* Commentez et appréciez ce portrait moral de Zadig. En quoi consiste exactement sa sagesse ?

— Depuis : *Zadig avec de grandes richesses jusqu'à la fin.* Montrez quelles sont les qualités principales de ce récit.

CHAP. II. — Le caractère d'Azora n'est qu'une esquisse, mais une esquisse magistrale. Montrez-le.

CHAP. III. — Voltaire s'inspire ici d'un conte oriental, mais il le fait servir à sa thèse (qu'il est difficile d'être heureux en cette vie!), y met en lumière la supériorité de l'observation scientifique sur les préjugés scolastiques, et en augmente l'intérêt par des allusions à l'actualité. C'est ce que vous ferez voir, en prenant des exemples.

CHAP. IV. — Du début jusqu'à : *en bonne compagnie.* Expliquez les intentions satiriques de ce passage.

CHAP. V. — Montrez comment, dans ce chapitre, Voltaire sait éviter la banalité du conte moral.

CHAP. VI. — Dites, d'après ce chapitre, l'idée que Voltaire se faisait du despotisme éclairé.

CHAP. VII. — Étudiez les allusions satiriques contenues dans ce chapitre.

CHAP. VIII. — Commentez le dernier paragraphe de ce chapitre, et montrez comment les divers récits qui précèdent concourent à une même démonstration.

CHAP. IX. — Montrez la beauté des quinze premières lignes de ce chapitre, bien que le ton de la parodie n'en soit pas absent.

— Depuis : *En disant ces paroles jusqu'à meurt en se débattant.* Étudiez la description de ce combat.

CHAP. XI. — Du début jusqu'à *qui les a faites.* Commentez et appréciez cet apologue.

CHAP. XII. — Étudiez la composition et le sens philosophique de ce chapitre.

CHAP. XIV. — Depuis : *Ce bon prince jusqu'à était fort indulgent.* L'art du récit : composition et style.

— L'esprit de Voltaire : mettre en lumière les allusions malicieuses, l'ironie, l'humour.

— Comparez ce récit au chapitre III du *Voyage à Lilliput* qui en est la source, et insistez sur les différences.

CHAP. XVI. — Depuis : *Le seigneur du château* jusqu'à *en confusion dans Babylone*. Faites ressortir, en prenant des exemples, l'âpre satire contenue dans ces lignes où l'auteur fait une apologie ironique du brigandage.

CHAP. XVII. — Du début jusqu'à *j'allais mourir dans la rivière*. C'est un modèle de récit voltairien : une suite de faits, une cascade de mésaventures exposées avec une rapidité qui concourt à la démonstration.

CHAP. XVIII. — Relevez, dans ce chapitre, les traces d'un romanesque sentimental que Voltaire, bien entendu, ne prend pas au sérieux et qui est une amusante parodie des romans à la mode.

CHAP. XIX. — Vous étudierez dans ce chapitre le style de Voltaire. Vous montrerez en particulier quel en est le mouvement et la couleur. Cette couleur est sobre, mais elle existe, et Voltaire prend un plaisir évident à *peindre*, bien que sa palette soit réduite.

CHAP. XX. — En vous aidant de notre *Notice*, et en prenant des exemples précis, vous montrerez quelle est ici l'attitude de Voltaire dans la question de l'optimisme et du pessimisme, c'est-à-dire son opinion au sujet de la Providence. Commentez en particulier, dans les dernières lignes du chapitre, les mots suivants : « Il n'y a point de hasard. » « Zadig à genoux adora la Providence et se soumit. »

QUESTIONS SUR « MICROMÉGAS »

CHAPITRE PREMIER. — Du début jusqu'à *huit cents années*. Commentez ce portrait physique et moral de Micromégas et montrez les éléments divers qui en constituent le comique.

— Que pensez-vous de l'appréciation portée par Voltaire sur le secrétaire de l'Académie de Saturne (Fontenelle), à la fin du chapitre ?

CHAP. II. — Précisez le sens de cette conversation entre Micromégas et l'homme de Saturne, et montrez qu'elle contient une part importante de la philosophie de Voltaire.

CHAP. IV. — Depuis *Le nain qui jugeait quelquefois* jusqu'à *La dispute n'eût jamais fini*. Micromégas donne une leçon de relativité à l'homme de Saturne. Quels sont les préjugés de ce dernier ? Et quels arguments fait valoir son compagnon ? Vous noterez que Fontenelle (voir notre *Notice*) a toujours lutté contre les erreurs que Voltaire veut bien lui prêter ici.

CHAP. V. — Étudiez le comique de ce chapitre, que vous comparerez avec celui du *Voyage à Lilliput*.

CHAP. VI. — Depuis : *Insectes invisibles* jusqu'à la fin du chapitre. Montrez la drôlerie de cette scène, et la leçon sérieuse qu'elle comporte.

CHAP. VII. — Du début jusqu'à : *remercier Dieu solennellement*. Appréciez cette satire dirigée contre la guerre, et comparez-la à la *Première lettre philosophique* et à l'article *Guerre* du *Dictionnaire philosophique* (Voltaire, *Œuvres philosophiques*, p. 15 et p. 87).

— Depuis : *le voyageur se sentait ému* jusqu'à la fin : Voltaire affirme sa foi dans la science, et son mépris pour la métaphysique. Cherchez, dans son œuvre, des pages qui peuvent servir de commentaire à ce chapitre.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE DE LA VIE DE VOLTAIRE.....	4
INTRODUCTION.....	5
ZADIG, NOTICE.....	II
ZADIG, ÉPÎTRE DÉDICATOIRE.....	15
Chap. I. LE BORGNE	18
Chap. II. LE NEZ.....	21
Chap. III. LE CHIEN ET LE CHEVAL	23
Chap. IV. L'ENVIEUX	26
Chap. V. LES GÉNÉREUX.....	31
Chap. VI. LE MINISTRE	33
Chap. VII. LES DISPUTES ET LES AUDIENCES.....	35
Chap. VIII. LA JALOUSIE	37
Chap. IX. LA FEMME BATTUE	41
Chap. X. L'ESCLAVAGE	44
Chap. XI. LE BÛCHER	47
Chap. XII. LE SOUPER	49
Chap. XIII. LE RENDEZ-VOUS	53
Chap. XIV. LA DANSE.....	53
Chap. XV. LES YEUX BLEUS	56
Chap. XVI. LE BRIGAND.....	57
Chap. XVII. LE PÊCHEUR.....	60
Chap. XVIII. LE BASILIC.....	63
Chap. XIX. LES COMBATS.....	69
Chap. XX. L'ERMITE.....	74
Chap. XXI. LES ÉNIGMES	80
MICROMÉGAS, NOTICE.....	84
Chap. I.....	87
Chap. II.....	90
Chap. III.....	93
Chap. IV.....	95
Chap. V.....	98
Chap. VI.....	99
Chap. VII.....	102
QUESTIONS SUR « ZADIG » ET « MICROMÉGAS ».....	107

les dictionnaires Larousse

sont constamment tenus à jour.

en un volume :

NOUVEAU PETIT LAROUSSE ILLUSTRÉ

L'essentiel de la langue française et du savoir humain. 1 800 pages, 4 130 illustrations en noir, 44 h.-t. en couleurs et en noir, 150 cartes, 28 h.-t. cartographiques en couleurs. Une grammaire condensée en 17 pages, des tableaux synoptiques de l'histoire du monde.

Le même, en belle édition pour bibliothèque, reliure peau véritable, tête dorée, avec étui.

NOUVEAU LAROUSSE CLASSIQUE

Le dictionnaire du baccalauréat.

NOUVEAU LAROUSSE ÉLÉMENTAIRE

PETIT DICTIONNAIRE FRANÇAIS

Format de poche. Un ample vocabulaire : 30 000 mots.

en deux volumes :

NOUVEAU LAROUSSE UNIVERSEL

Plus de 2 000 pages (21 × 30 cm). Le dictionnaire du « juste milieu ». 138 423 articles, des milliers de gravures, de planches en noir et en couleurs. 535 reproductions des chefs-d'œuvre de l'Art.

en six volumes (nouvelle présentation) :

LAROUSSE DU XX^e SIÈCLE

Le grand dictionnaire encyclopédique de notre temps. L'équivalent d'une bibliothèque de 400 volumes. 6 740 pages, 238 500 articles, 46 950 gravures ou cartes et 460 hors-texte en noir et en couleurs.

Le *Larousse du XX^e siècle* (25 × 32 cm) est constamment tenu au courant de l'actualité.

Par la qualité de leur papier et de leurs reliures, les dictionnaires Larousse sont des livres qui durent.

Dictionnaires pour l'étude du langage

DICTIONNAIRE DES LOCUTIONS FRANÇAISES

par Maurice Rat. Un répertoire des gallicismes et mots d'auteur avec l'explication de leur origine et de nombreuses citations.

DICTIONNAIRE DES DIFFICULTÉS DE LA LANGUE FRANÇAISE

couronné par l'Académie française. Par Adolphe V. Thomas. *Nouveauté.* Alphabétiquement, la solution de tous les problèmes de français.

DICTIONNAIRE DES SYNONYMES

couronné par l'Académie française. Par R. Bailly. Les synonymes comparés les uns aux autres, jusque dans leurs plus délicates nuances.

DICTIONNAIRE ANALOGIQUE

par Ch. Maquet. Les mots groupés d'après leur sens.

DICTIONNAIRE ÉTYMOLOGIQUE

par A. Dauzat, édition revue et augmentée. Un précieux ouvrage sur l'origine des mots, la date de leur apparition, leur évolution.

DICTIONNAIRE DES NOMS DE FAMILLE ET PRÉNOMS DE FRANCE

par A. Dauzat, édition revue et augmentée. Plus de 30 000 noms expliqués, avec l'indication des divers problèmes qui se posent à leur sujet.

DICTIONNAIRE D'ANCIEN FRANÇAIS

par R. Grandsaignes d'Hauterive. Pour lire dans le texte, et avec fruit, les auteurs du Moyen Age et de la Renaissance.

DICTIONNAIRE DES RACINES DES LANGUES EUROPÉENNES

par R. Grandsaignes d'Hauterive. Les langues européennes étudiées ensemble par un retour aux sources communes.

DICTIONNAIRE MÉTHODIQUE ET PRATIQUE DES RIMES FRANÇAISES

(en réimpression).

LES NOUVELLES LITTÉRAIRES

ARTISTIQUES ET SCIENTIFIQUES

Reflet hebdomadaire du mouvement intellectuel en France et dans le monde. Articles de fond, chroniques, nouvelles, romans, enquêtes, avec la collaboration des plus grands écrivains contemporains.

VIE ET LANGAGE

Revue mensuelle consacrée sous une forme attrayante à tous les problèmes de langage. L'organe de ceux qui, à travers le monde, enseignent, apprennent, lisent, parlent le français et désirent le mieux connaître.

Vente au numéro et abonnements chez tous les libraires et LAROUSSE, 114, boulevard Raspail, Paris-6°.

XIX^e siècle

BALZAC : Le Cousin Pons, 2 vol. La Cousine Bette, 2 vol. Eugénie Grandet, 2 vol. Le Lys dans la Vallée. Le Médecin de campagne. Les Paysans. Le Père Goriot, 2 vol. La Recherche de l'Absolu.

BAUDELAIRE : Pages choisies.

BERNARD (Cl.) : Introduction à l'étude de la médecine expérimentale.

BOURGET : Le Disciple.

CHATEAUBRIAND : Génie du Christianisme. Atala, René, Les Natchez. Les Martyrs. Mémoires d'Outre-Tombe. 4 vol.

A. COMTE : Cours de philosophie positive (Extraits).

B. CONSTANT : Adolphe (Extraits).

COURIER (P.-L.) : Pages choisies.

FLAUBERT : Madame Bovary. Salammbô. Trois Contes. 3 vol.

FROMENTIN (E.) : Dominique.

GAUTIER (Th.) : Pages choisies.

HUGO (V.) : Les Châtiments. Choix de poésies lyriques. Les Contemplations. Feuilles d'automne; Les Chants du crépuscule. Hernani. Légende des siècles, 2 vol. Les Misérables, 2 vol. N.-D. de Paris. Odes et Ballades; Les Orientales. Préface de Cromwell et autres préfaces dramatiques. Ruy Blas. Les Travaux de la mer. Les Voix intérieures, les Rayons et les Ombres. Derniers Recueils lyriques. 16 vol.

LABICHE : Le Voyage de M. Perrichon.

LAMARTINE : Jocelyn, 2 vol. Méditations. Harmonies. Recueils.

MALLARMÉ : Pages choisies (*).

MAUPASSANT (G. DE) : Contes choisis. Bel Ami (*).

MÉRIMÉE : Colomba. Carmen. Théâtre de Clara Gazul. 3 vol.

MICHELET : Pages choisies, 2 vol. Jeanne d'Arc.

MUSSET (Alfred DE) : Les Caprices de Marianne. Poésies choisies. Œuvres en prose. Fantasio. On ne badine pas avec l'Amour. Il ne faut jurer de rien. Lorenzaccio. 7 vol.

NEVAL (G. DE) : Pages choisies.

NODIER (Ch.) : Contes choisis (*).

RENAN : L'Avenir de la Science. Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse.

RIMBAUD : Pages choisies.

SAINT-BEUVE : Causeries du Lundi, 3 vol. Port-Royal (Extraits). Chateaubriand et son groupe littéraire. Volupté.

SAND (George) : La Petite Fadette, 2 vol. La Mare au Diable, Lettres d'un voyageur.

M^{me} DE STAËL : De la Littérature; De l'Allemagne.

STENDHAL : Racine et Shakespeare. Le Rouge et le Noir, 2 vol. La Chartreuse de Parme.

THIERRY (Augustin) : Récits des temps mérovingiens. Conquête de l'Angleterre. 2 vol.

Verlaine et les poètes symbolistes.

VIGNY (Alfred DE) : Cinq-Mars. Poésies choisies. Chatterton. Le Journal d'un poète. Servitude et grandeur militaires. Stello. 6 vol.

ZOLA : L'Assommoir. Germinal. 2 vol.

XX^e siècle

ANOUILH : La Répétition ou l'Amour puni.

BARRÈS : La Colline inspirée.

BERNANOS : Sous le Soleil de Satan.

CAMUS : La Peste (*).

CLAUDEL (P.) : Le Soulier de satin.

DUHAMEL : La Chronique des Pasquier, 2 vol.

FRANCE (A.) : Le Crime de Sylvestre Bonnard; Les dieux ont soif.

GIDE : Les Faux-Monnayeurs.

GIRAUDOUX : La Guerre de Troie n'aura pas lieu.

LOTI (P.) : Pêcheur d'Islande. Le Mariage de Loti (*).

MALRAUX (A.) : La Condition humaine.

MAURIAC : Le Mystère Frontenac (*).

MAUROIS : La Vie de Disraëli.

MONTHÉRIANT (de) : Les Bestiaires.

PÉGUY (Ch.) : Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc.

PROUST : Du côté de chez Swann.

ROLLAND (R.) : Jean-Christophe. 2 v.

ROMAINS (J.) : Les Hommes de bonne volonté. 2 vol.

SAINT-EXUPÉRY : Terre des Hommes.

VALÉRY (P.) : Charmes.

(*) Titres en préparation.

les dictionnaires **LAROUSSE**

DICTIONNAIRES EN UN VOLUME

PETIT LAROUSSE

NOUVEAU LAROUSSE CLASSIQUE

NOUVEAU LAROUSSE ÉLÉMENTAIRE

PETIT DICTIONNAIRE FRANÇAIS

DICTIONNAIRE DES DÉBUTANTS

MON PREMIER LAROUSSE EN COULEURS

MON LAROUSSE EN IMAGES

DICTIONNAIRES ENCYCLOPÉDIQUES

EN DEUX VOLUMES

NOUVEAU LAROUSSE UNIVERSEL

EN SIX VOLUMES

LAROUSSE DU XX^e SIÈCLE

DICTIONNAIRES MÉTHODIQUES

DICTIONNAIRE DES DIFFICULTÉS

DE LA LANGUE FRANÇAISE

DICTIONNAIRE DES SYNONYMES

DICTIONNAIRE ANALOGIQUE

DICTIONNAIRE ÉTYMOLOGIQUE

DICTIONNAIRE DES LOCUTIONS FRANÇAISES

DICTIONNAIRE D'ANCIEN FRANÇAIS

DICTIONNAIRE DES RACINES

DES LANGUES EUROPÉENNES

ENCYCLOPÉDIES EN UN VOLUME

MÉMENTO LAROUSSE

ENCYCLOPÉDIE LAROUSSE DES ENFANTS

ENCYCLOPÉDIE EN DEUX VOLUMES

ENCYCLOPÉDIE LAROUSSE MÉTHODIQUE



KS-128-693

